

**Le Voile rouge
des apparences
(French
Edition)**

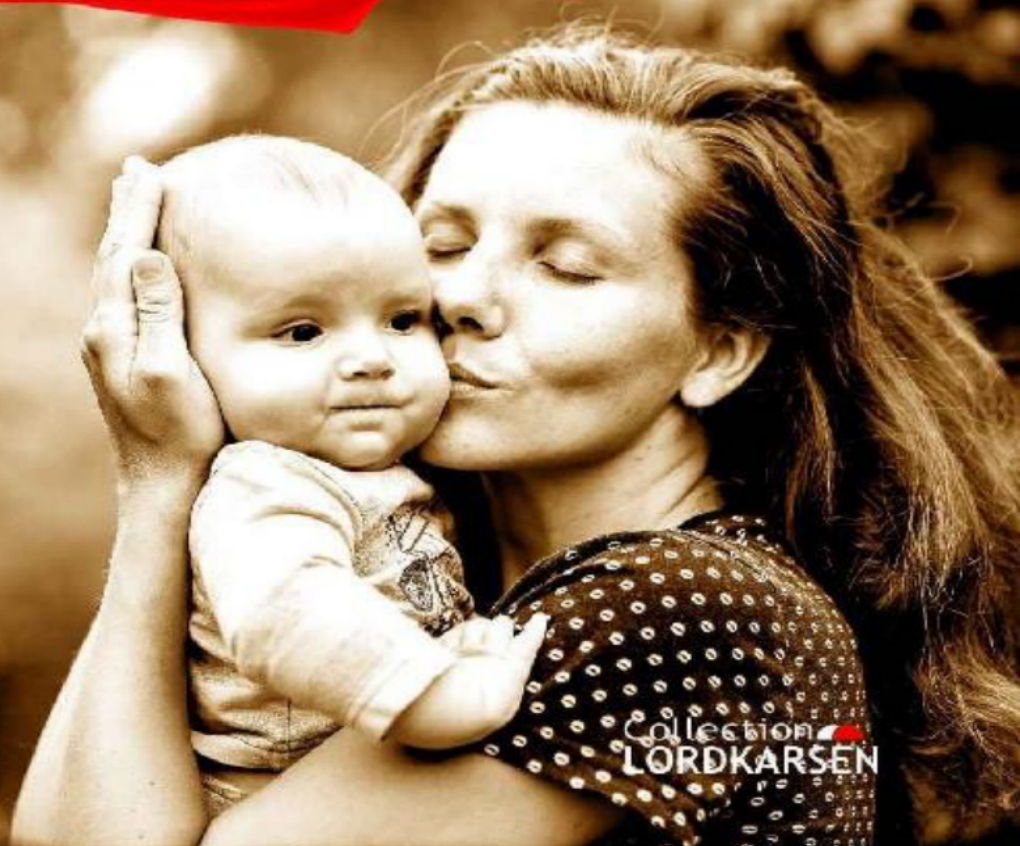
**Cédric Charles
ANTOINE**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cédric Charles ANTOINE

LE VOILE ROUGE DES APPARENCES



Collection
LORDKARSEN

Cédric Charles ANTOINE

LE VOILE ROUGE DES APPARENCES

Roman

COLLECTION
LORDKARSEN

Table des matières

LE VOILE ROUGE DES APPARENCES

Table des matières

Citations

Présentation de l'éditeur

Prologue

PARTIE I

1 – Le village

2 – L'épreuve

3 – Derrière le rideau

4 – Le carnet

5 – Le grand jour

6 – Le reflet de Zina

7 – Les mains de l'ombre

PARTIE II

8 – La danse des flammes

9 – La correspondance

10 – Dans le coffre

11 – Le diagnostic

12 – Le transfert

13 – Une nouvelle ère

14 – La grande porte

15 – Avenue Lénine

16 – L'ange de Moscou

17 – Au réveil

PARTIE III

18 – L'hommage

19 – L'invitation

20 – La délivrance

21 – Dima

22 – Le pacte

23 – Le trousseau

24 – L'obstacle

25 – La liberté

26 – Les plaines d'Ukraine

PARTIE IV

27 – Au milieu de la foule

28 – Renoncer

29 – Derrière le voile
Épilogue
Remerciements
Mentions légales
Actualités de l’auteur
À propos de l’auteur

Citations

« La Russie est un rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme. »

Winston Churchill

À mon amie russe Nadezhda S.

Présentation de l'éditeur

J'ai arrêté de sourire à 20 ans !

En 1981, j'ai été sélectionnée, arrachée à mes parents, placée au service d'une étrange famille loin de mon village natal. Seule la ruse m'a permis de fuir cet enfer, de m'affranchir de ces gens.

Dix ans plus tard, j'ai croisé le regard d'une femme dans les rues de Moscou. Mon sang s'est glacé quand elle m'a interpellée. Alors que la liberté s'offrait à nous, les Russes, que j'étais débarrassée de mon terrible fardeau, j'ai vécu les heures les plus sombres. Cette vieille Moscovite m'a dévoilé la vérité sur mon passé, une confession insupportable qui a disloqué tous les repères de mon conditionnement.

Je m'appelle Polina Kovenko. Voici mon histoire, celle d'une jeune paysanne pleine d'espoir, née au temps des Rouges.

Roman de Cédric Charles ANTOINE
Publié dans la Collection LORDKARSEN

Prologue

Ma vie avant...

J'ai maudit l'obscur époque de l'ère soviétique, cet hiver interminable qui a enfin cessé un jour d'août 1991. À l'aube de cette transition mémorable, alors que je pensais être débarrassée de mon terrible fardeau, j'ai vécu les jours les plus sombres. En dépit du vent de liberté qui soufflait au début des années 90, malgré l'espoir qui animait les Russes d'en bas dont je fais partie, il y avait toujours des mots que je ne pouvais pas prononcer, des phrases terrifiantes qui me renvoyaient vers le noir glacial de cette époque, de cette expérience politique, à la fois si proche et si lointaine. L'URSS s'est effondrée, cependant, l'écho de sa monstruosité résonnait en surface. Certes, il y a eu quelques statues déboulonnées, le discours improvisé du « nouveau Tsar » debout sur un char, mais la corruption a vite comblé le vide laissé par un pouvoir qui se cherchait encore. Nous étions aux portes du monde libre sans en avoir les moyens. En finalité, c'était peut-être pire qu'avant.

Ce n'est pas le système soviétique qui m'a détruite, ce sont les hommes et les femmes qui l'ont animé avec parfois un excès de zèle, j'en garde des séquelles psychologiques. Ils ont été les bourreaux de ma jeunesse, les manipulateurs d'un peuple naïf, les propagandistes d'un idéal dévoyé. Tout était bidon, manigancé par l'Ouest. On a été mis sous cloche avec l'aval des puissances financières étrangères, trop contentes de voir le communisme s'emparer de l'Asie et de l'Europe de l'Est. Les Occidentaux avaient le champ libre pour jouir de la croissance en pillant les ressources naturelles, en colonisant le reste de la planète. Je les haïssais tous, les Américains comme les Soviétiques. Gorbatchev était peut-être le seul personnage central acceptable dans ce jeu politique infâme, bien qu'instrumentalisé par Washington en tant que cheval de Troie. Il a révolutionné notre système à bout de souffle en inventant un « concept publicitaire » : la *Glasnost* et la *Perestroïka*. Ça a marché un temps, mais pas pour lui, sa tête est tombée.

Aujourd'hui, je suis amère, je prends conscience d'un immense gâchis, de tous les sacrifices qui ont été consentis par un peuple aveuglé, abaissé au rang d'esclave, des adolescents incapables de décider de leur sort, une nation immature, j'en ai fait partie, je m'y inclus. Nous étions 250 millions à subir l'idéologie inappliquée du

marxisme-léninisme, un raté au profit de quelques dizaines de milliers d'*apparatchiks* vivant en vase clos, des ordures se goinfrant sur le dos de la bête. Pourquoi ? Juste pour leur confort personnel, leurs ego surdimensionnés. Ces fous se sont succédé à la tête d'un État fait de carton-pâte, dont les fils étaient tirés par l'Oncle Sam, l'autre dictature outre-Atlantique, celle de la surconsommation. C'est vrai, je suis un peu remontée. Il y a de quoi, non ?

Quand j'étais enfant, je relevais le menton, fière d'être une fille de la nation, une patriote. J'adulais les portraits gigantesques des pères fondateurs, ces héros laïques placés au-dessus de tous les dieux. Ils avaient fait de moi un parfait petit soldat persuadé d'orbiter en haut de l'échelle du bonheur. Mon univers était constitué de gloire, d'honneur et d'excellence. Pas besoin d'y croire ou d'être convaincue, ma vie et mon avenir ne souffraient d'aucune ambition, nous étions tous égaux, tout était clair. La voie était tracée par les guides de la révolution d'Octobre et relayée par les dirigeants, les commissaires politiques, les nouveaux intellectuels, les journalistes engagés, les membres du Parti, les comités locaux ou les agents. J'ai poursuivi mon ascension en accumulant les bons points au sein des pionnières soviétiques, jusqu'à devenir un élément exemplaire des *komsomols*, une authentique *komsomolka* à l'âge de 15 ans.

Mes parents n'ont pas eu d'autre enfant, comme beaucoup de Russes de cette génération. Fille unique, j'ai été élevée dans l'*oblast* de Moscou au cœur d'un village paisible situé à 30 kilomètres au nord de la capitale. Nevki était un endroit hors du temps dont les images bercent encore mes souvenirs d'adolescente. Il y avait le canal de Moscou, où nous aimions prendre le soleil aux beaux jours, où mon père pêchait, un bras fluvial artificiel, creusé et ouvert en 1937, qui relie les deux rivières : la Volga et la Moskova. Les *isbas* en bois constituées de rondins empilés, chacune peinte sommairement en fonction des couleurs disponibles au moment de la construction ou de la rénovation selon l'orientation du plan quinquennal, mouchetaient cette contrée isolée. Une vie simple au fil des saisons, deux dans notre région, un été suivi d'un hiver long, un climat continental, très chaud puis très froid. De cette période insouciance, je ne garde que des témoignages d'amour, de fraternité, d'entraide, une existence équilibrée, toujours occupée par les activités organisées par le comité. Entre l'école, les camps, les manifestations, les défilés, les remises de prix et les tâches ménagères du foyer, je ne me souviens pas avoir éprouvé de l'ennui. Tous les voisins se connaissaient, il n'y avait pas de rivalité ou de jalousie, les grands-mères, les *babouchkas*, veillaient avec fermeté aux bonnes relations intergénérationnelles.

Notre petit monde était bien différent de celui des Moscovites. Nous étions des Russes des champs, persuadés d'avoir la chance de

vivre au grand air dans nos cabanes en bois, considérés par les urbains comme des *moujiks*, c'est ce qu'ils disaient. Moi, je n'en avais jamais vu de près, des gens de la ville. Seul mon père se rendait à Moscou toutes les trois semaines dans le cadre de son travail. Il était manutentionnaire dans un *sovkhoe*, un salarié, il ne jouissait pas du droit de posséder un cheptel contrairement aux membres des *kolkhozes*. Papa était un *sovkhovnik* depuis qu'il était en âge de bosser, ma mère aussi. C'était dans cette ferme d'État qu'ils s'étaient rencontrés à l'époque de Staline. Une vie de subsistance, rude, en décalage total avec l'agitation des grands centres urbains. Les intellectuels nous surnommaient les *narod*, un qualificatif péjoratif signifiant que nous ne faisons pas partie de l'élite, nous étions tout juste bons à cultiver un lopin de terre, les pieds dans la boue, la tête dans les effluves de vodka au milieu de la flétrissure sociale. À leurs yeux, seuls ceux qui vivaient en ville pouvaient être considérés. Les autres, c'est-à-dire nous, étions des animaux cantonnés au maintien d'une agriculture socialisée, incapables d'appréhender la littérature ou d'assister à la représentation d'un ballet du Bolchoï. Sans le savoir, à l'époque, notre inculture nous a préservés des effets paradoxaux du système de classes mis en place par le régime.

Moi, je suis née en 1961, deux ans avant la détente khrouchtchévienne qui avait suivi la crise des missiles cubains du temps où Kennedy présidait le camp adverse. Seuls les grands moments de tensions à l'international étaient relayés par la propagande intérieure après une censure et une réécriture à notre profit, mais ça, je l'ai compris bien plus tard. Ma jeunesse a été bercée d'illusions, de promesses alimentées par les films glorieux de notre Armée rouge. J'étais subjuguée par les discours de nos dirigeants, fascinée par la puissance de notre Empire, submergée par l'émotion des célébrations retransmises à la télévision, transcendée par l'esprit d'union et de sacrifice de notre peuple. J'ai représenté avec ferveur ma région aux olympiades locales, un devoir d'ordre et d'exemplarité vis-à-vis des parents dans l'assistance.

Moi, Polina Kovenko, je considérais que mon engagement militant auprès des institutions était aussi important que mon investissement au sein de la cellule familiale. Le Parti d'abord, la famille ensuite, ce qui n'enlevait rien à l'amour que je portais à mes proches. Ils étaient très honorés de me voir ainsi agir et grandir dans les pas du modèle soviétique. Plus j'avais en âge, plus je remportais des médailles et des récompenses diverses. Le respect de mes pairs comptait autant que celui de mon père. À 19 ans, j'ai atteint l'apogée de ma formation, j'étais prête à contribuer à l'effort de construction dans une entreprise agricole. J'ai acquis une spécialité, la maintenance mécanique des engins dédiés à la récolte des choux. Je me sentais apte à enfile le

tablier de la besogne, à aller chaque matin pointer à l'usine AVTO implantée non loin de chez moi, un site de production consacré à la fabrication des tracteurs et des machines automatiques. J'espérais y rencontrer mon futur mari, fonder un foyer, puis laisser l'existence s'écouler comme le cours de la Volga, mais mon destin a pris une autre tournure, un chemin que je n'avais pas imaginé, mes parents non plus.

En décembre 1981, un jour sans nuages, une femme est arrivée chez nous. C'était un dimanche, en début d'après-midi, juste après l'heure du café que Papa venait de savourer devant le poêle à bois posé au milieu de la pièce de vie. Je la revois marcher dans la poudreuse, le long du sentier dégagé par l'unique déneigeuse du district. Elle grelotait dans son épais manteau de fourrure et ses bottes d'importation étrangère. Qui pouvait porter d'aussi beaux vêtements ? m'étais-je dit en l'observant. Cette dame à l'allure stricte n'était ni une habitante du coin, ni une milicienne, ni une militaire missionnée, mais une émissaire chargée de recruter une jeune fille pour le compte d'un homme dont la simple évocation du nom faisait frémir les plus téméraires, un certain Andreï Grosnev, secrétaire général d'une organisation politique très proche du Kremlin rattachée au ministère du Développement productif. Depuis ce jour, ma vie a basculé, cette femme était là uniquement pour moi, une histoire de sélection. Une excellente nouvelle du point de vue de mon père, persuadé que mes capacités et mes bons résultats étaient enfin récompensés. Quelqu'un de haut placé m'avait remarquée, présumait-il. Le piège s'est refermé. Notre naïveté nous a aveuglés en ce qui concernait l'intérêt extraordinaire porté sur la parfaite Soviétique que j'étais.

Qui pouvait concevoir le drame que j'allais vivre ensuite ? Personne, sauf eux, les Rouges ! Voici mon histoire...

PARTIE I

1 – Le village

Décembre 1981, campagne de Moscou

L'hiver froid sévissait, le paysage était recouvert de givre comme chaque année à cette époque, la nature ensevelie sous un épais manteau neigeux semblait endormie pour toujours. Le village de Nevki se rapprochait au rythme monotone d'une luxueuse berline noire, une Volga officielle, rutilante, qui roulait seule sur la route principale. À son bord, deux personnes : le chauffeur en casquette et costume sombre, et sa passagère, une femme d'une soixantaine d'années, le chignon tendu, le tailleur impeccable, les bottes cirées, les mains gantées, le regard strict. Installée à l'arrière, elle contemplait la campagne vierge. Son reflet se brouillait avec la buée qui ternissait en partie les surfaces vitrées, un choc thermique entre l'intérieur surchauffé et l'extérieur glacial. Sur l'accoudoir central reposait un dossier cartonné où de nombreuses feuilles noircies de caractères typographiés décrivaient le profil de celle qu'elle allait bientôt rencontrer, une jeune fille parfaite selon les critères soviétiques et ceux imposés par son patron.

Sur cet axe qui reliait la capitale au district, aucun véhicule ne circulait ce dimanche. Le hameau n'était plus très loin, encore quelques kilomètres et sa mission toucherait à son but : la recruter. C'était la dixième fois qu'elle exécutait ce genre d'entretien, mais pour l'heure, aucune candidate n'avait été retenue. Il en restait trois à voir si celle-ci ne faisait pas l'affaire. La radio branchée sur une chaîne musicale diffusait une chanson patriotique à la gloire du « petit père des peuples ». Le conducteur désigna la direction de l'embranchement qui les mènerait au fameux village. La voie se réduisait en largeur, la chaussée avait sommairement été dégagée par un engin deux heures plus tôt, néanmoins, elle demeurerait très inconfortable. Le plateau laissa place à un long bosquet de bouleaux et de hêtres avant de plonger dans une vallée où pointait au loin le drapeau de la maison du peuple. Une pancarte rouillée indiquait le nom de Nevki.

Quelques habitations en bois isolées mouchetaient ce paysage d'un autre temps, une vision aux antipodes de la fourmilière moscovite. Ici, pas d'usines, de métro, de bâtiments ostentatoires, de statues, de grandes artères, de palais, non, rien qui s'apparentait au plan d'urbanisation à marche forcée imposé par le régime dans les agglomérations. En ce lieu, la vie paraissait absente, les gens

hibernaient, un abandon vers une profonde érosion de l'esprit, rien à voir avec les réalisations héroïques de l'agriculture socialisée souvent rencontrées ailleurs dans les vastes plaines de production céréalière. Leur existence s'écoulait dans la tradition séculaire du fermage où les travailleurs jouissaient d'un lopin de terre attenant à leur *isba*, une concession faite par les autorités leur permettant une chétive subsistance, de quoi élever deux lapins et trois poules dans un potager de la taille d'un confetti, pour la consommation du foyer. Le surplus pouvait être vendu sur les marchés fermiers, en ville. Cette économie parallèle tolérée comblait les manques d'une société au bord de l'asphyxie. Tout le monde y trouvait son compte, un moyen efficace de maintenir à distance les relents révolutionnaires de millions de paysans sacrifiés par la collectivisation, les premières victimes du stalinisme.

Les enfants n'avaient pas conscience des difficultés rencontrées par les adultes, ils étaient en formation, immergés dans la machine, endoctrinés. Devenus majeurs, incorporés dans la chaîne du travail productif et répétitif, dans une usine ou un *sovkhos*, ils commençaient à voir le voile brumeux d'une existence sans projet s'abattre sur eux. Ensuite, la résignation prenait le relais jusqu'à la mort. Impossible de manifester, de revendiquer, le seul recours envisageable était les trafics en tout genre. Du troc, des recommandations, un échange contre un autre, voilà comment la masse survivait dans un système régi par la corruption, les castes, la mafia et la hiérarchisation des classes sociales. Un paradoxe, le plus grand scandale de l'URSS, il y avait des riches, des privilégiés, des cadres moyens et des pauvres. Tout était administré en fonction du carnet de travail où figuraient le rang social, les compétences, les récompenses, les droits, le positionnement sur l'échelle de valeurs soviétiques. Les gens disaient souvent : « Si vous êtes en ville, vous êtes un être humain. Ailleurs, non... »

Le soleil blanc déclinait. Dans deux heures, il ferait nuit. Douchka Potenka s'impatientait. Elle voulait en finir, retourner à la *datcha* de son patron, prendre un bain chaud, se restaurer dans les luxueuses cuisines du domaine de chasse. Elle travaillait au service du célèbre Andreï Grosnev depuis plus de 20 ans. Elle espérait que la jeune fille serait la bonne, que pour une fois le chef du comité régional lui avait transmis un profil adéquat. Une heure sur place, pas une minute de plus, prévoyait-elle. Sur le papier, tout était au vert, il ne manquait plus que la rencontre et l'interrogatoire avant de trancher.

Madame Potenka faisait office de gouvernante, de responsable du personnel, de femme à tout faire dans la maison de vacances des Grosnev. Son autorité naturelle adjointe à son expérience lui conférait la reconnaissance de ses maîtres. Jamais elle n'avait été prise en faute

de quoi que ce soit. Un bloc de marbre, imperturbable, célibataire, sans enfant, mariée au Parti, et surtout aux *apparatchiks* du pouvoir. Sa fidélité était récompensée par le bénéfice d'un confort de vie ignoré par la majorité du peuple, à l'exception de quelques centaines de milliers de personnes impliquées dans la grande combine. Des rouages bien huilés qui ne souffraient d'aucun contestataire ou adversaire politique. Le protecteur de cette caste privilégiée, Leonid Brejnev, était là depuis 1964, un record de longévité à la tête de l'URSS, excepté Staline. Le responsable de la stagnation pouvait dormir tranquille, le *Politburo* veillait au respect des traditions.

Douchka, à son niveau, était bien lotie, elle estimait que son grade, son poste ne pouvaient être comparés à ceux des autres serviteurs. C'était une chef, décorée de l'ordre militaire de Leningrad pour fait d'armes pendant le siège de la ville imposé par les nazis lors de l'opération Barbarossa. Elle n'avait que 21 ans au début de la guerre et de l'offensive allemande, sa nuque portait toujours la cicatrice, une longue balafre faite par la baïonnette d'un fusil ennemi sur les remparts de la forteresse face à la Neva. Cette femme avait le cuir aussi dur qu'un cosaque de l'Oural après une sanglante bataille. Durant ses heures de gloire, elle n'avait pas hésité à user de la torture afin de soutirer des informations aux boches qu'elle avait capturés avec son groupe. Encore aujourd'hui, rien ne lui résistait, même à 60 ans. On la craignait autant pour la légende qu'elle véhiculait que pour ses accès de colère dans les arrière-cuisines. Un jour, elle avait défié un cuistot récalcitrant, une masse de 100 kilos, armée d'un couteau de boucher. L'homme s'était dégonflé devant son regard déterminé, assassin.

La berline traversa une petite place, puis quitta le village en direction du nord. Toutes les habitations se ressemblaient tant par la taille que par les matériaux de construction. Seules les couleurs les distinguaient. Certaines étaient en bon état, d'autres à l'abandon, une fresque moyenâgeuse, pastorale, que le blanc éclatant uniformisait. Quelques cheminées fumaient au loin, à l'orée d'un bois, un semblant de vie dans le ciel pur. Au passage de l'automobile, les rideaux s'ouvraient avec délicatesse, ces gens méfiants étaient si peu visités. Que faisait cette voiture officielle dans les parages, un jour de congés, en plein hiver ? Les paysans et les travailleurs du coin, épuisés, parfois affamés ou alcoolisés, se posaient cette question à tour de rôle, blottis dans leurs logements précaires. Par endroits, une lueur égayait cette plongée dans l'obscur, des enfants jouaient dans la neige, des cris s'échappaient de l'autre côté des clôtures. Là, un homme fendait des bûches sous un apprenti, le visage buriné par une existence au grand air, à mille lieues des considérations de la caste dirigeante. Des bêtes abandonnées à leur sort, démotivées, usées par le labeur, sans loisirs,

sans avenir, sans haine, sans revendication, sans rien, juste le droit de respirer, de manger un peu, de dormir avant de retourner servir la patrie. Dans leurs yeux vitreux, il n'y avait aucune expression, pas un souffle d'espoir, une privation de tout, ils demeureraient pour toujours engoncés dans des couches de vêtements fripés les rendant informes. Les plus forts, les plus jeunes, s'en sortaient malgré la pénibilité, mais le plus souvent, ils partaient vivre en ville. Les campagnes se dépeuplaient à chaque génération, un mécanisme d'exode orchestré par le système qui prévoyait de regrouper stratégiquement les populations dans la périphérie des grands centres urbains, une façon de contenir le peuple, de le concentrer pour le dominer.

Le chauffeur pointa son index vers le lieu du rendez-vous, devant le capot, en direction de la colline. Ils étaient attendus. Le responsable local du comité avait informé quelques jours auparavant les parents de Polina de cette visite qu'il avait qualifiée d'exceptionnelle. La maisonnée se préparait à recevoir un hôte de prestige envoyé par l'un des hommes les plus puissants de Moscou. Le motif de l'entrevue avait été présenté superficiellement, les détails du processus de sélection n'avaient pas été dévoilés, un mystère.

Douchka entrecroisa ses doigts, fit craquer son cou et enfila son lourd manteau de fourrure. La Volga patina un peu dans la montée. Ils se garèrent. Le conducteur sortit, puis ouvrit la porte passager en suivant un protocole rodé. De longues bottes noires brillantes se posèrent sur le sol gelé, un crissement retentit. Douchka apparut, elle fixa du regard les gens qui la dévisageaient plus haut. Une chanson de bienvenue résonna, elle esquissa un léger rictus, pas de quoi lui faire desserrer les lèvres. D'un signe de tête discret, mais ferme, elle remercia l'assemblée, qui se tut aussitôt. Le moment des présentations arriva. Elle s'engagea dans la petite allée en direction de la maison, qu'elle qualifia à voix basse de cabane de *moujik*. Le chauffeur pouffa dans sa barbe, elle tapa du pied en fronçant les sourcils, il fallait faire preuve d'un respect de façade, il se reprit. Dans moins de 20 mètres, elle serait au chaud à déguster un thé accompagné de biscuits secs périmés.

Le père de famille vint à sa rencontre, en arborant un large sourire de circonstance. Le représentant officiel de Nevki, la mère et la jolie Polina se tenaient derrière, alignés comme des moutons, naïfs, les pommettes rougies, les pupilles dilatées, les mains jointes, tous très honorés de cette visite. L'émissaire avança, rigide.

2 – L'épreuve

Devant la maison de Polina

La jeune fille regardait cette femme sombre, mandatée par une haute autorité. Elle venait pour elle, lui avait dit son père, Igor. Polina aurait 20 ans dans quelques jours, le 23 décembre, elle rêvait de mieux servir sa patrie, de partir à l'usine, de rencontrer les travailleurs, de s'impliquer dans une organisation, de mettre à profit son apprentissage, de voyager à l'autre bout de la Russie continentale, de visiter le mausolée de Lénine, de découvrir Leningrad et ses palais. La joie se lisait sur son visage de petite Soviétique enrôlée par la propagande.

Les adultes auraient dû l'avertir que le monde dans lequel ils vivaient n'était en rien un paradis, mais les Russes savaient sourire, endurer, se contenter de peu, chanter, boire, se réunir, se souvenir, plaisanter malgré la misère. Leurs paradoxes les sauvegardaient, pour certains, des abysses de la dépression. Quant aux enfants, ils ignoraient la réalité. L'État les formait, prenait le relais en dehors du foyer. Tout était fait pour eux, les futurs combattants, les protecteurs de l'Empire. En finalité, les grands comme les plus jeunes y croyaient. Pour les uns, la peur les obligeait. Pour les autres, c'était l'envie de participer à l'effort collectif, d'être des acteurs de la nation.

Dans les campagnes, contrairement aux villes, la dissidence politique était quasi absente. Les confrontations idéologiques, les débats philosophiques prenaient vie dans les milieux intellectuels, pas ici-bas. Les contestataires étaient vite réprimés. Les rares personnes qui s'étaient opposées aux décisions du régime avaient subi un sort malheureux, ils ne pouvaient plus témoigner ou avaient disparu.

Igor et sa femme étaient de braves gens, soumis. Jamais ils n'auraient osé remettre en cause leur statut. Polina était une source de fierté. Ils comptaient sur elle pour leur faire honneur. Ce jour était une fête, une consécration. Recevoir cette émissaire chez eux, au sujet de leur fille unique, les rendait heureux. Ils étaient impatients de savoir.

Douchka embrassa Polina en la serrant dans ses bras avec une certaine poigne. Après l'avoir relâchée, elle salua les parents avec un enthousiasme feint. Le groupe pénétra à l'intérieur, hormis le chauffeur, resté dans la berline. Une odeur de feu de bois, mélangée aux effluves de soupe aux choux, flottait dans la pièce de vie. Chacun prit place sur une chaise autour de la table qui faisait face au poêle.

Katerina, la mère de Polina, prépara sans un mot du thé noir rehaussé d'une cuillerée de miel. Les convives se réchauffèrent en buvant. Ils étaient cinq : les trois membres de la maisonnée, le représentant du comité et Douchka Potenka. Les sourires se crispaient, un silence pesant régnait, jusqu'à ce que cette dernière le brise après avoir balayé du regard l'environnement.

— Je suis ici dans le but de rencontrer Polina. Je dois lui faire passer un entretien, à l'issue duquel je prendrai ma décision. Nous recherchons une employée pour la *datcha* de monsieur Grosnev, capable de servir et qui saura se faire discrète. Elle sera la femme de chambre attitrée de sa fille, une affectation spéciale qui nécessite des qualités particulières : de la propreté corporelle, du perfectionnisme dans le travail, de la ponctualité et un sens du dévouement. Il faudra être disponible à toute heure du jour et de la nuit. Le profil : une jeune femme célibataire, sans enfant, qui a terminé sa formation. La personne retenue vivra à demeure et sera amenée à côtoyer des dirigeants haut placés. Dans la villa, de nombreux membres du Parti viennent se détendre ou chasser, c'est pour cela qu'il nous faut une recrue qui ait de l'élégance, de la tenue, qui soit fraîche et sportive. Il est inenvisageable qu'une soubrette en guenille déambule au milieu du gratin moscovite. Il en va de la réputation du maître de maison. Vous comprenez ce que je dis ?

— Très bien, Madame Potenka. C'est à vous de nous dire si notre petite Lina convient à ce poste, réagit Igor en baissant la tête.

— Commençons l'entretien. Laissez-la répondre. Première question : Pourrais-tu dénoncer ton père s'il commettait un crime ou une faute grave mettant en péril la sécurité de l'État ? demanda, abrupte, Douchka en toisant l'assistance.

Tous se figèrent, conscients que Polina risquait d'être éliminée dès le début. La jeune fille prit la parole :

— D'abord, je ferais tout pour le convaincre de se dénoncer, d'assumer son acte, de ne pas nuire à notre famille, d'expliquer son geste aux autorités. Il sauverait son honneur s'il était capable d'une telle bravoure.

— Et que penserais-tu du Parti si ton père était condamné à mort à l'issue d'un procès équitable ?

— Je pleurerais, mais je serais fière qu'il se soit livré. Je n'ai pas à juger les juges. Ni haine, ni regret, juste une profonde tristesse. Le plus dur serait pour ma mère. Moi, je suis jeune, je peux me reconstruire.

— Tu as réponse à tout ! C'est un peu inquiétant. Tu me parais bien sûre de toi, ou alors tu récites une leçon, tu me sers le bon

discours, tu cherches à me flouer, défia Douchka, d'une voix grave et monocorde.

— Je vous ai répondu spontanément, sans réfléchir. Je le pense vraiment. On peut commettre des fautes, mais on nous a toujours enseigné qu'il fallait assumer ses actes, sinon ce serait l'anarchie. Et le fait que mon père sache que je ne dissimulerais pas son crime le préserve éventuellement d'en faire un. Vous ne croyez pas, Madame ?

— Je vois dans ton dossier que tu n'as jamais signalé un camarade que ce soit à l'école ou au camp. Tu remets en cause ce principe ?

— Pas du tout ! Comme dans l'exemple précédent, j'ai à chaque fois convaincu l'auteur de se dénoncer lui-même, nous évitant ainsi une punition collective. Tout le monde y gagne ! Je privilégie le dialogue, c'est ma façon de faire. C'est mal ?

— Non, par contre, c'est plus dangereux. Cela veut dire que tu as le sens de la diplomatie, de la réflexion. Tu es peut-être trop intelligente pour ce poste. Moi, j'ai moins confiance dans ceux qui usent du verbe. Ce sont souvent des calculateurs, donc de potentiels suspects. Aujourd'hui, je cherche quelqu'un de dévoué, pas une négociatrice en herbe, tu comprends ? D'autres services seraient certainement intéressés par ton profil... Vivre éloignée de ta famille pendant des mois serait un supplice pour toi ?

— Oui et non. Si le Parti l'exige, j'accomplirai ma tâche. Je les aime, ils seront heureux de savoir que je réalise une mission honorable. Je suis prête à endurer ce sacrifice. Le sens commun et la cause prévalent sur les sentiments individuels, et puis, on s'habitue à tout avec le temps.

— Tu as peur de moi ?

— Oh non, Madame ! Votre présence est une chance. Je ferai tout pour vous satisfaire.

— Même de partir tout de suite ? Si je te dis « fais ta valise, je t'emmène », que réponds-tu ?

— Euh... Oui, oui, c'est d'accord, acquiesça Polina en se retournant vers sa mère, qui ravala sa salive.

— Suis-moi dans la chambre. Je dois vérifier ta bonne santé physique, un critère important. Il n'est pas tolérable que tu trimballes des maladies chez les Grosnev.

— Vous êtes aussi docteur, Madame ?

— J'ai une formation d'infirmière. C'est moi qui inspecte régulièrement le personnel avant les visites médicales. Ça te pose problème ?

— Non, non ! Simple curiosité.

— À l'avenir, abstiens-toi de me questionner sur mes compétences si tu veux être sélectionnée. C'est compris ?

— Bien, Madame. Excusez-moi.

— Alors, va dans la pièce d'à côté. Je te rejoins.

Les parents avaient assisté à l'interrogatoire en serrant les dents. La tension était palpable, un sentiment diffus animait Katerina, entre inquiétude et joie. Cette Douchka Potenka avait le don de terroriser l'assemblée, un tempérament autoritaire, elle pouvait faire basculer le destin de leur fille. Igor vivait l'exercice comme une torture. Il était très admiratif des réponses fournies par Polina, de son esprit d'à-propos, parfois à la limite de l'impertinence. Sa franchise, sa spontanéité, sa fraîcheur jouaient pour elle. Personne ne pouvait lui ôter son caractère volontaire, enjoué. Elle respirait la sincérité, ses yeux pétillaient à l'idée d'être choisie. Il savait qu'elle quitterait leur foyer, c'était l'heure du grand départ, son auscultation ne serait qu'une formalité. Igor saisit la main de sa femme, la fixa tendrement. En réalité, il masquait sa peine.

Dans la chambre, Polina patientait debout devant son lit. Cet espace exigu était l'ancien garde-manger. Son père l'avait aménagé afin que le couple conserve un peu d'intimité de l'autre côté de la paroi. Seul un oculus diffusait de la lumière. L'émissaire referma la porte.

— Déshabille-toi, ordonna Douchka d'un ton sec.

— Entièrement, Madame ?

— Bien sûr, sinon comment veux-tu que je t'inspecte ? Dépêche-toi... J'ai dit tout, tes sous-vêtements aussi. Donne-les-moi.

— Voilà, c'est fait. Mais pourquoi vous regardez l'intérieur de ma culotte ?

— Tu oses me poser une question, tu connais la règle, pourtant.

— Oui, pardonnez-moi.

— Je vérifie que tu es propre, que ton hygiène est quotidienne. Bon, ça va, j'ai vu pire. Maintenant, tourne-toi... Parfait... Demi-tour, lève les bras... Très bien. Ouvre la bouche, tire la langue... Ça te fait mal quand j'appuie là ?

— Pas du tout.

— Tu bois de l'alcool ?

— Oh non, Madame. Je suis trop jeune.

— Tu as déjà eu des relations sexuelles avec un homme, une femme ou un animal ?

— Jamais ! C'est...

— Silence, interrompit Douchka. Je n'ai pas terminé. Allonge-toi... Écarte les jambes et tiens-les en l'air. Encore... encore... Je vais mettre un gant en plastique et introduire doucement un doigt dans ton vagin. Je veux juste vérifier que tu ne m'as pas menti au sujet de ta sexualité. Si tu n'es plus vierge, je le saurai tout de suite et tu seras

exclue de la sélection. C'est clair ?

— Oui, Madame.

— Allez, écarte au maximum, baisse la tête en arrière et regarde le plafond, ce ne sera pas long... Voilà, c'est fait, tu disais vrai. Beaucoup de filles de 20 ans échouent à ce test, elles croient que je n'irai pas voir. Cet examen est éliminatoire. Celles qui racontent des bobards le feront toujours. Redresse-toi ! Je vais inspecter tes fesses. Certaines, plus malignes, préservent leur virginité en s'adonnant à des pratiques déviantes. Cependant, elles gardent souvent quelques ecchymoses, à force... Un dernier effort, Polina. Mets-toi à quatre pattes et tousse fort... C'est bon, tu peux te rhabiller. Un esprit sain dans un corps sain, c'est parfait... Arrête de trembler comme ça.

— J'ai froid, Madame.

— File te réchauffer devant le poêle. J'arrive.

Douchka revint s'asseoir à la table. Les parents étaient choqués de ce qu'ils avaient entendu de l'autre côté du mur, une mince cloison en bois. Le représentant du comité s'était tu tout au long de l'entretien. Quant à Polina, elle fixait le sol, gênée. Elle savait ce que tout le monde pensait.

— Simple routine, reprit l'émissaire. L'examen médical est excellent. Votre fille est en parfaite santé mentale et physique. J'ajoute qu'elle est toujours vierge... L'interrogatoire est terminé. Polina est qualifiée pour le poste. Voici un document. Lisez-le, puis apposez vos signatures en bas de la feuille. En résumé, vous acceptez que Polina rentre au service des Grosnev. Pendant ce temps, toi, tu fais ta valise. Ne t'encombre pas de vêtements, tout sera fourni sur place. Prends plutôt des affaires ou des objets personnels. Les photos de famille sont autorisées.

Douchka prit congé en direction de la voiture après avoir récupéré le formulaire et les papiers d'identité de sa nouvelle recrue. Elle salua l'auditoire. L'officiel de Nevki la raccompagna à l'extérieur. Dix minutes d'intimité suffisaient pour les au revoir.

Katerina pleurait dans les bras de sa fille, entourée par son mari, lui-même ébranlé par ce départ précipité. Néanmoins, il était fier. Soudain, un coup de klaxon rompit leur étreinte muette. Les corps se desserrèrent, les yeux étaient rougis d'émotion, les visages étaient pâles. Polina se dirigea vers la berline noire, une petite valise à la main. Elle ne reverrait pas ses proches d'ici les vacances d'été, de longs mois sans nouvelles. Une larme coula le long de sa joue rosie par le froid, elle l'essuya discrètement. Au fond, elle se sentait pleine d'énergie, prête à explorer un autre univers, à servir ses patrons, à

devenir adulte. Elle inspira une grande bouffée, releva le menton, afin de chasser tout l'émoi qui l'emplissait.

La voiture manœuvra, et disparut au bout du chemin. Le crépuscule s'abattit sur ce village soviétique un soir de décembre 1981. Au revoir, Nevki, lança à voix basse la jolie Polina quand elle franchit le pont de bois qui marquait la limite de son territoire. En route vers le sud de Moscou, à environ 100 kilomètres de chez elle, plus de 60 de la capitale, deux bonnes heures de trajet en perspective. La jeune femme ignorait ce qu'elle découvrirait là-bas, un monde inconnu, à l'opposé du sien.

Un malaise diffus à l'abdomen l'envahit, entre excitation et anxiété. Elle le dissimula aisément, Douchka préférant dormir. Quant au chauffeur, elle croisa par moments son regard dans le rétroviseur. Elle appuya sa nuque contre l'appuie-tête moelleux, puis ferma les yeux en pensant à ses parents. Elle avait réussi, on l'avait sélectionnée pour ses compétences, c'était tout ce qui comptait.

3 – Derrière le rideau

Route sud, 60 kilomètres après Moscou

Une longue artère à travers la forêt blanchie s'étirait à l'infini. À droite et à gauche, à intervalles de plusieurs centaines de mètres, des barrières encadrées par des gardes armés se succédaient. Polina tournait la tête dans tous les sens, intriguée par la présence de miliciens au milieu des bois. Elle requit l'autorisation de poser une question.

— Excusez-moi, Madame. Puis-je vous demander à quoi servent ces hommes sur le bord de la route ?

— Tu peux ! Ils gardent les entrées des propriétés. Là, on passe devant celle du ministre des Affaires étrangères Gromyko. Plus loin, c'est la plus grande, celle du camarade Leonid Brejnev.

— Le Président de l'Union soviétique ? reprit Polina, terrifiée à l'idée de le croiser un jour dans les environs.

La jeune femme ne comprenait rien à tout ce dispositif de surveillance. Elle n'avait jamais imaginé que de somptueuses villas de luxe se dissimulaient dans la végétation, entourées de murs et de clôtures, où des brigades cynophiles effectuaient des rondes régulières.

— Évidemment ! Idiote. Tu en connais un autre du même nom qui préside le *Soviet suprême* ? Allez, silence maintenant. Tu découvriras plus tard tout ce qu'il faut savoir. Nous arrivons bientôt. Dorénavant, tu parleras uniquement quand on te sollicitera. Ta curiosité m'agace... Recoiffe-toi, tire tes cheveux, pince tes joues, frotte tes lèvres, que tu aies l'air fraîche si les Grosnev sont là. Ne me fais jamais honte devant les patrons. C'est clair ? aboya Douchka en la menaçant du doigt.

— Oui Madame, répondit Polina, tétanisée.

Son sang se glaça. Elle réalisa que la discipline serait martiale. La sévérité de la gouvernante la faisait frissonner. Elle venait de perdre le peu de liberté qu'elle possédait. Un sentiment d'insécurité, de détresse l'envahit. Sa vie d'avant s'éclipsait au profit du vide, de l'inconnu. Un piège insidieux se refermait autour d'elle, elle n'en avait pas encore pleinement conscience. Personne ne pourrait l'aider, elle devrait s'acclimater seule, apprendre à survivre. Depuis l'entretien chez ses

parents qui avait précédé son auscultation, une purge mentale s'opérait, un processus de reprogrammation dont elle ignorait l'existence et les effets.

Le véhicule ralentit. Deux soldats en faction contrôlèrent la plaque d'immatriculation. La vitre du conducteur se baissa. D'un signe de tête, l'agent autorisa l'ouverture de la barrière blanche et rouge. La berline poursuivit son chemin quelques minutes au milieu des arbres. Un nouveau barrage marquait l'entrée du domaine. La procédure était identique. Tout était en règle.

Soudain, éclairée par les phares, une demeure gigantesque émergea au bout d'une immense clairière. Toutes les fenêtres étaient illuminées, des dizaines sur plusieurs niveaux. Un palais. Qui pouvait vivre ici ? Était-ce un bâtiment officiel, un de ces hôtels internationaux interdits aux Russes ? Mille pensées se bousculaient dans l'esprit formaté de Polina. Aucun indice de comparaison ne pouvait l'aiguiller. Elle scrutait tout, impressionnée par l'apparat du lieu, une merveille architecturale. La nuit accentuait les contrastes des ombres et des lumières, les contours ressortaient.

La voiture se gara sur le côté, le moteur se coupa. C'était la *datcha* des Grosnev. Terminus. Douchka ordonna au chauffeur qu'on rassemble le personnel qui pouvait se rendre disponible dans la grande salle du sous-sol, là où les pièces de service s'étiraient en enfilade, afin de présenter la petite nouvelle.

Polina s'engouffra dans l'escalier, derrière la gouvernante. Elles descendirent les marches. En bas, un long couloir éclairé, où des hommes et des femmes s'affairaient dans tous les sens, une ruche bourdonnante d'activités. Le tintement des assiettes, le ronronnement des machines, les voix et les bruits de pas lui donnaient le tournis. Des serveurs, des cuisinières, des valets fourmillaient de toutes parts. Jamais Polina n'avait vu pareille effervescence dans une maison. Ses repères étaient brouillés. De son point de vue, il était inconcevable que des Russes emploient autant de domestiques, dans une telle débauche de moyens et de confort. Tout était rutilant. Des équipements ultra sophistiqués pour la cuisson des aliments ou le lavage de la vaisselle s'alignaient contre les murs de certaines pièces dédiées.

Polina captait le moindre détail de ce spectacle de l'anormalité. Stupéfiant, fascinant, mais surtout choquant de découvrir que des gens nés en URSS, vivant sous le même régime politique, pouvaient se vautrer dans l'opulence matérielle. Cette vision absurde se déclinait sous ses yeux à elle, la petite paysanne soviétique, ignorante, manipulée comme le reste des masses populaires par une idéologie de pure chimère. Ici, les restrictions, les files d'attente, le rationnement, le plan quinquennal, la soumission ou la pénurie de vivres de base

n'existaient pas. Les victuailles débordaient des frigos et des garde-manger régis par un chef de cuisine aussi gros que le sanglier qu'il était en train de découper pour les convives du soir. Jouir de tels privilèges, une représentation inenvisageable pour Polina. Rien ne pouvait se comparer à ce qu'elle observait, et ce n'étaient que les pièces de services.

La gêne l'envahit, une sorte de dégoût, d'incompréhension, de haine. Elle prenait conscience qu'on lui avait menti depuis sa naissance. Ce n'était pas de la jalousie, mais un sentiment d'injustice très profond qui remettait en cause les valeurs qu'on lui avait inculquées. Tout le modèle qui structurait sa pensée et ses croyances volait en éclats. La corruption, le favoritisme, les passe-droits, la hiérarchie tatillonne, les responsables locaux, tout cela faisait partie de son quotidien, mais en finalité tous vivaient de la même façon, conduisaient les mêmes voitures, trimaient dans les mêmes endroits. La différence se jouait dans une nuance de gris, à la marge, les fondements de l'unité sociale et égalitaire des travailleurs n'étaient pas compromis. En revanche, ce qui se déroulait ici aurait pu pousser les ouvriers à prendre les armes afin de renverser le pouvoir du « noble baron tsariste » qui résidait en ces lieux, une nouvelle « révolution d'Octobre ». Au pire, Polina aurait pu concevoir qu'un seul homme soit privilégié en raison de son statut de chef suprême, le camarade Président Leonid Brejnev, mais pas les autres. Qui décidait ? Et combien étaient-ils à profiter de tels biens ? Et pourquoi eux ? Était-ce ainsi dans toutes les républiques, dans toutes les régions, les districts, les villes ? Cela concernait-il dix, cent, mille, un million de personnes ? Les questions fusaient dans son crâne. Aucune réponse cohérente ou justifiée ne la rassurait. Son expression ahurie lui donnait l'allure d'une pauvrete naïve, ce qu'elle n'était pas. Aussi belle que maligne, elle était considérée comme douée intellectuellement et physiquement, cependant, dans ces circonstances, elle perdait ses moyens.

Elle déambula, saoulée par les images qui lui sautaient au visage, avec une aversion palpable jusque dans sa chair. Des larmes jaillirent au bord de ses paupières sans qu'elle puisse les contrôler, l'angoisse l'étreignit, sa gorge se serra, ses mains tremblèrent, la peur s'invita. Polina avança par automatisme, guidée par la silhouette maussade de Douchka qui la précédait, deux mètres devant. En cet instant, elle ne souhaitait qu'une seule chose : regagner son foyer, revoir ses parents, oublier ce cauchemar, revenir quelques heures en arrière et supplier son père de refuser la proposition. Il était trop tard. Elle avait pénétré dans cette demeure, le cours de son existence serait modifié à jamais.

Quelqu'un la bouscula au milieu de la cohue. Polina s'excusa, néanmoins, la femme concernée poursuivit son chemin sans se

retourner. La jeune recrue passa devant les vitres d'une pièce où s'étirait une longue table, probablement la salle à manger du personnel. Certains domestiques étaient assis, d'autres les rejoignaient, hormis ceux occupés dans les étages. Des bribes de conversations s'entrechoquaient, certains parlaient de « la surface » pour désigner la partie où vivaient les maîtres.

Polina ne pouvait raisonner par comparaison. Rien ne lui permettait d'appréhender la situation, le fonctionnement de cet endroit. Une autre planète existait, pourtant du même côté du rideau. Elle n'en captait pas les codes. Tous ses sens sollicités la plongèrent dans un état de stress important. Un brouillard psychologique enveloppait la paysanne aux joues roses. Soudain, une voix hurla son prénom. Douchka lui ordonna de pénétrer dans la salle où elle devait demeurer debout, immobile. L'assemblée la dévisagea. Des messes basses critiques sur son accoutrement et sa posture étaient échangées. Polina, d'un caractère fier, contint son angoisse. Elle se maîtrisa, le menton relevé, le regard impassible, les mains dans le dos, la bouche fermée, la respiration mesurée, comme on le lui avait appris chez les pionniers. Elle tentait de faire abstraction de l'environnement et des personnes proches dont les chuchotements moqueurs lui tordaient les tripes, elle résistait. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Douchka intervienne, à croire que cette mise en scène faisait office de bizutage, dans le but de la rabaisser, de la mater. Encore et encore, Polina lutta sans broncher, persuadée que la dignité et le respect se gagnaient maintenant. Pas question de craquer, de laisser paraître une quelconque faille. Une seule chose comptait : remporter ce challenge, passer cette étape, ne pas vaciller au nom de la patrie, au nom de sa famille, au nom de ce qu'elle symbolisait. Les larmes invisibles ruisselaient à l'intérieur de son cerveau malmené, puis, dans un sursaut de préservation, elle décida de prendre cela pour un jeu, une façon de ne pas subir, de ne pas succomber devant la brimade infligée.

Douchka céda, et la présenta officiellement au personnel présent. Un seul visage n'avait pas ri. Une jeune femme à l'expression douce compatissait au fond de la pièce, en bout de table. Leurs regards se croisèrent, un échange fulgurant, de ces complicités naturelles qui soudent les êtres en une fraction de seconde, sans raison, juste par osmose, par ondes interposées. Ce petit miracle lui réchauffa le cœur, son rythme cardiaque s'apaisa, ses mains se desserrèrent, sa mâchoire se détendit. Enfin quelqu'un qui semblait humain. Polina ne la quittait plus des yeux de peur de rompre cette connexion salutaire. L'une comme l'autre avait l'air de se transmettre à distance, dans un langage muet, des informations, des recommandations, du soutien. Étrange moment de plénitude qui rendit la novice presque sourde aux injonctions de la gouvernante. Cette dernière dut répéter son ordre à

trois reprises, elle lui montrait d'un doigt directif la chaise isolée dans l'angle de la pièce. Polina put s'asseoir.

Douchka précisa à l'auditoire que la nouvelle domestique serait préposée au service spécial de madame Pajnikova, la fille de Grosnev. Un soupir collégial brisa le silence, ce qui alerta Polina. Quel était le motif de cette réaction spontanée ? Elle balaya du regard le groupe en sourcillant, inquiète de voir que les femmes étaient soulagées de ne pas remplacer la précédente, renvoyée de la maison. Que lui était-il arrivé ? Que signifiait « service spécial » ? Toutes ses interrogations restaient en suspens. Impossible de lever la main.

Le monologue de la responsable en chef se poursuivit : distribution des tâches, recadrages, réaffectations. Au bout de 15 longues minutes, la salle se vida. Douchka remit un paquetage à Polina contenant sa tenue officielle, du change, du linge et un nécessaire de toilette. Elle la conduisit dans les cuisines, où elle prit place à côté de deux autres filles. C'était l'heure du dîner. Polina déposa ses affaires dans un coin, puis s'installa, tandis que Douchka somma celle qui l'avait soutenue mentalement durant l'allocution, une certaine Iona, de la prendre en charge pour le reste de la soirée. Les deux employés se présentèrent à voix basse le temps que la matrone disparaisse dans les couloirs.

— Moi, c'est Iona. Bienvenue en enfer !

— Ne dis pas ça. La pauvre, elle débarque à peine. Tu vas lui faire peur. Tout n'est pas si mauvais, tu verras à l'usage. Moi je m'appelle Fedora, je suis à leur service depuis plus de dix ans maintenant. Il y en a qui résistent, indiqua-t-elle en souriant.

— C'est vrai, mais j'aime mieux qu'elle se méfie plutôt qu'elle se fasse bouffer tout cru par l'autre folle. Moi, j'aurais préféré être avertie dès le départ. Je suis dans cette maison depuis quatre ans. Et toi, d'où viens-tu, Polina ? demanda Iona en lui prenant la main afin de l'apaiser.

— J'arrive de la campagne, du village de Nevki. Au fait, où se trouve-t-on ?

— Nevki ? Connais pas. La villa Grosnev se situe à environ une heure en voiture de Moscou vers le sud, ou alors en bus, mais c'est deux heures minimum de trajet, précisa Iona.

— J'ai été une seule fois dans la capitale lorsque j'étais plus jeune, pour les 60 ans de la révolution, en 1977. On habite au nord, c'est loin d'ici. Je ne sais pas quand je pourrai rentrer pour revoir ma famille, peut-être pour les vacances ?

— Oui, celles d'été, rassura Fedora. La première année, on n'a pas le droit à des congés dans son foyer en dehors de cette période. Tu devras patienter six mois avant de retrouver tes parents. C'est long, au

début, ça serre le cœur, puis on s'y fait. Il faut être forte dans sa tête pour survivre dans cette fichue baraque, ponctua-t-elle en levant les yeux.

Iona poursuivit la mise en garde. Polina prêtait attention au moindre propos, elle devait apprivoiser sa nouvelle réalité.

— Personne ne te fera de cadeau, tu devras te fondre dans le moule, accepter les règles, ne jamais manifester ton mécontentement. Fermer sa gueule, c'est le meilleur conseil que je puisse te donner. Pour le reste, on sera toujours là pour t'aider. Sur la dizaine de personnes qui travaillent à leur service, on est trois à bien s'entendre : Fedora, Yvan, c'est le jardinier, et moi. Aujourd'hui, le cercle s'agrandit avec toi. Les autres font leur boulot, ils sont assez froids et ne communiquent pas trop avec les femmes de chambre, hormis Yvan, mais on ne le voit pas beaucoup, il est tout le temps à l'extérieur. Concrètement, tu ne pourras compter que sur nous deux, prévint Iona.

— Surtout, méfie-toi de Douchka. C'est une vraie garce, une vicieuse, une espionne, une méchante. Elle a tous les pouvoirs. Celle que tu remplaces, elle a craqué au bout de 18 mois, c'était l'enfer. Si tu montres des signes de faiblesse, elle va s'engouffrer dans la brèche afin de te manipuler, de te torturer mentalement, c'est une cinglée. Il ne faut pas non plus lui résister frontalement. Ce que tu as fait dans la salle tout à l'heure, c'était parfait. Tu as encaissé sans rien dire, sans pour autant être arrogante. Continue sur cette voie. Elle comprendra vite que tu ne pourras pas devenir son souffre-douleur, conforta Fedora en la regardant dans les yeux.

— Écoute bien Fedora, c'est la plus ancienne. Moi, elle m'a sauvé la mise dès le départ. Maintenant, on est les meilleures amies du monde.

— Fais gaffe, Iona. Ne parle pas de moi comme ça, il ne faut pas étaler ses sentiments, c'est dangereux. Les murs ont des oreilles. Discrétion absolue. Si Douchka s'aperçoit qu'un petit trio se forme, elle risque d'y voir une forme de complot, elle fera tout pour nous monter les unes contre les autres. Notre force réside dans le secret de nos alliances, de notre camaraderie. Si t'as envie de pleurer, tu le fais dans ton lit la nuit, la tête sous l'oreiller. Personne ne doit t'entendre gémir, jamais ! Tu as saisi ?

— D'accord, répondit Polina, mais vous me faites peur, les filles. Quand je vous écoute, j'ai l'impression qu'on est en prison. Moi qui pensais que ce serait le plus beau jour de ma vie, que je serais récompensée de mes résultats par un travail intéressant. Tous mes rêves s'envolent alors que je suis arrivée depuis à peine deux heures. Le plus déstabilisant, c'est l'ambiance, le décor, tout cet étalage de

richesses. Je ne savais pas que des Russes pouvaient vivre comme ça. C'est ce qui me choque le plus, pour être honnête. Pas vous ?

— Oh là, c'est un autre sujet ! lâcha Iona qui poursuivit à voix basse. Tu déchanteras bien vite. Ton éducation soviétique va en prendre un coup. L'hypocrisie du régime, la manipulation, nous, on s'est habituées, à force. C'est la raison pour laquelle tu n'as pas le droit de rentrer chez toi les six premiers mois, c'est le temps qu'il leur faut pour te transformer, te façonner, te fourrer dans le crâne un autre mensonge. Ici, on est de l'autre côté, chez les puissants, et encore, tu n'as rien vu. Lorsque tu seras dans les étages ou les salons, tu seras dégoûtée. Ils vivent comme des rois, enfin j'imagine que cela y ressemble, ils ne manquent de rien. Le pire, c'est qu'ils jettent des choses de grande valeur, comme des aliments introuvables pour nous, du caviar, du saumon, du champagne, de la viande tendre et rouge. Tout ce qu'ils ne finissent pas dans leurs assiettes est balancé à la poubelle pour les cochons de la ferme du domaine.

— Quoi ? Les animaux mangent ce que moi je n'ai jamais pu goûter ! C'est de la folie, s'indigna Polina. On ne peut pas récupérer les restes ?

— En cachette, si, s'épancha Fedora. C'est Yvan qui nourrit les bêtes. Chaque jour, il met de côté quelques bons morceaux. Tu auras ta part si tu ne nous trahis pas. Maintenant que tu en sais pas mal, tu es obligée de t'allier avec nous, sinon...

— Arrête, Fedora, tu ne vas pas la menacer, non plus.

Iona se pencha vers Polina, et lui adressa avec bienveillance son ressenti.

— Moi, j'ai tout de suite perçu que tu étais quelqu'un de fiable. Ça se voit dans ton regard, ton attitude. Tu as toute ma confiance.

— Merci, je suis très touchée. Pourquoi vous avez toutes soupiré quand on m'a nommée au service spécial de madame Pajnikova ? Vous aviez l'air soulagées que ça tombe sur moi.

— Tu le découvriras bien assez tôt, alors, autant être honnête. Tout le monde tremblait à l'idée de remplacer la dernière femme de chambre qui a été renvoyée. C'est, comment dire...

Iona cherchait ses mots afin de ne pas trop la choquer. Fedora la coupa.

— Elle est folle, malsaine, c'est un monstre de cruauté. En plus, elle picole comme un trou pour oublier le drame...

— De quoi parles-tu ? interrompit Polina.

— De son accident de voiture avec sa mère il y a huit ans. C'est la

seule rescapée. Le chauffeur et madame Grosnev sont morts dans l'incendie. Quant à elle, elle en porte les cicatrices. La moitié de sa face est brûlée, c'est pas beau à voir. Depuis toutes ces années, elle vit recluse ici, dans leur *datcha*, par honte de son visage, elle va très rarement dans son appartement de Moscou, où habite son mari cinq jours sur sept. Elle s'est retirée de la vie luxueuse et trépidante qu'elle avait avant à la capitale.

— Quelle horreur ! Avant ce drame, elle était comment ? s'enquit Polina.

— Agréable, enfin, à la mesure de son rang. C'est la fille d'un grand politicien, elle s'est mariée avec un homme lui aussi très engagé au comité central. Je sais tout cela, car, dans le passé, j'ai été par deux fois dans leur très confortable demeure à Moscou, un immeuble rutilant, gardé jour et nuit, juste derrière le Kremlin. Zina, c'est son prénom mais ne l'appelle jamais comme ça, est devenue un être sadique, égocentrique qui s'ennuie à mourir et occupe son temps à des loisirs bizarres, confia Fedora sous le regard médusé de Polina dont l'inquiétude montait.

— Raconte, que je comprenne avant de la voir. Elle fait quoi de ses journées ?

— Chut, arrêtons de parler ! Il faut qu'on finisse de dîner avant que l'autre n'arrive. Je l'entends au fond du couloir qui marche. Taisez-vous, sinon elle va se douter qu'on a bavassé. Mangez, les filles, pressa Fedora.

— Je te conduirai après dans ta chambre, chuchota Iona, une cuillère de soupe à la main, alors que le cuistot venait de réapparaître dans la pièce d'à côté, séparée par une vitre.

L'horloge sonna 21 heures. Les trois domestiques nouaient des liens dans les effluves du repas qui serait servi à l'étage. Polina aurait aimé poser d'autres questions à ses nouvelles camarades, mais, au neuvième coup de carillon, Douchka franchit le seuil et ordonna à Iona d'escorter la recrue en haut. Fedora la salua de loin, sans un mot, juste un clin d'œil accompagné d'un petit signe de la tête. Polina témoigna de la même attention complice.

Les deux plus jeunes femmes s'engagèrent dans un escalier étroit, situé derrière les cuisines, qui distribuait tous les niveaux jusqu'aux combles, là où Polina découvrirait son coin, son refuge, son unique espace d'intimité au sein de cette immense maison. En passant devant un bel oculus offrant une vue sur le parc, elle constata que la neige tombait à gros flocons. Sous ses pas, les marches en bois patiné craquaient. La rampe en fer forgé tremblait chaque fois qu'elle s'y tenait, elle renvoyait les vibrations de son amie qui la précédait. Trois étages à grimper.

Elle repensait au portrait de Zina dépeint par Fedora. Une vision d'horreur s'invitait dans son esprit fragilisé. Comment allait se dérouler la rencontre ? Supporterait-elle de remplir sa fonction auprès d'une telle personne ? Polina imaginait le pire, une manière de se préparer, ainsi la réalité serait peut-être moins cruelle.

La fatigue la gagna. Au dernier niveau, Iona poussa une porte palière. Là, un long et étroit couloir. Elle lui indiqua son numéro, le 11, et redescendit en vitesse après l'avoir saluée. Polina resta quelques minutes sans bouger à regarder sa camarade dévaler les escaliers, puis plus un bruit. Un courant d'air frais lui gifla la peau, une différence de température notable entre les étages nobles et les combles. Autant, en bas, elle trouvait que l'ensemble était surchauffé, autant, ici, le thermomètre ne devait pas dépasser les 15 degrés à en juger par l'amplitude dégagée. Elle cala la porte afin d'amener de l'air chaud. Elle ferait de même pour sa chambre, le temps de déballer ses affaires.

Elle pénétra dans le couloir austère. Ses narines furent agressées par une odeur âpre de moisissure. Les murs suintaient d'humidité. Le choc était rude. La vétusté des logements du personnel tranchait avec le luxe des installations de service en rez-de-jardin, sous le rez-de-chaussée. Trois pièces étaient occupées à ce niveau, seulement pour les femmes de chambre, celles de Fedora, Iona et la sienne. Les autres domestiques étaient hébergés dans une dépendance attenante, où le personnel féminin et le masculin vivaient séparés.

À 21 h 22, le 18 décembre 1981, cinq jours avant son anniversaire, Polina Kovenko découvrit son nouveau domicile, aussi épuré et glacial que la cellule d'une prison. Une date et un lieu qu'elle n'oublierait jamais...

4 – Le carnet

Villa Grosnev, première nuit

Dans la pénombre, Polina poussa la porte de sa chambre avec une certaine appréhension. À tâtons, elle actionna l'interrupteur du plafonnier. Une lumière sommitale se diffusa dans la pièce, un espace de trois mètres sur trois, aux murs décrépits, gris, percés d'une lucarne mal isolée. Un sentiment de désarroi l'envahit. Sa main droite glissa le long de la paroi fraîche. Devant, un lit et un chevet. Sur le côté, un simple lavabo au pied duquel se trouvait une bassine collée à un broc à eau. Plus loin, une chaise en paille usée et une table minuscule. Le sol était recouvert de tomettes tachées, formant un dénivelé au niveau de la poutre porteuse. Une penderie encastrée où s'alignaient des étagères en bois n'attendait plus que ses vêtements. Un triste spectacle, elle ravala sa salive. Cette chambre était bien moins confortable que celle qu'elle occupait chez ses parents. Ici, aucune décoration, aucune couleur, aucune chaleur, aucune place. Sinistre. Être logée de cette manière dans un palais, un comble.

Soudain, un claquement retentit. Polina sursauta, puis se retourna. Debout, sans un mot, Douchka la regardait, les yeux plissés, les lèvres serrées. La remontrance ne tarda pas à sortir de sa gorge.

— C'est toi qui as laissé la porte du couloir ouverte ? Elle était calée.

— Oui, Madame. Je souhaitais réchauffer un peu l'étage. Il fait froid.

— Très bien, tu vas comprendre que les initiatives de ce genre ne sont pas tolérables. Pousse-toi, je vais aérer. Ça sent mauvais, tu ne trouves pas ?

— Je ne sais pas... Mais que faites-vous ? demanda Polina d'une voix soumise en la voyant ouvrir la lucarne en grand.

Un vent glacial s'engouffra.

— Je repasserai dans dix minutes pour refermer. Maintenant, mets-toi toute nue et lave-toi dans la bassine. Frotte bien partout.

La gouvernante quitta la pièce avec un rictus qui en disait long sur sa capacité à jouir de sa propre cruauté. Polina grelotta en se

déshabillant, cependant, elle exécuta l'ordre sans broncher. Elle se remémorait les recommandations de ses camarades. Aussi, elle prit sur elle, puis, dans une hargne à peine contenue, elle surmonta le défi. Pas une larme ne coula, sa peau blanche frissonnait. Elle versa l'eau tiède dans le récipient avant d'y plonger ses pieds. Elle serra les dents chaque fois qu'une giclée se déversait sur ses épaules. Lavée et séchée, elle demeura nue devant son lit, les mains plaquées sur ses cuisses, au garde-à-vous, à attendre le retour de sa tortionnaire. Son esprit se focalisa sur une image agréable, un souvenir d'été le long de la Volga en compagnie de son père lors d'une partie de pêche sous le soleil de juillet. Cette songerie lui permettait de tenir bon, d'oublier le froid, les tremblements. Elle ferma les yeux, elle y était. Le coin de ses lèvres amorça un début de sourire, une bulle de bonheur l'envahit.

— Que fais-tu comme ça ? Idiote ! Je ne t'ai pas demandé de rester dans cette position.

— Pardon, j'avais mal compris. Que dois-je faire, maintenant ?

— Tiens, puisque tu es nue, lève les bras... Demain, je te donnerai un rasoir pour que tu coupes tes poils sous les aisselles. Mesure d'hygiène. Tu dégageras ton entrejambe aussi. Ce sont des nids à vermine. On raccourcira également tes cheveux. Allez, au lit. Je rabats la lucarne. Ne t'avise plus de recommencer avec la porte du couloir... Réveil à 6 heures, vociféra Douchka en quittant la chambre.

— Bonne nuit Madame, prononça Polina d'un ton lisse sans céder à la colère.

— C'est ça !

La nouvelle employée se glissa sous les draps, frigorifiée. Le sommeil ne venait pas. Trop d'informations, trop d'images, trop d'événements, tout était si brutal. Elle n'osait pas bouger, de peur que ses membres ne touchent une zone froide du matelas. Après 20 minutes, ses frissons cessèrent, l'atmosphère se réchauffait, enfin. La buée ne s'échappait plus de sa bouche.

Des bruits de pas attirèrent son attention. Elle hésita, se leva et ouvrit sa porte. De dos, elle reconnut Fedora qui marchait. Polina l'interpella.

— Hep ! C'est moi. Tu vas te coucher ? Je peux venir te voir ?

— Chut ! Arrête de parler, lança-t-elle en pointant du doigt l'angle du plafond où un petit appareil discret était accroché.

Fedora s'approcha à pas de velours et chuchota à son oreille.

— Ils peuvent nous écouter, c'est un micro. On n'a pas le droit de

bavarder ni de se promener librement.

— On ne peut pas se rejoindre ?

— Non, c'est interdit. Chacun chez soi, c'est le règlement. Douchka y veille, elle peut tout entendre depuis son bureau ou sa chambre, donc méfiance. En général, quand on a envie de discuter, on le fait le matin dans les douches. Il suffit de se réveiller un peu plus tôt. L'eau camoufle nos voix.

— Alors à quoi sert la bassine posée dans ma chambre ?

— La douche le soir n'est pas permise. Maintenant, tu es avertie.

— Il y a autre chose à savoir ?

— Oui, fais très attention aux rondes la nuit. Le veilleur fait un passage vers deux heures. Il n'est pas autorisé à circuler dans le couloir, il ouvre simplement la porte de notre étage et jette un coup d'œil avec sa torche.

— Mais pourquoi font-ils ça ? Le dispositif de surveillance, le garde, le micro ?

— Je te rappelle qu'on est dans la maison d'un haut dignitaire du régime. C'est le protocole. Ils sont très à cheval sur les questions de sécurité. Tu es nouvelle, aussi, pendant quelque temps, ils vont redoubler de vigilance, puis, si tout va bien, la tension retombera, ils feront moins gaffe. En attendant, il ne faut pas leur donner l'impression que tu es un problème.

— Je vois ! Et Iona, elle est déjà couchée ?

— Non, elle finit un travail en bas... Allez, je file. À demain.

— Merci Fedora. Bonne nuit.

Une heure s'écoula, peut-être plus, Polina ne savait pas. L'échange avec Fedora la troublait. Incapable de dormir, elle se releva. Une idée trottait dans son esprit, elle se souvenait avoir emporté avec elle un carnet, un journal intime qu'elle avait commencé en début d'année. Les trois quarts des pages étaient vierges, de quoi écrire ce qui lui passerait par la tête. Sa main plongea au fond de son sac. Il était là, avec un stylo accroché sur la tranche, un cadeau de son père après un séjour en ville l'année précédente. Son contenu n'ayant rien de secret, Douchka avait permis qu'elle le conserve. Toutes ses affaires avaient été fouillées lors de son arrivée chez les Grosnev. Cet objet anodin serait son compagnon de route, son exutoire. Elle voulait raconter son expérience dans cette étrange *datcha*, un moyen efficace de ne pas devenir folle, de maintenir un lien avec son moi intérieur. Elle le posa sur la petite table, et l'ouvrit. Sur une nouvelle page, elle inscrivit la date et un titre.

Rien ne sera plus jamais comme avant, je le sais, je le sens. Ces gens-là ne sont pas comme nous, j'ai honte de le constater, mes rêves s'envolent. J'ai bientôt 20 ans, on m'a appris à me dépasser, à combattre, mais ici, c'est de la résistance qu'il faut faire, au cœur même d'une maison russe. Que c'est triste ! J'ai l'impression d'avoir vieilli d'un coup, de sortir de l'enfance avec une violence qui me terrifie. J'ai peur pour mon peuple bafoué qui ignore tout de cette injustice. À mon avis, je ne tiendrai pas longtemps si je ne suis plus capable d'y croire. On verra bien. Je ne crains pas le travail, les punitions, les brimades, non, j'ai peur de moi, j'ai peur de ce que je vais découvrir au fil des jours. Il paraît que j'ai une grande faculté, l'adaptation, je compte dessus. Le seul point positif, j'ai apparemment deux amies, cependant, je me méfie, c'est trop tôt pour affirmer que ce seront des camarades de confiance. Pour l'instant, j'écoute, j'emmagasine...

Il est tard. Demain, "D" va me réveiller aux aurores. Quand je pense que la datcha voisine est celle du Président Brejnev, c'est fou ! Qui sait, un jour, je le verrai peut-être ici.

Papa, Maman, je vous aime. »

Polina se recoucha, le sommeil l'emporta. L'écriture de ces quelques lignes lui ôta un poids, elle se sentait mieux, prête à affronter le jour suivant.

Vers une heure du matin, un bruit retentit, elle sursauta. Des cris féminins provenaient de l'étage inférieur. La jeune recrue ouvrit un œil, puis deux, se concentra. Les voix semblaient assez proches. La curiosité la poussa hors du lit. Les sons émanaient de la pièce située en dessous de sa chambre. Elle s'agenouilla et posa une oreille au sol. Elle ne pouvait pas distinguer clairement les mots, mais il s'agissait d'une dispute, très forte, entre un homme et une femme. Trois minutes plus tard, le silence revint. Plus rien. Polina ignorait dormir au-dessus de l'appartement privé de Zina Pajnikova.

Elle regarda par la fenêtre. Un halo de lumière se diffusait sur une étendue blanchie par la neige fraîche. Elle fila sous sa couverture épaisse en se frictionnant les doigts. Qu'allait-elle découvrir le lendemain ? Il lui tardait de rencontrer la maîtresse des lieux, celle qui faisait trembler la maison. Polina avait appris depuis toute petite, par sa formation et l'éducation reçue par ses parents, qu'il fallait braver ses peurs plutôt que de les fantasmer. La réalité s'avérait parfois surprenante.

5 – Le grand jour

Villa Grosnev, le lendemain matin

Polina avait retrouvé ses deux camarades dans les douches vers 5 h 45, un moment de détente où les rires étouffés et les confidences l'avaient emplies d'une certaine joie. Elle retourna dans sa chambre avant que Douchka ne vienne la réveiller, histoire de la surprendre dans le bon sens, de lui prouver sa motivation, de faire bonne figure sans pour autant baisser les yeux. Cette tactique atténuerait peut-être sa sévérité à son égard, elle espérait un peu d'indulgence.

La nuit noire enveloppait encore le domaine, les cris de la forêt voisine retentissaient, des animaux annonçaient l'aube, une ambiance qui ne la faisait pas frémir, elle, une fille de la campagne. Au contraire, cela la rassurait d'entendre la nature éclore un matin d'hiver glacial. Elle s'imaginait dans son village natal, Nevki. Polina inspira longuement en savourant le moment, une bouffée d'énergie qui lui serait utile pour affronter l'inconnu de cette journée.

À 6 heures précises, Douchka arriva dans le couloir. Elle fut surprise de voir la porte numéro 11 ouverte. Elle s'avança, et découvrit la petite nouvelle debout en pleine activité de rangement, lavée et vêtue. Polina se retourna en souriant.

— Bonjour Madame. Vous avez bien dormi ? demanda-t-elle par politesse.

— C'est moi qui pose les questions, n'inverse pas les rôles. Tu es déjà prête, un bon point, mais tu vas devoir te déshabiller. C'est l'heure de la séance d'épilation et de coiffure.

— J'ai fait mes aisselles et le bas aussi ce matin dans la douche.

— Montre ! Dépêche-toi...

La jeune femme s'exécuta. La gouvernante procéda à l'inspection sanitaire.

— Tourne, lève les bras en l'air, écarte les jambes... C'est bien. Maintenant, ne bouge plus, je vais couper tes cheveux au-dessus des épaules. Ensuite, tu les attacheras avec le ruban qui se trouve dans le trousseau que je t'ai remis hier.

— Oui Madame, répondit Polina en voyant de longues mèches blondes s'éparpiller sur les tomettes froides.

L'opération effectuée, elle enfila la tenue officielle des femmes de chambre affectées au second niveau. Tout se déroulait sans heurt. Quelques règles de comportement et de maintien lui furent transmises à l'oral, ainsi qu'un fascicule explicatif qu'elle devait conserver dans le tiroir de sa tablette. Douchka sortit de son sac un étrange appareil blanc avec trois boutons noirs qu'elle installa sur la table de chevet avant de le brancher sur le secteur. Polina observait la manœuvre en plissant les sourcils. Elle n'en comprenait pas l'utilité, mais se garda bien de poser la question. La responsable en chef indiqua l'usage, un interphone d'intérieur relié directement à la chambre de madame Pajnikova. Polina devait être disponible à toute heure du jour et de la nuit pour sa maîtresse.

Les deux femmes quittèrent les combles en direction du sous-sol. Dans les cuisines, l'effervescence matinale régnait. Le planning journalier de Douchka était placardé sur le tableau de service. Chacun avait un rôle, des tâches, des horaires précis à tenir. Le nom de Polina était mentionné dans une nouvelle case. Juste au-dessus trônait le portrait officiel du camarade Brejnev, une piqure de rappel. Ils vivaient tous en URSS, même si les avantages, les pratiques de cette maison allaient à l'encontre des conventions usuelles. Ils demeureraient dans une zone grise inconnue du peuple. Rien d'autre ne faisait référence à la doctrine du Parti, du moins pas dans son expression populaire.

Polina prit place à une table réservée au personnel de chambre à côté de Fedora. Une conversation discrète s'engagea, Douchka étant sortie de la pièce.

— Alors, prête pour ton premier jour de travail ? questionna Fedora en serrant les lèvres, dubitative.

— Je ne sais pas, tout est nouveau, je n'ai aucun moyen de comparaison.

— Un conseil : observe, écoute, ne prends pas d'initiative, baisse les yeux, applique les consignes, fais ton boulot sans réfléchir, et tout ira bien.

— Celle que je remplace, pourquoi elle n'est plus là ?

— Elle était fragile dans sa tête, trop jeune aussi. Elle a craqué sous la pression. Douchka ne la lâchait pas et Zina ne l'aimait pas, à ce qu'on dit. Ils ont fini par la renvoyer dans son village.

— Mais c'est risqué ! Elle a dû raconter ce qui se passe ici, toutes ces richesses, le confort, la nourriture...

— Les gens s'en fichent tant qu'ils n'ont pas vu par eux-mêmes, ils se doutent bien que les dirigeants vivent autrement. Au bout d'un certain temps, ta foi, tes espérances, ton investissement vis-à-vis du

Parti s'estomperont pour laisser place à la résignation. Je ne devrais pas te dire ça, mais c'est ainsi. N'attends rien d'en haut, contente-toi d'aborder chaque jour comme une journée de plus. Manger à sa faim, dormir au chaud et partager de bons moments avec ses amis et sa famille, c'est ce qu'il y a de plus important. Le reste, ne t'en mêle pas, n'essaye pas de comprendre, tu serais déçue. Dans cette maison, il y a souvent des invités prestigieux, et quand ils ont bu, ils parlent fort. Leurs conversations sont parfois déroutantes, que ce soit sur la politique, l'argent, les ennemis de l'Ouest.

— Ah bon, on peut écouter sans qu'ils s'en aperçoivent ?

— Pas besoin de se cacher. Ils nous considèrent comme des esclaves. Très rapidement, tu deviendras invisible à leurs yeux. Ils s'en foutent, de toute façon. S'ils apprennent un jour que tu divulgues quoi que ce soit à l'extérieur, crois-moi, ils le sauront, tu seras envoyée loin, très loin de chez toi.

— Hein ! Tu veux dire la prison ?

— Plus ou moins... Changeons de sujet. Si on nous capte, c'est la fin. Mange, il faut prendre des forces. Au moins ici, tu peux grailer jusqu'à être rassasiée, alors profite... Attends, je regarde le programme... Tu vas faire une visite des lieux en compagnie de Douchka. Dans la matinée, elle te présentera à Zina. Surtout, ne la fixe pas, elle ne supporte pas ça. Quand tu réponds, mets tes mains dans le dos en guise de soumission et incline légèrement la tête. Allez, je file. À tout à l'heure !

— Merci Fedora pour tes conseils.

Polina avala à la hâte les dernières bouchées du copieux petit déjeuner composé de fruits d'importation, de cacao, de yaourts allemands, de beurre frais, de jus de tomate, de toasts, de confitures, dont elle découvrait les saveurs. En revanche, elle n'était pas autorisée, comme le personnel, à goûter les restes des repas officiels servis dans la salle à manger.

Elle songeait à sa nouvelle vie, lorsqu'elle entendit la voix grave de Douchka qui houspillait un domestique dans le couloir. La jeune femme retira la grande serviette qui recouvrait sa belle tenue. Aucune tache ne devait maculer son uniforme, au risque d'être sévèrement punie. Elle essuya sa bouche, se leva et se dirigea vers le lavabo. Des mains toujours propres, lui avait recommandé Fedora, surtout sous les ongles.

Chaque minute passée dans cette maison chassait peu à peu le souvenir de Nevki, du visage de son père, du parfum de sa mère.

Début de la visite en compagnie de la gouvernante

Au bout des pièces de service, à l'opposé de l'escalier du personnel qui menait vers les niveaux des chambres, un ascenseur fermé symbolisait le passage vers l'autre monde. Douchka retira de sa poche une clé qu'elle introduisit dans une serrure sur le côté du mur. Un bruit mécanique résonna. Après quelques secondes, les portes s'ouvrirent. Polina et sa chef pénétrèrent à l'intérieur. Les parois étaient couvertes de panneaux en bois précieux, mais aucune glace. Le bouton enfoncé, la machine exécuta l'ordre vers l'étage supérieur. Là, un immense hall d'entrée en marbre rehaussé d'un lustre en son centre qui renvoyait les reflets des gouttes de cristal incrustées en cascade, un émerveillement pour la jeune employée.

Douchka la pressa. La visite débuta par le grand salon. Des murs à la décoration chargée supportaient des tableaux anciens, des rideaux de velours rouge sombre encadraient les huisseries, du parquet massif craquait sous leurs pas. Une cheminée monumentale attira le regard de Polina. Elle était subjuguée par l'ornementation et la qualité des sculptures représentant des motifs d'animaux sur le thème de la chasse. De somptueux et moelleux tapis colorés étaient étendus à la perpendiculaire. Une double porte menait à une salle à manger où une table gigantesque pouvait au jugé accueillir une vingtaine de convives. En face, une salle de jeux. Un billard français, habillé de feutre bleu, occupait la moitié de la pièce. Plus loin, une bibliothèque, où de nombreux ouvrages en langues étrangères côtoyaient les classiques de la littérature russe interdits depuis 1917. Des noms inconnus de philosophes, d'écrivains, de scientifiques étaient imprimés en lettre d'or sur la tranche. Sur d'autres étagères, des œuvres contemporaines, des romans, des récits de voyages invitaient à la lecture. Polina semblait étourdie par une telle concentration de livres. Elle essayait de décrypter les titres tout en maintenant la cadence imposée par Douchka, qui ne tolérait pas la moindre question. Alors la petite Soviétique traversa cet univers du savoir sans imaginer que les mots, les idées exprimées dans ces pages permettaient d'éveiller les esprits, d'offrir un autre regard sur le monde.

L'odeur de la cire mélangée aux émanations d'un feu de bois qui crépitait lui procura une sensation de bien-être, aussitôt réprimée. En cause, une forme de dégoût. Elle était partagée entre le désir de profiter partiellement de ce luxe et la culpabilité de trahir ses convictions. Cet être si jeune, si pur, si naïf, ne pouvait se douter que dans les fauteuils de style anglais qu'elle effleurait avaient siégé les plus illustres personnages de la nation, comme la fabuleuse danseuse étoile du Bolchoï ou même le camarade Président. Dans la texture de ce cuir patiné étaient incrustées les empreintes des plus grandes célébrités, des cinéastes, des généraux, des maréchaux, des vedettes du septième art russe, les plus belles femmes de Moscou, les membres du

Politburo, des ambassadeurs. Tous s'étaient assis là après un copieux dîner arrosé de vin français. Dans les volutes de cigares, un digestif à la main, des messieurs avaient échangé sur le positionnement idéologique, remanié le pouvoir, modifié la trajectoire de la production, réorienté le plan, conforté la stratégie diplomatique, ou bien simplement bu jusqu'à l'ivresse, ri aux éclats en écoutant une plaisanterie graveleuse.

Polina ne concevait pas ce qui se tramait entre ces murs. Elle demeurait un bon soldat formé pour un objectif unique, endoctriné jusqu'à sa mort dans un système cloisonné. Cette débauche de confort la tourmentait, toutefois, l'effet de surprise passé, elle s'acclimatait peu à peu. Le spectre de la rencontre avec sa maîtresse planait. Douchka commentait chaque pièce, fournissait des explications succinctes sur l'usage, le protocole, qui, quand et pourquoi. Polina tenait un fascicule comprenant le plan de circulation, les horaires de ménage et la fonction de chaque endroit traversé.

La gouvernante s'arrêta devant une porte close. Elle se retourna vers la nouvelle recrue, et lui asséna les dernières recommandations avec un certain stress, une fébrilité que Polina perçut, ce qui amplifia ses propres angoisses quant à l'entrevue annoncée.

— Nous y sommes ! Derrière, c'est le petit salon, un espace privé, uniquement utilisé par les membres de la famille, c'est-à-dire monsieur Grosnev, sa fille Zina et son mari. Un escalier en colimaçon permet de rejoindre les appartements du couple, qui se situent juste au-dessus. Cette pièce sert de secrétaire à Madame, c'est là qu'elle écrit son courrier, organise ses journées, prend le temps de lire ou d'écouter de la musique. Personne ne doit jamais franchir cette porte sans y être invité. C'est compris ?

— Très clair, Madame, répondit Polina.

Comme le lui avait conseillé Fedora, elle croisa les bras dans le dos, puis baissa la tête avant d'entrer. Douchka frappa par deux fois. Ensemble, elles pénétrèrent dans l'antre de Zina Pajnikova.

6 – Le reflet de Zina

De l'autre côté de la porte, dans le petit salon

Une femme se tenait assise, bien droite, les mains appuyées sur un bureau à caisson, dans l'angle de la pièce. Elle lisait le dossier de Polina, la nouvelle recrue affectée à son service spécial. À chaque fin de page, elle secouait légèrement la tête en signe d'approbation. Le contenu avait l'air de la satisfaire, malgré la rigidité de sa posture. Elle était habillée à la mode occidentale, entre chic et décontracté. Des bottes de cuir fauve recouvraient un jean serré, maintenu par une ceinture de grande marque, Hermès. Sur un col roulé crème en cachemire, un magnifique collier de perles. Ses doigts fins, manucurés, agrippaient un stylo de valeur sur lequel étaient plaqués trois anneaux dorés. Ses cheveux châains, épais et ondulés masquaient le côté gauche de son visage. À 35 ans, elle avait l'allure d'une cavalière, un port altier, une silhouette et un style élégants, une femme de toute beauté, cultivée, occidentalisée, prenant soin d'elle, méticuleuse et raffinée. Elle ne pouvait être confondue avec une vulgaire Soviétique de la rue.

Zina Pajnikova vivait ici, comme dans un palais, une prison clinquante qu'elle ne quittait que très rarement, pour des raisons personnelles, profondes. Un drame était survenu quelques années auparavant, cet événement l'avait marquée jusque dans sa chair, un accident de voiture où elle avait vu sa mère mourir dans d'atroces souffrances, brûlée vive sous ses yeux. Depuis, elle se tenait à l'écart des mondanités moscovites, un exil intentionnel. Ne plus être regardée comme une bête de foire, ne plus entendre les moqueries, ne plus provoquer la stupéfaction des hommes lorsqu'elle se retournait et qu'ils découvriraient la moitié de son visage fondu comme de la cire. L'ampleur de la surface des tissus carbonisés empêchait une chirurgie réparatrice même par les plus éminents spécialistes de l'Ouest, alors elle vivait avec ce masque monstrueux lui coupant la face en deux parties, l'une belle, l'autre immonde. Son état psychologique s'était dégradé au fil des années, la transformant en une personne méchante, sadique, vengeresse. Zina ne supportait plus de se voir ainsi, elle redoutait la vieillesse, quand ses autres atouts auraient disparu pour laisser place à une laideur totale. Le temps était compté, chaque seconde écoulée la rapprochait de cette finalité abjecte. Sa jeunesse avait été flamboyante, privilégiée, mais, depuis cette tragédie, elle

s'était figée dans le passé au grand désespoir de sa famille, en particulier de son mari.

Zina s'adonnait à une activité des plus étranges, une collection. Elle commandait régulièrement des pièces de gibier aux chasseurs invités sur la propriété, afin de les utiliser comme matière première. Elle exerçait l'art de la taxidermie créative, une façon détournée de faire revivre des animaux morts, empaillés avec soin. La particularité de son savoir-faire résidait dans la métamorphose physique de ses cobayes, elle assemblait des morceaux d'espèces différentes. Un lièvre décapité se voyait affublé d'une tête de pigeon, un renard récupérait celle d'un faucon et une queue de faisan. Quelques-unes de ses extravagantes réalisations étaient exposées dans les pièces de réception. Polina avait été très intriguée par l'une d'elles lors de la visite menée au pas de charge. Sur la cheminée de la salle à manger, elle avait remarqué une bestiole terrifiante, mi-oiseau mi-mammifère.

L'atelier d'expérimentation se trouvait dans la cave, un lieu tenu secret. Les membres du personnel ne s'y étaient jamais introduits. Son père pensait qu'elle extériorisait sa colère de cette façon, elle se vengeait sur des animaux en changeant leur nature. Les plus beaux spécimens, selon Zina, étaient protégés dans une vitrine du grand hall, ce qui ne manquait pas d'alimenter les conversations des invités quand ils découvraient que la maîtresse de maison était l'auteure de ces créations. Cette artiste torturée se consacrait chaque jour à son activité, de préférence le soir après le dîner.

Lorsque des coups sur la porte retentirent, elle referma le dossier, réajusta ses mèches, puis tira sur ses manches avant de répondre.

— Oui, entrez ! s'écria-t-elle d'un ton directif et lointain.

— Bonjour Madame. Comme convenu, je suis accompagnée de votre nouvelle femme de chambre, Polina...

— Parfait, laissez-nous, ordonna Zina avant que Douchka ait terminé sa phrase.

— Bien Madame. Prévenez-moi quand vous désirerez qu'elle prenne congé, indiqua la gouvernante en tournant les talons, tandis que Polina demeurait muette, statique.

— Aurais-je le plaisir d'entendre le son de ta voix, ou es-tu paralysée par tout ce qu'on raconte sur moi ? demanda la maîtresse des lieux en effectuant un demi-tour sur son fauteuil galbé.

— Bonjour Madame. Je m'appelle Polina Kovenko. Je suis arrivée hier en fin de journée. On m'a expliqué que je serai à votre service spécial. Je m'en réjouis et ferai tout pour vous satisfaire au mieux.

— Bien. Tu récites ta leçon, ma petite, mais tu le fais avec élégance et éloquence. Regarde-moi... Lève le menton, n'aie pas peur. Ils ont dû te dire que j'étais un monstre, une folle, qu'il ne fallait

jamais me dévisager, c'est ça ? Réponds franchement.

— Oui... un peu, avoua timidement Polina, surprise par la question.

— Tu es sincère, cela me plaît. Maintenant, avance vers moi... Encore... Ne bouge plus. Tu vas poser tes mains sur mes joues et caresser ma peau.

Polina s'exécuta, impassible devant la difficulté de l'exercice. Ses doigts touchèrent la chair meurtrie, un contact rugueux. La délicatesse et la fluidité de son geste étonnèrent Zina, qui l'exhorta à continuer jusqu'au cou. Le relief déchiqueté de l'épiderme glissait sous sa paume tendre. Elle fixait du regard cette matière fondue en arborant un léger sourire de compassion, une manière d'apprivoiser en douceur les blessures de sa maîtresse. Les deux femmes se jaugèrent en silence. Cet échange surréaliste transformerait à jamais leur relation. Zina parut émue, une sensation de paix éphémère l'envahit, un bien-être qu'elle n'avait pas ressenti depuis des années. Elle pria Polina de l'embrasser sur sa joue défigurée. Sans réfléchir, la nouvelle se pencha, posa ses lèvres fraîches comme s'il s'agissait d'un baiser à sa mère. Aucun geste de recul, pas de dégoût, un acte altruiste. Zina était troublée par le naturel de Polina, par sa gentillesse, par l'assurance qu'elle dégageait. Elle lui saisit la main et se leva.

— Pourquoi as-tu accepté de le faire sans même hésiter ?

— Parce que vous me l'avez demandé, Madame.

— C'est tout ! Tu n'as pas l'air horrifiée ?

— J'ai senti que vous en aviez besoin. Et puis, je n'ai pas peur des mauvaises cicatrices. Mon grand-père, que j'ai connu jusqu'à l'âge de 15 ans, avait le visage entièrement défiguré, pire que vous. Cela ne m'a jamais empêché de l'aimer.

— Pour quelle raison était-il dans cet état ?

— La guerre, les Allemands, un éclat d'obus...

— Un héros de la patrie, un vrai !

— Oui, exactement. Vous savez, quand on a été élevée à la campagne dans le froid et parfois avec la faim au ventre, on ne craint pas grand-chose.

— J'ai lu dans ton dossier que tu étais une élève brillante dans toutes les disciplines, même en sport. Alors, si tu as en plus du cœur et de la bravoure, je crois qu'on va bien s'entendre.

— Je ferai tout pour, Madame.

— Qu'est-ce que tu détestes le plus chez les gens ?

— Le mensonge, la trahison, affirma Polina.

— Tu es une bonne Soviétique, encore pure ! Je t'aime bien. Je vais confirmer à Douchka ton embauche. À partir d'aujourd'hui, tu

travailleras uniquement pour moi, comme femme de chambre, comme aide. Tu t'occuperas également de ma toilette si j'en ai besoin. On va te conduire là-haut, où tu apprendras à faire mon lit, à nettoyer, bref, tout ce qui concerne la tenue de mes appartements privés. Tu peux retourner à l'office.

Contre toute attente, l'entrevue s'était admirablement bien passée. Zina était sous le charme de ce caractère authentique. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas rencontré une personne aussi gentille, douce et pleine d'assurance, une sincérité rare qui présageait une relation plaisante. Ce recrutement était à la hauteur de ses exigences. Pour une fois, Douchka avait ciblé en tous points le bon profil.

Zina se dirigea vers la fenêtre. Son regard vagabonda au loin, son esprit apaisé observait le manteau neigeux qui recouvrait le parc sud. Dehors, pas un souffle d'air, une nature figée par le froid hivernal. Les rayons du soleil levant pointaient entre les branches des grands arbres. Un nouveau jour, plein d'espoir.

Fin de matinée

Polina avait appliqué à la lettre les consignes de nettoyage. L'échange particulier qu'elle avait vécu dans le petit salon la mettait en joie. Son intuition la réconfortait. Cette femme, que tous décriaient comme un monstre tortionnaire, dégageait un charisme qui l'envoûtait. À la minute où elle avait porté ses mains sur son visage, une attraction mutuelle les avait emportées, quelque chose d'inexplicable, un magnétisme plus fort que les préjugés les avait reliées.

L'heure du déjeuner approchait, un moment attendu par tout le personnel divisé en trois groupes afin d'effectuer un roulement. Aujourd'hui, Polina serait attablée avec Fedora et Yvan, le jardinier. Lorsqu'elle entra dans la salle, son regard fut aussitôt attiré par la silhouette de ce dernier. Lui se retourna, esquissa un sourire, se leva, puis se présenta à elle. Fedora remarqua l'intérêt évident d'Yvan pour la petite nouvelle, ce qui l'amusa. Les joues de Polina se teintèrent de rouge quand elle lui serra la main. Une certaine différence d'âge entre eux, environ dix ans. Il était viril, assez grand, bien charpenté, mais ce fut l'intensité de son expression qui captiva la jeune femme. L'un comme l'autre ne se quittèrent plus des yeux durant tout le repas, un jeu de séduction discret qui n'échappait pas à leur voisine de table. Polina n'avait jamais ressenti une telle attirance pour un homme. Son ventre se réchauffait chaque fois qu'il ouvrait la bouche, tous ses sens étaient en éveil. Pas une phrase ne fut échangée sans que leurs visages s'illuminent. Yvan était un jeune veuf, sans enfant, il vivait sur le

domaine depuis plus de cinq ans. Il raconta son histoire personnelle à son admiratrice, qui lui porta la plus grande attention. Fedora comprit qu'elle ne pourrait pas s'immiscer dans leur discussion, elle écourta son déjeuner et s'éclipsa.

Quelques minutes plus tard, une tornade fracassante débarqua dans les cuisines. Douchka convoqua sa nouvelle recrue dans son bureau. Yvan fila par la porte de derrière en compagnie du garde-chasse afin de consolider un enclos. Polina emboîta le pas de la gouvernante, la tête ailleurs, encore émoustillée par le jardinier.

En milieu de journée, elle rejoignit sa maîtresse à l'étage pour une séance d'essayage. Le père de Zina avait programmé un dîner important le lendemain. Quant à son mari, il était attendu à la villa dans la soirée, en provenance de Moscou. Les deux femmes prirent plaisir à converser tout en s'affairant ensemble. Une complicité surprenante se tissait, salutaire pour Zina, qui souriait et surtout riait. Polina agissait sur elle comme un remède à sa mélancolie, la vie reprenait du sens à son contact. La noirceur de son existence s'estompait à l'instant où sa femme de chambre franchissait la porte. Une bouffée de fraîcheur envahissait la pièce.

Polina possédait ce don depuis toute petite, elle procurait de la joie autour d'elle, insufflait de l'énergie aux gens sans jamais juger, elle rayonnait. Sa chevelure blonde, ses yeux clairs et son expression bienveillante véhiculaient l'image d'un ange en mission venu vous délivrer de vos souffrances intérieures. Peu de personnes résistaient à son aura, hormis celles et ceux chez qui le mal était incurable, comme Douchka. Polina n'avait pas conscience de sa force, elle ignorait sa capacité à influencer sur les comportements.

Le soir, dans sa chambre

Cette première journée d'activités se ponctua avec un sentiment de satisfaction. Polina était dans son lit, au chaud sous d'épaisses couvertures, après une toilette express. Elle tenait dans ses mains son carnet.

Journal de Polina

« La Villa – 19 décembre 1981

Je suis rassurée, Zina est une femme originale, mais je crois qu'elle m'apprécie. Moi aussi, d'ailleurs. Je la trouve attachante, malgré toutes les horreurs colportées à son sujet. Elle semble très triste, et j'ai l'impression que ma présence lui donne un peu d'entrain. À ma grande surprise, nous avons beaucoup ri dans sa chambre lors des essayages de robes. Douchka,

qui n'a pas l'air de me porter dans son cœur, est loin de se douter de la bonne relation qui s'installe entre nous. Je me garderai bien de le lui dire.

Une autre belle rencontre à l'heure du déjeuner, Yvan le jardinier. Il me plaît beaucoup. À voir son attitude, c'est réciproque. Je ne sais pas quoi faire, j'imagine qu'il est strictement interdit de nouer des liens d'affection ou d'amitié prononcée avec un homme. On verra bien, après tout, je ne vais pas me précipiter dans ses bras. Cela dit, je ne suis pas contre un baiser volé entre deux portes. Un jour, peut-être. Il ne faudrait pas que je sois renvoyée, à peine arrivée, pour une amourette, même si je n'ai jamais été attirée aussi vite et à ce point par quelqu'un. Est-ce le fameux "coup de foudre" ?

Bref, je ne dois pas me déconcentrer de ma mission. En tout cas, quand je n'ai pas Douchka dans les pattes, on peut dire que tout se passe très bien. Tout est étrange ici, toutes ces richesses, mais c'est sans doute normal pour les grands dirigeants du Parti. Je m'y ferai, à la longue.

Je suis très fatiguée. Je vais avaler la tisane que m'a préparée Fedora en cuisine, un petit privilège qui n'est jamais accordé aux nouvelles, toutefois, comme ma période d'essai a été écourtée, Zina m'ayant confirmée dans mon poste, je peux profiter de cet avantage chaque soir avant de me coucher. Allez, je dois me reposer. »

Polina cacha son carnet, une précaution indispensable afin qu'il ne finisse pas dans les mains de la gouvernante. Elle remarqua dans l'angle de la pièce une tomette descellée. Elle creusa un peu dessous, suffisamment pour le dissimuler, remit en place le carreau de terre cuite et se coucha.

Une dernière gorgée fumante, puis elle posa la tasse sur le bord de la table de chevet. Cinq minutes plus tard, elle dormait profondément.

7 – Les mains de l'ombre

Au milieu de la nuit

Vers deux heures du matin, la villa était plongée dans le silence, ses occupants dormaient. Une ombre furtive traversa le couloir adjacent aux cuisines. Une veilleuse murale renvoyait un semblant de clarté. Cet individu évoluait en prenant soin de ne pas se faire remarquer. La silhouette s'apparentait à celle d'un homme. Difficile de l'identifier. Vêtu de noir, une cagoule sur le visage, une torche à la main, il avança jusqu'à l'escalier de service et gravit les marches avec prudence. Arrivé sur le dernier palier, il longea un corridor, puis s'arrêta devant le numéro 11, la chambre de Polina. Une inspection rapide à droite et à gauche dissipa ses craintes. Il entra en évitant de faire grincer l'ouverture. À l'intérieur, il balaya la pièce du regard à l'aide de sa lampe.

Elle était là, endormie, la tête sur le côté. Délicatement, il décala les mèches qui masquaient sa face. Assis sur le bord du lit, il la contempla, caressa son front avec son doigt. Polina ne bougeait pas. Soudain, il la gifla. Pas de réaction. L'homme lui tira les cheveux juste au-dessus de l'oreille, la peau se décolla du crâne. Toujours rien. Cette dernière vérification le tranquillisa. D'un geste brutal, il dégagea les couvertures, le corps chaud de sa proie se dévoila. Il souleva sa chemise de nuit, lui ôta sa culotte pour enfin écarter ses jambes. Le temps était compté. Il glissa une serviette de toilette sous ses fesses afin de ne pas tacher les draps. Le prédateur se déshabilla avec empressement, se coucha à ses côtés, grimpa sur elle et, après avoir lubrifié son entre cuisses, la pénétra. Excité, il accéléra le rythme jusqu'à ce que son plaisir arrive à son apogée. Après quelques secondes de jouissance intense, il se retira, en sueur, nerveux. L'acte qu'il venait d'accomplir en secret le propulsa dans un état de stress. Son cœur palpitait, ses bras tressaillaient, ses mains tremblaient. Il inspira profondément, se ressaisit, nettoya les traces de sang sur la peau de sa victime, récupéra la serviette, repositionna Polina comme il l'avait trouvée lors de son intrusion, puis rebroussa chemin.

Un calme cotonneux enveloppait la maison. Seul le tic-tac de la pendule installée au milieu du couloir résonnait entre les poutres. Dehors, le froid sec transformait les arbres en sculptures de verre. L'odeur du criminel se diluait dans l'atmosphère en même temps que son ombre fuyante se confondait avec l'obscurité. Le micro de

surveillance placé dans l'angle n'avait capté aucun son anormal.

Polina, inconsciente, ne s'était rendu compte de rien. Aucun gémissment n'était sorti de sa bouche, pas une paupière n'avait bougé. Son corps violé demeurait inerte, comme mort, sa virginité en moins.

Au petit matin, peu avant 6 heures, le réveil sonna. Polina, qui n'avait jamais de mal à se lever aux aurores que ce soit chez elle ou ici la veille, ne donnait aucun signe de vie. À 6 h 05, l'une de ses camarades frappa à sa porte, inquiète de ne pas la voir dans les douches. Quand Iona ouvrit, elle fut surprise de la découvrir endormie. Un vent de panique souffla tandis que les pas de Douchka retentissaient à l'autre bout du couloir. Dans moins de 30 secondes, elle serait là. Iona secoua Polina en lui criant dans les oreilles. Douchka, alertée par le bruit, entra avec précipitation.

— Qu'est-ce que tu fais dans sa chambre, Iona ? Et pourquoi dort-elle à cette heure ?

— C'est bien pour ça que j'essayais de la réveiller, Madame. Elle ne bouge pas, je ne comprends pas, j'ai l'impression qu'elle est...

— Quoi ? Pousse-toi, somma la gouvernante en la tirant par le bras.

— Pardon Madame, je pensais bien faire.

— Puisque tu es là, aide-moi à l'asseoir. Apparemment, elle n'est pas en bonne forme... Encore, encore. Voilà ! Maintenant, tiens-lui la tête.

— Vous croyez qu'elle est morte, s'affola Iona la voix tremblante.

— Mais non, contrôle-toi un peu. File chercher de l'eau au robinet, prends la tasse qui est sur sa table de chevet...

Iona s'exécuta. Sa responsable poursuivit :

— Si elle est malade au bout de deux jours seulement, on ne pourra pas la garder au service. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Regardez, elle ouvre un œil... Polina, Polina ?

— Tais-toi, ordonna Douchka. Sors de cette chambre et reprends tes activités. Pas un mot aux autres.

— Bien Madame, répondit Iona avec soumission.

Cette dernière quitta la pièce, rassurée de savoir sa nouvelle amie en vie.

— Tu m'entends ? s'adressa la vieille à Polina.

— Hein ? Quoi ? Qui êtes-vous ? Oh, ma tête...

— Bois, ça ira mieux après. Je vais t'aider à te lever. Bon sang,

qu'est-ce qui t'arrive ? J'espère que tu ne joues pas la comédie pour excuser ton retard.

— Non, non ! s'écria la mal portante. Je n'y comprends rien. Pourquoi vous me tenez comme ça ? Je peux marcher, je souffre un peu, c'est tout, assura-t-elle en essayant de cacher le sentiment de confusion qui l'animait.

Polina reprit progressivement ses esprits sans pour autant livrer une explication cohérente à son état. Le brouillard qui l'enveloppait s'estompa au bout de quelques minutes sous la douche. Douchka resta en retrait tout en surveillant qu'elle ne tourne pas de l'œil. Heureusement, celle-ci sentit la faim la tenailler, ce qui rassura la gouvernante habituée aux petits soucis de santé du personnel. Sa formation d'infirmière lui servait souvent.

Une fois en tenue, Polina s'assit sur son lit. Douchka saisit son bras pour vérifier son pouls, tout semblait en ordre. L'auscultation s'arrêta là. Aucune raison de chercher d'éventuelles traces d'agression sexuelle, ni d'ecchymoses, ni de sang. La jeune femme éprouvait un léger désagrément interne, mais son attention était focalisée sur la partie supérieure de son corps, à l'endroit où elle avait eu un mal de tête carabiné. Elle ne sut pas qu'elle avait été violée durant la nuit par un inconnu. Son cerveau déconnecté au moment des faits n'avait pas enregistré l'information. Il lui était impossible d'imaginer cette scène abjecte, celle d'une vierge de 20 ans pénétrée par un homme masqué.

Une demi-heure plus tard, en bas

Le petit déjeuner revigora Polina. Elle se sentait d'attaque pour affronter une nouvelle journée. Son sourire était revenu à l'instant où Yvan s'était assis à sa gauche. Il buvait un café avant de partir dans le froid. Une personne la dérangeait dans cette maison, le cuisinier. Il la reluquait en coin, sans jamais lui adresser la parole, toujours de l'autre côté de la vitre, derrière ses fourneaux. Chaque fois qu'elle croisait son regard, la gêne s'installait, alors elle finissait par tourner la tête. Cet homme, aussi gras que les volailles qu'il préparait, avait la fâcheuse habitude de la fixer lorsqu'elle se restaurait. Dès qu'elle arrivait, il ne la quittait plus des yeux. Un type lubrique, malsain, voilà l'image qu'il renvoyait. Pour quelle raison l'observait-il ainsi ? La connaissait-il, ou bien était-il attiré par ses charmes ? Afin de ne pas créer d'histoire, Polina ne confia à personne son ressenti à l'égard de cet individu. Agacée par cette attitude oppressante, elle écourta son repas, et fila. Au programme de la matinée, des livres à classer, d'autres à archiver. Zina l'attendait dans la bibliothèque à 8 heures.

À l'étage, elle croisa Douchka, qui la stoppa avec l'intention de

vérifier que sa présence à cet endroit était justifiée et que l'horaire était respecté. D'un geste directif, elle l'autorisa à circuler pour prendre son poste. Polina ne l'aimait pas. Quant à la gouvernante, elle s'interrogeait sur la sincérité de sa recrue. La méfiance s'instaurait au détriment de la confiance accordée le premier jour. Douchka la trouvait trop intelligente, ce qui pouvait occasionner des comportements douteux, comme la simulation d'un mal de crâne afin de légitimer son retard. Polina l'avait compris. Par chance, celle qui avait le dernier mot était la maîtresse de maison, or elles avaient noué une bonne relation, un atout considérable.

Ce deuxième jour d'activité, le troisième depuis son arrivée, la propulsa dans une routine bien huilée du lever au coucher. Tout était planifié dans les moindres détails, jusqu'au temps de pause octroyé, pas plus de 15 minutes, une fois le matin à 10 h 30 et une autre fois à 16 heures. Polina profitait de ces instants de semi-liberté pour discuter avec Iona ou Fedora, et, quand il était là, avec Yvan. Les quatre formaient un groupe uni. L'ambiance bon enfant les distrayait un peu de leur labeur. Le jardinier avait un sens de l'humour très particulier, il était toujours à l'affût d'une moquerie. Dès que le champ était libre, il s'adonnait à quelques imitations de Douchka assez irrésistibles devant un auditoire féminin conquis. Même le cuistot en riait de loin.

Le petit monde de la Villa Grosnev avait adopté la nouvelle femme de chambre. Polina s'y sentait à son aise, contente de servir Zina et d'avoir rencontré ses compagnons de travail.

La manipulation était l'art préféré des dirigeants soviétiques, ils avaient cela dans leurs gènes. Personne ne pouvait échapper à cette mainmise du pouvoir. Le personnel de maison en faisait les frais. Rien n'était le fruit du hasard, la planification absorbait tout dans les moindres détails de la vie, privée comme publique. Les Rouges étaient à la manœuvre dans toutes les strates de la société, chaque individu était sous contrôle.

PARTIE II

8 – La danse des flammes

Fin janvier 1982, village de Nevki

Un vent insupportable soufflait dans la plaine, la neige formait des congères à l'angle de chaque obstacle, la glace figeait les ruisseaux, des particules blanches flottaient dans l'air. Le paysage uniforme se déployait jusqu'à la limite des arbres en bordure de forêt ou jusqu'à l'horizon. Au milieu de ce tableau inanimé, un homme luttait contre les bourrasques, le dos courbé par la fatigue. Il tirait derrière lui un traîneau rempli de pièges sur lesquels s'entassait du gibier congelé. De retour de la chasse, il peinait de plus en plus. Ses yeux plissés n'arrivaient plus à distinguer la route qui lui permettrait de rentrer chez lui auprès de sa femme. Elle devait s'inquiéter. La nuit se faisait menaçante, elle accroissait les risques de se perdre ou de succomber aux éléments naturels. Un combat difficile s'engagea entre l'homme et le froid, une course contre la montre avant que les températures ne chutent plus. Une boule blanche dans le ciel déclinait, c'était le soleil d'hiver voilé. Dans peu de temps, il laisserait place à un noir intense, sans lune.

Igor pesta contre lui-même, conscient qu'il n'aurait jamais dû partir en l'absence de son compagnon de chasse, mais ce dernier était malade, au chaud dans son lit. D'après ses calculs, le trajet pour rallier son foyer serait encore long. Impossible de continuer dans ces conditions, sa survie en dépendait. L'unique solution : chercher un refuge, allumer un feu et reprendre la route au petit matin. Il aperçut à environ 200 mètres une cabane de pêche au bord d'un étang gelé. L'endroit lui était familier, c'était celle de son ami Pavel. Il accéléra la cadence. Lorsqu'il pénétra à l'intérieur, il se réjouit enfin. Un tas de fagots secs était posé près du poêle. Il se précipita et enflamma l'âtre. Le temps d'enlever quelques couches de vêtements, le bois crépita, un bruit rassurant.

La nuit était tombée, le thermomètre placé à l'extérieur indiquait 18 degrés au-dessous de zéro. Le pire était le vent, qui accentuait la sensation de froid. Igor sauta afin de se dégourdir les membres, faire circuler le sang, délier ses doigts. La chaleur commençait à se diffuser, une renaissance, il était en sécurité, la mort n'était pas passée loin. Alors qu'il était désorienté, un heureux hasard avait mis sur son chemin cet abri. Sans cela, il aurait péri, congelé sous un mètre de neige. Personne n'aurait trouvé son corps avant le printemps.

Il s'assit sur un banc et contempla la joyeuse danse des flammes, qui se reflétait dans ses pupilles. Igor resta longtemps statique, les mains en avant, les coudes appuyés sur ses genoux, à profiter de cet instant. La vie ne tenait qu'à un fil, la providence avait décidé qu'il pourrait vivre et retourner auprès de sa femme le lendemain. Celle qui partageait son quotidien depuis plus de 20 ans devait se morfondre d'inquiétude. À cette heure, elle devait imaginer le pire : se retrouver veuve, amputée de sa moitié. Il se jura à l'avenir de ne plus jamais partir seul relever ses pièges.

Les temps étaient difficiles, les salaires n'augmentaient pas à l'usine et les prix des denrées n'arrêtaient pas de grimper. Comme bon nombre de Soviétiques des champs, il complétait son garde-manger par le fruit de sa chasse ou de sa pêche. Il faisait partie de cette classe d'individus que les dirigeants avaient tendance à oublier, que les politiciens avaient piétinée depuis des décennies, les *narod*, des villageois défavorisés, paysans ou ouvriers vivant en vase clos, luttant pour leur survie. Ils étaient des pauvres parmi les pauvres, les derniers à jouir des rares réformes. Une génération d'évolution sociale pouvait séparer les gens de la ville et ceux des bourgades éloignées. La Russie profonde regorgeait de miséreux stagnant au milieu d'un environnement moyenâgeux, une aberration lorsque le journal la *Pravda* relatait les exploits scientifiques des chercheurs, les capacités nucléaires, la conquête spatiale, les progrès de la médecine, les avancées universitaires, mais tout cela n'était pas pour eux. La vitrine mise en scène par le pouvoir central servait à démontrer sa puissance à l'international. Quant au peuple, il resterait dans les couloirs sombres et gris d'un monde cloisonné, livré à lui-même, constitué de magouilles et de trafics en tout genre permettant de ne pas crever. Chasser ou cultiver un bout de jardin ne se faisait pas par plaisir, mais simplement pour remplir son assiette. Voilà pourquoi Igor avait frôlé la mort ce soir-là, juste pour manger à sa faim, rien de plus. C'était cela, vivre au temps des Rouges en 1982, en pleine stagnation brejnévienne, pendant que des soldats combattaient en Afghanistan.

Igor se laissa aspirer par ses pensées, le feu l'hypnotisait. Son esprit ne tarda pas à se connecter à sa fille unique, Polina. Il regrettait en secret d'avoir donné son accord, d'avoir été faible devant l'offre. Au fond de lui, il savait que le mieux aurait été qu'elle reste au village, qu'elle travaille à l'usine du coin. Sa mère serait moins malheureuse aujourd'hui et lui ne souffrirait pas intérieurement de cette séparation. Le dilemme s'était posé le jour J. Compte tenu de la motivation de Polina et de la pression exercée par le comité présent, il n'avait pas osé s'opposer, craignant des représailles et la colère de sa fille. Katerina, sa femme, ignorait ce qu'il pensait. Il la préservait de ses tourments afin de ne pas accroître son chagrin. Il était contraint

d'assumer sa décision, de jouer le jeu de la fierté.

Dans la solitude de l'instant, après avoir caressé la mort de près, Igor ne retint pas son émotion, personne ne le voyait. Une larme coula le long de sa joue rugueuse. Il saisit sa tête entre ses mains, ferma les yeux et inspira profondément. La tristesse l'oppressa.

La nuit fut un combat contre le froid. Sans couverture, Igor lutta avec le feu jusqu'au lever du jour. La réserve de bûches était entièrement consommée. Il ouvrit la porte, le temps avait changé. Plus de vent, pas un nuage dans le ciel. Une explosion de couleurs rougeoyantes annonçait l'arrivée d'un soleil radieux. Après avoir déneigé son traîneau, il prit la direction de Nevki, heureux de retrouver Katerina.

9 – La correspondance

Maison d'Igor et Katerina

Katerina n'avait presque pas fermé l'œil de la nuit, une insomnie insupportable qui l'avait plongée dans le désespoir. Des questions en cascade avaient assiégé son esprit, la poussant à imaginer le pire : se retrouver veuve, sans enfant, abandonnée à son sort dans sa petite maison en bois. Une vision cauchemardesque pour cette épouse et mère qui n'avait cessé de donner de l'amour à son entourage, une sanction qu'elle ne comprenait pas. Pourquoi ?

Aux premières lueurs du jour, elle alerta les habitants du village en tambourinant sur les portes, en hurlant sa détresse. En moins de 30 minutes, un groupe se constitua, des jeunes et des plus vieux prêts à venir en aide à celle qui était appréciée par la communauté de Nevki. En ce jour de congé, malgré l'isolement et l'individualité de certains, tous avaient répondu présents, le paradoxe des Russes dans toute sa complexité. En dehors de quelques proches amis, les voisins vivaient souvent reclus dans leur quotidien, ils se méfiaient des autres, de la délation, des jalousies, mais, face à la tragédie ou au danger, ils savaient se ressouder.

L'âme slave, emplie de résignation, tissée de contrastes, faite de malheurs et de joies, avait cette capacité extraordinaire à agglomérer les déchirures lorsque l'épreuve mettait en péril l'un des leurs. Une fusion spontanée s'opérait, laissant les rivalités de côté avec une touchante sincérité, c'était leur force, celle d'être des Russes plus que des Soviétiques. Aucun ennemi ne pouvait combattre cette forme de résistance naturelle, une foi qui ne disait pas son nom dans un pays où le culte était banni, où certaines églises étaient murées, où les symboles religieux appartenaient au passé. Les gènes de l'orthodoxie bienveillante ressurgissaient en chacun d'eux : la profondeur de l'âme, la puissance et la compassion. Ce besoin spirituel élémentaire du peuple russe provenait de la nécessité de souffrir. La dramaturgie était la quintessence de leur mode de pensée, et non une résultante de ce qu'ils subissaient. Mourir, c'était vivre. Le chagrin de l'être avait comme effet de le régénérer.

Katerina, carte en main, exposa à l'assemblée la situation. Une large zone était quadrillée, des groupes de quatre couvraient le territoire défini. Elle savait où son mari avait l'habitude de relever ses pièges, mais les conditions météo de la veille avaient pu le contraindre

à s'égarer loin, de l'autre côté de la forêt. À son signal, une première ligne se dirigea à l'ouest, une seconde vers l'axe opposé, et ainsi de suite. Peu après, dans la vallée, des taches noires s'égrainaient en d'infimes pointillés.

Perché en haut d'une butte, Igor observait le village d'où une cohorte d'habitants surgissait. Il comprit que cette armée de volontaires partait à sa recherche. Un sourire illumina son visage meurtri par les engelures. Mû par une énergie fulgurante, il lâcha son traîneau, courut en hurlant le prénom de sa femme. Après quelques enjambées dans la poudreuse, il bascula en avant, une jolie roulade. Un fou rire jaillit de sa gorge.

Katerina scrutait l'horizon désespérément avec des jumelles prêtées par un membre du comité des chasseurs de Nevki. Elle balayait de droite à gauche, terrifiée à l'idée de repérer un attroupement autour d'un corps sans vie. Une première fois, son cerveau perçut l'image minuscule de son mari. Aussitôt, elle repointa vers lui. Là, elle vit Igor s'agiter comme un ours dans la neige. Katerina lança un juron, une façon d'évacuer sa crainte, puis elle cria sa joie en désignant du doigt la direction plein nord.

La rencontre entre le rescapé et le premier groupe fut un moment de liesse. La camaraderie et la ferveur collective propulsèrent Igor dans les airs. Il sentit ses jambes décoller du sol sous les acclamations, un instant de pur bonheur. Tous le croyaient mort et imaginaient après plusieurs heures de fouille passer la soirée aux côtés de sa femme, à la lueur des bougies, un verre à la main, à se remémorer le bon vieux temps.

Le couple se retrouva quelques minutes plus tard, et l'accueil fut surprenant. Katerina le gifla avant de fondre en larmes dans ses bras, une manière de lui signifier qu'il avait mal agi en filant tout seul au milieu de la tempête. Igor l'embrassa à pleine bouche sous les applaudissements de la foule aussi émue qu'eux. Un grand banquet fut improvisé dans la maison du peuple. Les éclats de voix, les rires, les danses animèrent l'endroit toute la journée. Chaque convive apporta de quoi se restaurer. L'élan de fraternité resterait gravé dans les esprits, tous en reparleraient dans quelques années.

Le soir venu

Igor et Katerina se retrouvèrent dans leur foyer après la fête. Le calme de l'endroit contrastait avec le vacarme qui avait résonné dans leurs oreilles. L'homme, un peu ivre, prit place dans son fauteuil, près du poêle, pendant que sa femme manipulait des papiers au fond de la pièce. Elle tenait un pli décacheté, une lettre de leur fille. Polina avait eu l'autorisation de correspondre avec sa famille.

— Regarde, vieux bougre, ce que j'ai là !

— Qu'est-ce que c'est ? Une bonne ou une mauvaise nouvelle ?
s'inquiéta Igor en la voyant agiter une feuille.

— Idiot ! C'est Polina. Elle nous a enfin écrit. J'attends ça depuis si longtemps que je voulais partager ce moment avec toi. Tu imagines mon angoisse la nuit dernière quand je te croyais mort. J'étais seule ici avec cette enveloppe que je m'étais juré de ne pas ouvrir sans toi.

— Je comprends mieux pourquoi tu m'as giflé si fort ce matin. Pardonne-moi, ma chérie. Viens sur mes genoux qu'on la lise ensemble.

— Je fais la lecture, ça me fait plaisir. Tu es prêt ?

— Toujours, quand il s'agit de ma petite Lina.

Lettre de Polina à ses parents

« Le 27 janvier 1982, Villa Grosnev

Mamochka, Papochka,

Déjà 39 levers de soleil que je suis partie, un siècle à mes yeux. En arrivant le premier jour, j'ai regretté. Après, j'ai rencontré Zina Pajnikova, la fille de Monsieur Grosnev, pour qui je travaille à plein temps. C'est une femme étrange, mais elle m'a adoptée. Par chance, nous nous entendons très bien. Je vous en dirai plus quand je vous reverrai. Et puis, il y a Iona, Fedora et Yvan le jardinier, ils sont tous adorables avec moi. Les journées sont longues parfois, mes repères sont bouleversés. Ma chambre est plus petite qu'à la maison, ce qui est curieux étant donné la taille de la villa. Celle-ci est magnifique, un vrai palais. Chaque jour, je découvre de nouvelles choses...

Bref, tout va bien. Il me tarde de vous serrer dans mes bras, encore cinq mois avant les grandes vacances. Nevki me manque beaucoup. Côté santé, j'ai eu quelques ennuis les premières semaines, de fortes migraines matinales à quatre reprises, mais depuis, plus rien. Le moral est bon, ne vous inquiétez surtout pas. Je vous écrirai fin février, c'est la règle, pas plus d'une lettre par mois sur une page maximum.

N'oubliez pas de faire un gros bisou à Pavel de ma part.

Je vous embrasse tendrement, mille baisers.

Lina

PS : Le courrier est lu, question de sécurité. »

La lecture terminée, Katerina partagea son inquiétude.

— La chose qui m’a le plus gênée, ce ne sont pas ses migraines, mais la façon dont elle parle de sa patronne en disant qu’elle l’a adoptée. Je n’aime pas ça, tu vois ! En lisant ça, mon cœur s’est fendu en deux, j’ai ressenti un coup terrible, un mauvais présage, comme si je la perdais...

— C’est une expression, sans plus. Ne te tracasse pas, elle restera toujours notre fille, tu le sais bien. Là-bas, elle ne risque rien. Elle travaille dans une maison ultra surveillée au milieu de gens cultivés, c’est ce qui pouvait lui arriver de mieux. On a de la chance, vraiment ! Ne te gâche pas la vie. Polina est heureuse, elle le dit...

— Je me méfie de ces gens-là, ils ne sont pas comme nous. Le plus grave, c’est qu’on ne peut pas lui rendre visite, on ne peut pas la voir avant cet été. J’ai le sentiment désagréable de l’avoir abandonnée, une culpabilité profonde que je ne parviens pas à combattre. C’est là dans mon crâne, ça tape en permanence. Tu ne veux pas demander au comité local si elle peut revenir pour les vacances de printemps ?

— Impossible ! Je ne me rabaisserai pas à quémander une faveur, au risque de lui nuire et de prolonger son absence s’ils le prennent mal. Tu sais comment ça se passe dans ces cas-là. Tu en serais la première affectée. Non, hors de question, et ne t’avise pas de le faire dans mon dos.

— Tu as sans doute raison, mais c’est dur. Pas pour toi ?

— Évidemment qu’elle me manque. Avec le temps, tout s’arrangera, j’en suis certain. Fais-moi confiance, ma chérie. Surtout, n’en parle à personne, il faut se méfier des ragots... Je suis épuisé, je file me coucher.

— Vas-y, j’arrive. Une bonne nuit de sommeil l’un contre l’autre nous fera du bien. Demain, on retourne au boulot, lever à 6 h 30. Tu écriras un mot à Polina sur la lettre que j’ai commencée hier soir...

Le couple se rendit dans la chambre. Katerina se détendit, les paroles sages de son mari l’avaient réconfortée. Exténués, ils s’endormirent en moins de dix minutes, au chaud dans le lit conjugal, avec une dernière pensée pour leur fille, si loin.

10 – Dans le coffre

La Villa, mars 1982, un matin

Il flottait dans la maison un parfum de scandale, quelque chose de grave modifiait le comportement de chacun, l'ordre établi était bousculé. Chaque habitant, que ce soit les employés ou les maîtres présents, était absorbé par la nouvelle et ses conséquences. Douchka furetait partout, questionnait. Elle ne tarda pas à recentrer ses investigations sur une personne. Par chance, Zina était absente depuis 8 heures. Comment réagirait-elle à son retour quand son père et la gouvernante l'informerait ? Monsieur Grosnev avait été aux premières loges à 8 h 30. Tout avait commencé dans le petit salon, lui travaillait dans son bureau, une pièce mitoyenne du lieu du drame. Dès lors, le programme de la journée avait été changé en catastrophe. Un peu plus tard, après le déjeuner, tous étaient disculpés, sauf un.

Dans les couloirs de service, les gens parlaient en douce, ils se dévisageaient, surtout les femmes vis-à-vis des hommes. Deux camps s'affrontaient. Les unes enquêtaient sur les autres, soupçonnés d'être coupables dans cette terrible affaire. Quant à Douchka, elle avait trouvé un responsable. Seul le jardinier cochant tous les critères. Des employés, interrogés individuellement, avaient confirmé ses doutes, sauf deux, Fedora et Iona, mais leur proximité avec la victime les décredibilisait. Leur supérieure ne tint pas compte de leurs opinions. Elle livra ses premières conclusions à l'unique personne qu'elle jugeait digne de confiance, le chauffeur, or ce dernier était très proche du suspect. Yvan lui apportait régulièrement des restes des nombreux repas officiels. Il les triait, gardait les bons morceaux et donnait les détritux aux cochons. Par conséquent, Douchka venait de commettre une erreur regrettable, sa confidence serait trahie et rapportée à l'intéressé. Dans ce jeu de pouvoir, celui qui arrosait de petits cadeaux était celui qu'on protégeait davantage. Ce fut le cas ce jour-là pour Yvan.

Au fond du parc, dans la remise à outils, le jardinier s'agitait. Sa nervosité l'empêchait de se concentrer sur sa tâche, et pour cause, son ami le chauffeur lui avait lâché une info importante : Douchka l'avait pris pour cible, elle allait le convoquer. À la clé, un supposé renvoi additionné d'une sanction à la hauteur des faits reprochés, sans oublier une notation sur son carnet de travail qui le rétrograderait vers un emploi beaucoup moins privilégié. Fini le domaine des

Grosnev, la bonne nourriture, le bon vin, et tous les autres avantages. Yvan était si perturbé par cette révélation qu'il paniqua. Le souffle court, les mains moites, le regard absent, il réfléchissait à la meilleure stratégie, à la façon dont il pourrait se tirer d'affaire. Douchka voulait sa peau. Comment prouver son innocence, faire valoir ses droits ? Il n'y serait pas autorisé, ses arguments ne seraient pas entendus, il serait *de facto* condamné. Dans ce système, la machine s'emballerait pour mieux le broyer. Aucune défense possible.

Yvan repensait aux belles années passées dans cette *datcha*, à son métier, à ses amis, à son fidèle camarade le garde-chasse. Tout allait disparaître en quelques minutes, comme ça, sur l'injonction d'une personne convaincue de sa culpabilité. Pas question de subir sans tenter de s'extirper de ce cauchemar. Yvan connaissait les horaires de chacun, notamment l'emploi du temps du cuisinier en chef. Chaque jour, en milieu d'après-midi, celui-ci se rendait en voiture dans la ville voisine où il achetait quelques denrées alimentaires de base. Il suffisait de se glisser dans le coffre sans être vu, en prenant soin de se couvrir afin de ne pas crever de froid. Les gardes de l'entrée ne fouillaient jamais les véhicules sortants. Une fois là-bas, il improviserait, conscient qu'il devrait vivre comme une bête traquée, déjouer la milice et les contrôles, mais il préférait cette option plutôt que d'être réprimé pour ce qu'il n'avait pas commis. Subir l'injustice lui était insupportable, son honneur avant tout.

Son plan se dessina progressivement. Il songea à chaque détail. Encore une heure à patienter. En attendant le grand départ, Douchka ne devait surtout pas le trouver, alors il se planqua dans l'étable, au chaud, au milieu des animaux. Demain, au lever du jour, il serait un homme recherché, un vagabond livré à lui-même. Le mieux était de filer vers le sud dans les campagnes, là où la police était moins présente. Ensuite, il aviserait au jour le jour. La personne qui lui manquerait le plus était la jeune femme de chambre, Polina. Un paradoxe. Sans elle, il ne serait pas dans une telle situation. Yvan regrettait de s'être amouraché de cette fille qui, malgré sa gentillesse, le contraignait à fuir aujourd'hui, à hypothéquer son avenir. Veuf, sans enfant, il devrait se faire oublier, retrouver sa grand-mère loin d'ici, puis recommencer une autre existence après une période de cavale. Car, peu importe son crime, s'il se sauvait, il serait fiché, sa condamnation serait alourdie en cas de capture. Son innocence et sa lucidité sur ce qui l'attendait lui procuraient l'énergie nécessaire pour se soustraire à ce péril imminent, avant que les mâchoires de ses maîtres et des autorités ne se referment à jamais.

À 15 h 30, le cuisinier arriva devant le premier poste de garde du domaine en direction de la sortie. À son bord, dans le coffre, sous une couverture et quelques sacs de patates vides, Yvan tremblait de tout

son corps. Quand il entendit la voiture ralentir puis stopper, son cœur s'emballa. Deux minutes plus tard, à l'autre barrage, les mêmes sensations. Personne ne détecta sa présence. La barrière se leva, le véhicule s'engagea sur la route, le conducteur accéléra, Yvan reprit son souffle. Il quitta définitivement la villa vers 15 h 36.

À 17 heures, le cuistot patientait dans l'habitable sur la place de Kolomna, juste en face du musée régional. Cette ville moyenne de 140 000 habitants était la cité natale du célèbre musicien Alexander Svechnikov. Un rendez-vous avec Iona, dont les parents vivaient non loin de là, était fixé sous la statue de ce héros soviétique, ancien recteur du Conservatoire Tchaïkovski de Moscou. Yvan était depuis longtemps sorti du coffre. Son ombre devait errer dans les rues mal éclairées du centre historique. Cinq minutes plus tard, Iona descendit d'un bus, elle salua l'amie qui s'y trouvait, puis elle monta dans la voiture du cuisinier agacé et pressé de retrouver ses fourneaux.

La jeune femme ne se doutait pas de la confusion qui régnait dans la résidence des Grosnev. Renfrogné, le conducteur se mura dans le silence durant tout le trajet. Les problèmes du jour ne furent pas évoqués. Iona en profita pour se replonger dans les souvenirs agréables de sa visite familiale, et s'assoupit.

11 – Le diagnostic

Vers 18 h 30, dans les cuisines du personnel

Fedora et Iona étaient en grande conversation. La première avait hâte de relater les événements que la seconde ignorait. Contrairement à Polina, après un an de service, les domestiques pouvaient voir leurs familles tous les 15 jours lorsque celles-ci résidaient dans les alentours. Fedora ne savait pas par quel bout commencer.

— Qu'est-ce que tu as à t'agiter comme ça ? On dirait que le monde s'est écroulé depuis que je suis partie. Calme-toi, Fedora, laisse-moi arriver. Déjà que ça m'emmerde d'être de retour si vite. J'ai passé une super journée, il y avait...

— On s'en fout, tu me raconteras plus tard, j'ai bien plus passionnant. C'est complètement dingue !

— Arrête de crier ! La vieille n'est peut-être pas loin.

— Aucun risque. Zina était absente comme toi. Elle est rentrée il y a un quart d'heure. Douchka lui fait son rapport en compagnie du père Grosnev.

— Rapport de qui, de quoi ?

— Mais c'est justement ce que je veux te dire. Ouvre grand tes oreilles.

— Vas-y, balance... Alors ? pressa Iona, intriguée.

— Ce matin, Grosnev écrivait dans son bureau, et soudain, boum. Ça provenait du petit salon. Il s'est précipité. Je le sais, j'étais là, je venais de lui servir un café quand ça s'est passé. Si t'avais vu sa tronche !

— Quoi ? Allez, accouche.

— Tu ne me le fais pas dire. En bref, Polina, allongée sur le sol, les jambes à l'air. Dans les vapes, la gamine, toute pâle, avec le chien qui lui léchait le visage. Dégueulasse ! Quand tu sais qu'il se bouffe le cul tout le temps. Du coup, j'ai aidé Grosnev à la porter sur le canapé. Le vieux, il gueulait en appelant Douchka, paniqué. Je ne l'avais jamais vu comme ça, le gros. Je n'aurais pas cru qu'il soit sensible à ce point.

— Tu parles, c'est parce qu'il a dû imaginer le pire, qu'elle était morte... Et Polina, elle va bien, j'espère. Elle n'est quand même pas...

— Elle est vivante, rassure-toi. Laisse-moi finir, Iona. Tu me coupes constamment, c'est pénible à la fin.

— OK, je la ferme.

— Douchka a débarqué. Polina a repris ses esprits, puis elle a été conduite dans sa chambre. Et.... Tu ne devineras jamais !

— Ben non puisque je ne peux rien dire.

— Ça va, ne te vexes pas. À 9 h 30, le médecin est arrivé sur ordre de Douchka. Vingt minutes plus tard, le verdict est tombé. J'écoutais tout derrière la porte.

— Accouche, c'est chiant ! Tu fais trop durer le suspense.

— C'est ça, t'as deviné, clama Fedora avec un large sourire.

— Quoi ? Je n'ai rien dit.

— Si, « accouche ». En plein dans le mille.

— Noooooon ! Je ne te crois pas. Polina, enceinte ! Depuis quand ? Et de qui ?

— De qui ? C'est facile à trouver, Yvan. Le docteur a estimé qu'elle devait être à huit semaines de grossesse, donc ça s'est produit début janvier.

— La petite salope ! Elle baisait en cachette avec l'autre, juste quelques jours après son arrivée. Tu vois, ça me déçoit beaucoup, pas qu'elle couche, mais qu'elle ait fermé sa gueule. Elle aurait pu nous mettre dans la confidence. On lui a tout appris ici.

— Je suis bien d'accord.

— Elle va être renvoyée sur-le-champ, présuma Iona.

— C'est certain. Tu connais Douchka et surtout Zina, elles vont la jeter avec une belle appréciation sur son carnet de travail. Retour au village, chez les paysans. Voilà ce que c'est que de montrer son cul, de jouer les innocentes alors qu'elle se faisait prendre comme une chienne en rut. Une vraie petite pute ! Elle était trop parfaite, c'était louche.

— Je n'en reviens pas. Polina ! Franchement, j'ai du mal à l'imaginer la jupe en l'air avec Yvan dessus.

— En parlant de lui, je n'ai rien dit sur son compte à la vieille quand elle m'a questionnée. Fais pareil.

— Où est-il, d'ailleurs ? Je ne l'ai pas vu depuis que je suis rentrée.

— C'est le deuxième acte du drame. En fin de matinée, le bruit s'est colporté. On a tous été interrogés. Douchka a vite resserré son enquête sur Yvan lorsqu'elle a su qu'il fricotait avec Polina. Lui a été averti, il a dû paniquer. On ignore tous où il se cache.

— À mon avis, il s'est fait la malle. Rappelle-toi, il disait qu'en cas de problème il ne resterait pas dans cette baraque, qu'il savait où se planquer.

— C'est vrai, je m'en souviens. Enfin, dans l'histoire, le pire, c'est Polina, parce que tu ne vas pas le croire, elle nie avoir entretenu une relation.

— Comment ça ? On était tous au courant qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre.

— Non, je te parle de l'acte sexuel. Quand j'étais derrière la porte de sa chambre, je l'ai entendue affirmer au médecin qu'elle était encore vierge, qu'elle n'avait jamais fait l'amour avec un homme. La vieille bique a d'ailleurs confirmé qu'elle l'était au moment où elle l'a recrutée, mais le doc a certifié à 100 % que Polina était enceinte et qu'elle avait eu des rapports physiques. Là, elle s'est mise à gueuler de toutes ses forces, elle jurait sur la tête de ses parents.

— Elle est folle, s'écria Iona. Si tu te fais prendre, t'acceptes, c'est le jeu. C'est sûr, Douchka et Zina vont la virer. Quelque part, je la plains, je l'aimais bien.

— Moi aussi, je la trouvais gentille, mais elle nous a trahies. En plus, elle continue de clamer son innocence. Je n'ai plus confiance en elle. Terminé !

Pendant ce temps, Polina était confinée dans sa chambre, porte fermée à clé, au cachot comme une pestiférée. En pleurs sur son lit, elle tapait du poing sur le matelas. Comment encaisser le choc ? L'annonce de sa grossesse, deux mois, la terrifiait. Elle se releva, s'approcha du miroir au-dessus du lavabo, souleva ses vêtements et arrêta son regard sur son ventre plat. Sa main droite le caressa, ses yeux scrutèrent chaque détail de sa peau. Pas de rondeur, pas de sensation à l'intérieur. Incompréhensible. Elle toucha son sexe, essaya de l'examiner sous tous les angles, tenta de remarquer un changement. Un instant, elle imagina un complot fomenté par Douchka, jalouse de sa relation avec Zina. L'accuser de coucher avec un homme de la maison, un moyen efficace de s'en débarrasser, la preuve étant apportée par un docteur complice. Polina s'accrocha à cette idée afin de ne pas sombrer et de mener le combat jusqu'au bout. Yvan serait un atout majeur, son témoignage corroborerait ses dires.

Durant de longues minutes, Polina se fixa par l'entremise du miroir, son honneur était mis à mal, un défi à sa vertu. Le reflet de sa pupille dilatée lui renvoyait une image de probité. Son engagement, son exemplarité ne souffraient d'aucune faille. Rien de tout cela n'était arrivé, tout n'était que mensonge pour la détruire. Douchka voulait sa tête, rien de plus. Pourtant, en y réfléchissant, des signes indiquaient le contraire : les nausées, son malaise, l'absence de règles. Ces éléments confortaient la thèse soutenue par le médecin.

Polina s'enfonça dans le déni. Elle chassa de son esprit tout ce qui se rapportait à cette histoire abjecte. Une seule chose comptait : ne pas décevoir sa maîtresse, continuer à la servir comme avant. À 19 heures, des gargouillis retentirent. Elle sursauta. Non, ce n'était pas les bruits

de son fœtus, juste l'heure du dîner. La faim lui tirait l'estomac.

12 – Le transfert

19 h 30

Douchka était dans les cuisines, le personnel présent épiait ses moindres gestes. Elle ordonna au chef de préparer deux plateaux-repas en précisant qu'ils étaient destinés à Zina. Sans rien dire, l'homme s'exécuta. La gouvernante patientait, ses doigts tapotaient le rebord de la table à découper. Son visage fermé ne laissait transparaître aucune émotion, un bloc de glace. La disparition d'Yvan l'avait rendue rouge de colère. Elle tentait de masquer son échec. Sa responsabilité était mise en cause, il avait réussi à fuir au lieu de livrer ses aveux en face à face. Il n'y aurait pas de confrontation entre le jardinier et la femme de chambre, elle se sentait frustrée.

Les gardes ratissaient le domaine à la lueur des torches, en compagnie de monsieur Grosnev, furieux que l'on puisse se volatiliser sans que personne ne remarque rien. À l'avenir, le protocole de sécurité serait renforcé. Ce genre de cacophonie ridicule où les uns et les autres hurlaient dans les bois chaque fois qu'un semblant d'indice était trouvé le mettait hors de lui. La chasse à l'homme se poursuivait. À 20 heures, le maître des lieux stoppa les recherches, le fugitif avait probablement quitté l'endroit. Des flocons de neige tombaient, toutes les traces de pas s'effaçaient. Résigné, Grosnev rentra.

Dans la villa, Zina commandait. Elle planifiait tout à l'aide de son bras armé, Douchka. Cependant, les questions de sûreté restaient à la charge d'Andreï, un personnage politique très influent dans la capitale, craint et respecté. Celui-ci contacta la milice locale par téléphone. Le chef de la police de Kolomna débarquerait dans la soirée pour recevoir des instructions. Pendant cet entretien, le cuisinier appliquerait les consignes habituelles : charger le coffre de la voiture de l'officier avec une caisse de vin d'importation et quelques cigares cubains. L'objectif était de capturer au plus vite le fuyard avant que la nouvelle se répande. Rien ne devait remettre en cause l'autorité de monsieur Grosnev, pas même une simple affaire de mœurs entre une boniche et un jardinier.

Depuis que sa femme avait péri dans un incendie lors d'un accident de la route, le patriarche avait laissé sa fille prendre le pouvoir au sein de la villa, un transfert naturel s'était opéré. Lui demeurait dans le souvenir de son épouse. Ses cicatrices indélébiles ne s'étaient jamais refermées. Quant à son gendre, souvent absent de ce

lieu trop isolé à son goût, il préférait mener sa carrière à Moscou. Sa résidence principale, un grand appartement situé derrière le Kremlin.

Andreï Grosnev était perçu par les employés comme quelqu'un d'inaccessible. Discret, il véhiculait l'image d'un homme puissant qu'il ne fallait pas déranger. La plupart du temps, lorsqu'il séjournait dans sa *datcha*, il s'enfermait dans son bureau. Seuls les rendez-vous professionnels, les parties de chasse ou les réceptions officielles le faisaient sortir de sa tanière. Fedora était à son service depuis des années, mais elle n'avait jamais eu de conversation approfondie, juste de simples échanges dans le cadre de ses fonctions. Elle avait peur de lui.

Dans la chambre de Polina

Incapable de bouger, d'écrire ou de dormir, la jeune femme, enfermée dans l'attente d'une sentence, était plongée dans une torpeur dévastatrice. Son regain de combativité n'avait pas duré, tout s'écroulait dans sa tête. Imaginer un être vivant dans son corps, comme un intrus implanté par une force maléfique, la ravageait. Elle était déconnectée de la réalité qui l'entourait, inapte à sortir de cet état proche de la folie. Elle était ailleurs, dans un autre univers, une désagrégation mentale qui lui paralysait les neurones. Elle fixait le sol, les mains dans le vide, le dos courbé, quelques mèches sur ses paupières. Seule sa lente respiration attestait qu'un semblant de vie l'habitait. En cet instant, rien ne la faisait réagir. Deux personnes auraient pu la sauver : ses parents, surtout sa mère. L'improbabilité de cette option l'avait envoyée dans les profondeurs, abandonnée à son sort de victime persécutée.

Des pas retentirent dans le couloir. La nuque raide, le chignon tiré, la démarche cadencée, Douchka approchait. Celle-ci retira une clé de son tablier afin d'ouvrir la porte numéro 11. Polina ne bougea pas. Sans une parole, la gouvernante s'avança vers elle, lui saisit les bras, puis la guida à l'extérieur de la pièce. Direction l'étage inférieur, où Zina l'attendait.

Dans les somptueux appartements de la fille d'Andreï Grosnev, une table ronde était dressée. Dessus, des assiettes fumantes, un repas pour deux personnes. On frappa. Zina Pajnikova se retourna.

— Oui, entrez !

— Madame, voici Polina, comme vous l'avez demandé. Dois-je rester ?

— Non. Merci Douchka, vous pouvez disposer et prendre votre soirée. Vous méritez un peu de repos après tous ces événements. Je m'occupe d'elle. Aidez-la juste à s'asseoir, requit la maîtresse des lieux

en désignant une chaise.

— Bien Madame... C'est fait. Elle n'a pas prononcé un mot, indiqua la domestique en partant.

La porte close, Zina s'adressa à Polina.

— Tu veux bien me raconter ta version des faits. Je ne suis pas là pour te juger, encore moins te renvoyer. Tu es trop précieuse pour que je puisse me priver de tes services. Ce n'est pas une amourette qui va tout gâcher. Tu entends ce que je dis ? s'inquiéta Zina en caressant ses doigts.

Polina leva la tête, leurs regards se croisèrent. Il y eut un long silence, puis elle soupira. Ses yeux bleus s'emplirent de larmes, le contrecoup. Ce chagrin sincère, d'une intensité troublante, émut sa patronne, qui la contemplait sans parler, toujours en lui étreignant la main. La jeune femme se laissa envahir par des sanglots interminables qui finirent par être contagieux. Zina essuya discrètement le coin de son œil avant de se ressaisir. Polina ne fit pas attention à ce détail en apparence anodin, mais en réalité crucial. Son avenir dépendait de cet entretien. La maîtresse de maison reformula sa question avec la douceur d'un ange.

— Tu veux bien qu'on en discute. Fais-moi confiance, Polina, vraiment !

— Je ne sais pas quoi dire. On vous a tout raconté, je suppose... Ils affirment que je suis enceinte, que j'ai fricoté avec le jardinier. Yvan le démentira. On s'est juste embrassés quelques fois comme ça. Jamais je n'aurais couché, jamais...

— D'accord, ne t'énerve pas. Parlons de ton malaise ce matin. Tu as des nausées de temps à autre ?

— Oui, ça m'arrive, mais cela ne prouve rien, s'agaça la jeune femme. De toute façon, personne ne me croira. C'est ma parole contre celle d'un médecin, et surtout celle de Douchka.

— Restons factuels. Tu as toujours tes règles ?

— Non, j'en suis consciente, mais je n'ai jamais fait l'amour avec un homme, s'écria Polina. Je suis vierge. Arrêtez tous de me harceler. Je veux rentrer chez moi, retrouver ma famille. Vous n'avez qu'à me renvoyer, je m'en fous. Elle a réussi.

— De qui parles-tu ?

— De Douchka. Elle me déteste chaque jour un peu plus. C'est elle qui a inventé toute cette histoire...

— Mais non, ne dis pas de bêtise. Douchka est sévère, c'est son rôle, néanmoins, je doute qu'elle s'acharne spécifiquement contre toi,

elle n'aurait rien à y gagner. Elle sait que je t'apprécie. Je l'ai d'ailleurs remerciée récemment pour son excellent recrutement. Je pense plutôt qu'il s'est passé quelque chose qui a mal fini, ton esprit a dû le rejeter. Un membre du personnel a peut-être abusé de toi et, par préservation, ton cerveau a effacé toutes les traces de cette agression. Je peux te prouver l'existence de ce type de phénomène. Il y a dans la bibliothèque de nombreux ouvrages qui traitent de ce sujet étudié par le corps médical. Je ne vois que cette explication. Comprends bien que je ne remets pas en cause ta parole. Je suis certaine que tu penses ce que tu dis.

— Vous croyez que c'est possible ?

— Oui, je l'ai vécu personnellement après l'accident de voiture. Durant plusieurs semaines, mon esprit a volontairement occulté le souvenir de l'incendie où j'ai vu ma mère brûler sous mes yeux. C'est une réaction de protection appelée « amnésie psychogène » due à un traumatisme violent. Plus tard, grâce à des spécialistes, j'ai commencé à retrouver la mémoire, par flashes au début, puis par fragments, jusqu'à ce que le film complet revienne. J'ai subi des traitements, un accompagnement. Je me suis beaucoup renseignée sur ce mécanisme de défense, ces livres sont rangés là. S'il y a une personne qui peut te croire, c'est moi.

— Donc, je ne suis pas folle. J'ai peut-être tout oublié.

— Si tu ne mens pas, ce dont je suis convaincue, oui !

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je me sens soulagée d'avoir une explication logique, même si cela signifie que l'on m'a agressée. C'est paradoxal, je devrais être perturbée, on parle quand même d'un viol ! Qui a pu faire ça ? Pas Yvan ?

— En ce qui le concerne, je n'ai pas de bonnes nouvelles. En apprenant que Douchka enquêtait sur le responsable de ton état, il a fui. Disparu. Sa conduite le condamne. Peut-être qu'il t'a forcé la main et que les choses ont mal tourné ? Concentre-toi, essaye. Il n'a pas tenté de te tripoter ?

— Si, une fois. C'était après Noël, on s'était embrassés. Le lendemain, à l'office, il m'a touché la poitrine. Je n'étais pas d'accord, je lui ai dit non, il a arrêté.

— C'est tout à ton honneur de l'avoir repoussé. Yvan est plus âgé que toi, dix ans de plus, c'est un homme, il a été marié. Il a probablement fantasmé sur toi, ton refus l'a frustré, et puis un jour, ivre, il est passé à l'acte. Ce scénario est plausible.

— C'est immonde, pas lui, je n'arrive pas à l'imaginer. Il était si gentil, si drôle. Je commençais à être amoureuse...

— Les hommes les plus doux ont parfois une bête sauvage qui sommeille en eux. Tu l'as réveillée sans le vouloir, tu n'y es pour rien. C'est toi la victime. Cette histoire avec lui ne prouve pas sa culpabilité,

cependant, il est fortement soupçonné, surtout depuis qu'il a fui. On découvrira la vérité, je te le garantis !

— Mais qu'est-ce que je vais devenir ? Vous allez me renvoyer chez mes parents ?

— C'est ce que tu souhaites ?

— Oui... enfin non, pas avec un bébé dans le ventre. Mon père ne me pardonnera jamais ma conduite.

— Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de t'expédier à Nevki. Je te propose de rester à mon service. On trouvera une solution avec le temps.

— Je n'ai qu'à avorter, c'est simple, non ? Vous m'emmenez à l'hôpital, et terminé. Personne ne saura.

— J'y ai pensé, mais à deux mois, les risques sont plus importants pour la mère. Beaucoup de femmes avortent dans notre pays, c'est un fléau, elles le font souvent durant le premier mois de grossesse. Ensuite, c'est plus dangereux, et je ne veux pas prendre cette responsabilité sans l'accord de tes parents. Tu as moins de 21 ans.

— On ne va pas s'en sortir, alors. Je dois avorter sans que ma famille le sache, s'alarma Polina.

— On va réfléchir tranquillement... J'ai pris des dispositions te concernant. Au vu des événements, et pour la bonne marche de cette maison, plus question que tu sois mêlée avec les autres, tu déménages. Je t'installe à mon étage, dans la chambre d'en face. C'est une pièce très agréable qui ne sert jamais, une énième chambre d'amis. Tu n'auras plus à subir la vilaine Douchka ou les moqueries du personnel. Tu y prendras tes repas. Pour le reste, on fait comme avant, tu restes à mes côtés. Cela te convient ?

— Je ne pouvais pas espérer mieux. Mais pourquoi vous me protégez ?

— Tu le mérites, et puis je t'apprécie beaucoup. C'est la première fois que... bref, c'est décidé. Dans les prochains jours, on essaiera de trouver la meilleure solution. En attendant, mange, le dîner est pour toi.

— Merci infiniment, Madame. Je ne sais pas comment...

— Chut, j'ai compris. Maintenant, je veux seulement entendre le bruit de ta fourchette. Allez !

Zina la regarda se restaurer. Elle s'était prise d'une véritable affection pour Polina. Cette relation particulière lui procurait du plaisir, un peu de paix intérieure. Elle aimait se retrouver avec elle. Sa fraîcheur, sa sincérité et sa droiture la touchaient. Zina se revoyait jeune quand son cœur était encore empli d'espoir. Malgré la différence d'âge et de milieu social, un lien fusionnel inexplicable s'instaurait, allant jusqu'à la confiance et la protection mutuelle. Cette affaire

sordide avait un avantage : accélérer le processus d'interdépendance.

Polina opérait, sans s'en rendre compte, un transfert sur cette femme de 15 ans son aînée. Elle l'admirait, la considérait comme une personne très cultivée, solitaire, meurtrie, mais digne. Les ragots à son sujet étaient loin de refléter la vérité. Les autres la prenaient pour un monstre sans âme. Son aspect physique accroissait le sentiment de peur qu'elle dégageait. Son autorité naturelle, sa position hiérarchique ainsi que ses étranges occupations la couvraient d'un voile noir que personne n'avait osé soulever, sauf Polina.

Pénétrer dans l'intimité de Zina était un voyage extraordinaire pour la petite Soviétique en mal d'apprentissage, elle qui méconnaissait son potentiel intellectuel et ses grandes capacités d'adaptation. Sa maîtresse lui ouvrait les portes d'un monde inaccessible. Il n'était pas rare que la jeune femme se lance dans la lecture d'un bel ouvrage, prêté par sa patronne après quelques explications. Cette dernière s'engouffrait avec enthousiasme sur le chemin de la transmission. Elle l'instruisait sans remettre en cause le système politique, bien au contraire, elle lui faisait gagner du temps, l'intéressait à l'art, au cinéma, à la littérature, à l'histoire, aux bonnes manières, tout ce qui pourrait à l'avenir la pousser vers l'excellence, et pourquoi pas vers de hautes études. Zina était convaincue que sa petite protégée pourrait devenir une scientifique, un ingénieur en chef ou un médecin. Il suffisait de la sortir de sa condition de paysanne, de lui donner certaines clés, de l'installer en ville, elle y pensait de plus en plus. Elle désirait la prendre sous sa coupe officiellement, la décharger de son statut de servante, l'éduquer. Ce souhait se précisait au fur et à mesure de la journée. Un mauvais coup du sort pouvait mener vers de meilleurs augures si elle savait la guider.

Plus tard dans la soirée, après un nouveau tête-à-tête, les deux femmes s'éloignèrent de quelques mètres, chacune dans leur chambre. Zina s'endormit sereine, Polina lui faisait entièrement confiance. Cette dernière se sentait un peu moins désemparée, soutenue, entourée. Ne restait plus que cette terrible affaire de grossesse à régler. Elle s'abandonnait au sommeil, quand un détail lui revint à l'esprit. Dans les combles, son journal intime était caché sous une tomette. Elle se redressa, paniquée à l'idée que Douchka le découvre. Il fallait remédier au problème sans attendre. Une expédition nocturne s'imposait.

La jeune femme arpenta les couloirs sombres avec discrétion. Sa crainte était de croiser un employé, une de ses anciennes camarades. Vu son état et tous les bouleversements de la journée, Polina ne voulait pas gérer un face-à-face, affronter les regards, se justifier, expliquer l'inconcevable. Dans le plus grand silence, elle réussit à le récupérer, la porte numéro 11 n'étant pas fermée à clé. Le retour fut

plus serein.

À l'abri du danger, dans sa nouvelle chambre, spacieuse et chaude, Polina ouvrit son carnet. Malgré l'heure tardive et la fatigue qui l'accablait, elle prit la plume afin de livrer son ressenti.

Journal de Polina

« La Villa – 3 mars 1982

Quelque chose est en moi, quelqu'un a violé mon corps, mon cerveau ne se souvient de rien. Je suis épuisée, complètement ravagée par cette nouvelle. C'est incompréhensible. Yvan serait mon agresseur. Il n'a pas pu commettre un acte aussi horrible, il m'aimait, j'en suis sûre. Il a fui, ça ne prouve pas qu'il soit coupable. Mais qui, alors ?

Je suis trop jeune pour devenir maman, je commence à peine ma vie d'adulte. Je suis triste pour mes parents, jamais je ne pourrai leur annoncer. Je vais devoir affronter ça sans eux, isolée, loin de chez moi. J'ai peur. Heureusement, il y a Zina. Elle devient au fil des jours une mère de substitution. Elle me guide, m'entoure de son affection. Je crois que, sans elle, j'aurais choisi d'arrêter de vivre. Je suis forte, c'est ce qu'on m'a toujours dit, mais les limites de ce que je peux endurer sont atteintes. Plus serait insurmontable.

Cette chose qui grandit en moi est un monstre qui me bouffe de l'intérieur, le fruit d'un crime odieux. Plus jamais je ne pourrai aimer un homme. Ce sont des bêtes sauvages poussées par leurs instincts primaires, des porcs...

Il est tard, je suis si fatiguée. Je ne sais pas si je serai là demain ou les autres jours. Je ne suis plus rien, inexistante, juste une enveloppe bonne à nourrir cet intrus logé dans mes entrailles.

Je veux mourir ! »

13 – Une nouvelle ère

Juin 1982, cinq mois de grossesse.

En ce début d'été, la nature fleurissante explosait de mille couleurs. Le jardin se paraît de tonalités merveilleuses, une renaissance après l'hiver rigoureux et le printemps pluvieux. Une douce chaleur prenait ses quartiers. La villa étendait ses volumes vers les terrasses qui longeaient la façade sud, en perspective du parc principal. La pelouse d'un vert tendre était tondue avec soin par le nouveau jardinier, le remplaçant d'Yvan, que personne n'avait jamais retrouvé malgré les moyens engagés par Zina. Ni la milice ni les services spéciaux n'avaient mis la main sur cet homme. Sa fuite avait signé son crime aux yeux de tous, même Polina avait accepté que celui-ci soit l'auteur de son viol et le père de son futur bébé.

Zina avait lutté afin d'éviter une autre catastrophe, la mort de sa protégée. Avec beaucoup de psychologie, d'amour, de temps, elle avait su lui faire admettre sa condition de femme enceinte. Elle l'avait convaincue de garder l'enfant, de se raccrocher à cet être pur qui lui redonnerait le goût de la vie. Ce fut un cheminement complexe, laborieux, mais le résultat était impressionnant. Depuis environ un mois, Polina souriait, dévorait les livres que Zina lui conseillait, chantait, courait. Elle était débordante d'énergie, emplie d'ondes positives, un des bienfaits de son état physiologique, deuxième trimestre de grossesse.

Au milieu de ce climat léger, où le noir n'avait plus sa place, où le miracle de la vie prenait des apparences enjouées, un événement très important avait contribué à bouleverser le destin de la jeune Russe. Les liens particuliers qui l'unissaient à Zina avaient fait sauter ses chaînes. Polina n'était plus au service des Grosnev, elle était dorénavant considérée comme un membre de la famille. La maîtresse des lieux avait rompu son contrat, un affranchissement qui lui avait ouvert les portes de la « grande bourgeoisie » soviétique.

Polina était sous la coupe de sa protectrice. Depuis fin mars, elle suivait une formation accélérée. Deux professeurs – un homme et une femme – l'instruisaient chaque jour en sciences, littérature et langues. Leur élève faisait preuve de volontarisme, sa soif d'apprentissage était constante. Plus elle assimilait, plus elle réclamait. Zina surveillait de près son évolution, et l'interrogeait souvent au détour d'une conversation.

Le plus difficile pour Polina était le regard de ses ex-camarades, devenues de fait ses domestiques, même si elle refusait d'être servie par Fedora ou Iona. Elle avait exigé que Douchka le fasse, une situation qui avait créé quelques tensions vites canalisées par Zina. Polina savourait cette petite vengeance. Lorsque la gouvernante en chef, son ancienne tortionnaire, lui apportait le petit déjeuner dans ses appartements, un rictus de satisfaction pointait au coin de ses lèvres. Amère, Douchka avait dû s'acclimater, la servante qu'elle avait sélectionnée pour ses compétences n'était plus la paysanne innocente qui logeait dans les combles, elle était désormais un membre à part entière du clan Grosnev, une légitimité savamment orchestrée par la patronne.

L'enfer de Polina avait cessé la veille du printemps après sa tentative de suicide, elle avait été sauvée *in extremis* par Zina qui l'avait surprise une lame de rasoir à la main, prête à se trancher les veines du bras. Sans cette intervention, elle aurait été découverte gisante sur le plancher de sa chambre dans une mare de sang. La scène et la vision projetée de ce drame avaient poussé Zina à prendre une décision radicale : lui offrir une autre vie, une renaissance. Depuis, les deux femmes ne se quittaient plus.

Polina faisait des progrès remarquables, elle se transformait, son esprit s'ouvrait, se perfectionnait, son vocabulaire s'enrichissait, son mental s'aiguissait, sa candeur s'estompait, laissant place à une maturité accélérée. Elle était devenue en quelques mois une adulte responsable, bientôt mère, une élève assidue dont les résultats, la capacité d'adaptation et le potentiel d'évolution présageaient un avenir prometteur au sein de cette famille dirigeante. Toutes les espérances de Zina étaient dépassées.

Polina jouissait des avantages de son nouveau rang : une liberté de mouvement, une latitude dans la manière de s'habiller, de se maquiller ou de converser. Maintenant, elle côtoyait des gens importants, d'illustres intellectuels, des politiques de premier plan, des héros de l'Union soviétique. Elle siégeait à leur table lors des dîners officiels organisés à la villa. Sa plus grande fierté avait été de s'entretenir avec le maire de Moscou, un ami intime de monsieur Grosnev. L'homme lui avait proposé une visite guidée quand elle viendrait à la capitale. Polina avait le sens de la répartie, du charme, une désirabilité qu'elle découvrait au contact des puissants. Cela la fascinait d'être au centre de toutes les attentions, elle jubilait de pouvoir exprimer ses idées, d'être autorisée à répondre, à contredire, à nourrir le débat, parfois avec une subtile provocation qui faisait sourire Zina, toujours à l'observer.

Cette métamorphose avait un effet secondaire inattendu : l'oubli. Plus le temps filait, plus le souvenir de son ancienne vie s'estompait,

au bénéfice d'un présent exaltant. Les images de Nevki, celles du visage de ses parents s'éloignaient, les traces mémorielles se floutaient. Depuis deux mois, pas une seule page noircie dans son carnet, rien. Une déconnexion naturelle s'était opérée, un besoin de vivre dans l'instant. Sans l'appréhender, elle rejetait son passé, ce monde d'amour et de simplicité dans lequel elle avait grandi, au profit de nouvelles sensations. Elle menait une existence passionnante, incomparable avec le quotidien rude et monotone des pauvres gens de la campagne.

Igor et Katerina n'avaient pas été informés de sa grossesse, Zina l'avait soutenue en ce sens. Polina préférait repousser cette échéance, les mettre devant le fait accompli le jour de la naissance dans l'espoir d'éveiller leur instinct de grands-parents. Ainsi, ils seraient peu enclins aux reproches. Elle inventerait une histoire pour ne pas les effrayer, surtout ne jamais révéler le viol.

Bientôt les vacances d'été, elle ne retournerait pas à Nevki. Elle devait chercher une explication crédible, cela la mettait mal à l'aise. Elle était étendue sur une chaise longue à l'ombre d'un arbre centenaire dont les branches caressaient la pelouse. Une petite brise soufflait, apportant la fraîcheur nécessaire à son bien-être du moment. Se plonger dans la rédaction de cette lettre gâchait cette belle journée. Zina approcha pieds nus dans l'herbe, chaussures à la main, la démarche détendue.

— Que fais-tu ? Tu dessines ?

— J'aurais préféré, mais je me suis fixé comme objectif d'écrire à mes parents, de trouver les bons mots pour leur annoncer que je ne viendrai pas les voir. C'est un supplice ! Ça me fait mal au cœur de leur mentir. Je déteste le faire chaque mois. Je les aime, je ne veux pas qu'ils souffrent. Ils ne peuvent pas comprendre ce que je vis et comment je vis. Ils sont si loin ! Je suis perdue...

— Ne te torture pas, dis les choses simplement. Tu ne peux pas t'absenter cet été parce que ta patronne a besoin de tes services, la maison reçoit beaucoup d'invités. En contrepartie, tu auras plus de congés à l'automne. Sois convaincante, et ne te complique pas la tâche.

— Mais c'est très difficile pour moi d'incarner un personnage que je ne suis plus. Ils ne savent pas qui je suis aujourd'hui, et puis il y a le bébé. J'ai l'impression de les trahir, de renier ma condition sociale, de rejeter la petite fille du peuple pleine d'enthousiasme à l'égard du Parti. Vous m'avez immergée dans votre univers, j'ai succombé par égoïsme pour oublier mes souffrances. Je voulais ne plus avoir faim, profiter. Et maintenant, je n'ai plus le sentiment d'être une Kovenko, mais une Grosnev tapie derrière un mur infranchissable...

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu me sembles mélancolique, tu ne dois pas comparer ! Si tu continues sur la voie de l'apprentissage avec des résultats aussi encourageants, tu ne connaîtras plus jamais la médiocrité, la survie. Tu feras partie de l'élite, tu deviendras quelqu'un d'important, tu auras un mari à la hauteur de ton nouveau rang. Il faut assimiler un fait essentiel : dans toute organisation, il y a un groupe restreint de gens au-dessus des autres, ce sont eux qui guident le troupeau. La notion d'égalité, de justice, de collectivité convient à la majorité des personnes qui sont incapables de trouver leur chemin ou de créer les lois. La politique est une pratique nécessaire. Soit tu contribues à la concevoir, soit tu la subis. Tu as la chance de pouvoir choisir, alors ne gâche pas tout. Nous sommes en 1982, le monde change, les grandes nations s'opposent dans des modèles contradictoires. L'URSS est une merveilleuse expérience du communisme, nous ne sommes qu'au début d'un long processus de transformation des sociétés. Tant de choses doivent être améliorées ou inventées. Il nous faut des hommes et des femmes qui ont le sens de la patrie, qui ont l'énergie, qui veulent être les moteurs de demain. Je mise sur toi en ce sens.

— Vous ne pensez pas qu'un jour tout ça vous sera reproché ?

— De quoi parles-tu ?

— De ce luxe, de cette façon de vivre. C'est à l'opposé de ce que vous prônez.

— Nous n'avons jamais souhaité que les Soviétiques vivent comme des esclaves, la tête dans la merde. Ce que nous désirons, c'est tirer vers le haut l'ensemble du peuple afin de le décharger des contraintes matérielles, arriver à une harmonie, sans misère, sans chômage, sans excès, sans insécurité. Rappelle-toi ce que je t'ai montré la semaine dernière sur les problèmes extrêmes que rencontrent les Américains. Ils représentent le déclin de l'humanité. Notre mission est bien plus noble que cette société de consommation qui pousse à la compétition individuelle. Chez eux, la réussite passe par l'écrasement de l'autre, du voisin, du collègue, tout l'inverse de notre système qui favorise l'unité, la solidarité, le collectif. Nous ne sommes que dans la phase de démarrage de notre idéologie. Il y a eu quelques ratés, mais l'essentiel a été préservé, notre détermination à servir d'exemple pour le monde entier.

— Je commence à en prendre conscience, je découvre à peine le fonctionnement de tout ça. Il y a quelques mois à Nevki, je rêvais de travailler dans l'usine de mon village, comme mes parents.

— Et alors ? C'était très bien. Simplement, aujourd'hui, tu as la possibilité d'en faire plus pour ton pays en devenant un cerveau, et non un bras. Les deux sont indispensables. Que choisis-tu ?

— Ce serait idiot de revenir en arrière. Il faut juste que je

m'acclimate, que je fasse le deuil d'avant. Vous comprenez, Zina ? Je suis dans l'entre-deux, je me pose des questions, je compare. C'est humain, non ?

— Bien sûr, Polina. Je suis contente qu'on en ait parlé. J'ai une réunion de travail à préparer, je file voir mon père. Pendant ce temps, rédige ta lettre. La prochaine fois, tu m'accompagneras.

— À tout à l'heure, et encore merci.

Zina avait une faculté, celle de déceler les doutes de sa protégée, les petites failles qui risquaient de la faire basculer. L'équilibre était fragile. Elle savait la convaincre, la conforter dans ses choix, l'éclairer sur sa destinée. Cette manipulation avait comme unique but de la maintenir à ses côtés. Elle en ferait une femme redoutable, hors du commun. Sa stratégie se fondait autour de deux axes : la formater et la préserver de ses démons. Polina devait s'extirper des racines de son passé, cette maison deviendrait son référent émotionnel.

Zina jouait un rôle central, à la fois mère, amie, éducatrice, gourou. Elle s'était prise de passion pour cette jeune fille, par égoïsme, par défi, par revanche. Au fond, le sort de Polina en tant qu'individu lui importait peu. Elle voyait en elle un objet d'expérimentation, un loisir, un test à grande échelle, ce qui lui redonnait le goût d'avancer, une forme de thérapie à son mal intérieur. Elle la couvait, la surveillait, la modelait à sa guise.

Cette relation dérangeait son mari, qui assistait de loin à la déviance comportementale de sa femme. L'homme brillait par son absence, trop affairé à Moscou, mais lorsqu'il séjournait à la villa, il n'intervenait pas, par peur des représailles. Le couple vivait selon des règles parfaitement établies, chacun son rôle. Il resterait le gendre, incapable de couper le lien avec la famille Grosnev, celle-ci ayant contribué à son ascension au sein du comité central. Sa carrière et sa vie privée étaient imbriquées. Briser un maillon de cette chaîne le conduirait tout droit dans l'enfer carcéral soviétique, il le savait.

Le climat politique de l'époque se détériorait, des rumeurs sur l'état de santé du premier secrétaire couraient. Les manœuvres politiciennes frémissaient dans les salons feutrés de l'Administration. Au plus haut niveau, les membres du *Politburo* envisageaient de nouvelles options. L'arrivée de Ronald Reagan à la Maison-Blanche en 1981 et sa possible réélection mettaient les Russes à cran. Le Président américain ambitionnait de réduire l'influence soviétique dans les pays d'Asie et d'Afrique, et d'insuffler le capitalisme ultralibéral partout où c'était jouable. Son alliance stratégique avec Margaret Thatcher ainsi que la dérégulation des marchés financiers inquiétaient Moscou. Le dernier verrou était en train de sauter. Si les banques avaient les mains libres, ce serait par elles que la digue du pacte de Varsovie

s'effriterait, et non par une guerre conventionnelle, dont l'hypothèse était entretenue par la propagande des deux côtés du globe.

Le patriarche, Andreï Grosnev, était aux premières loges de ces bruissements. Un changement de gouvernance serait un pari dangereux, il luttait pour le maintien du camarade Brejnev à son poste. Zina, très informée, suivait ces spéculations avec beaucoup d'attention. Elle était moins conservatrice que son père, elle voulait réformer le pays, revenir à la politique qu'avait instaurée Khrouchtchev dans les années 60, et en finir avec la stagnation. Elle préparait Polina à cet avenir prometteur. Selon elle, il fallait renverser le pouvoir, remplacer les trois quarts du *Politburo*, nommer un homme neuf, jeune, ambitieux, afin de faire face à la déferlante du capitalisme initié par le couple anglo-américain. Voilà le plan secret de Zina : façonner avec d'autres une nouvelle génération, des individus cultivés, multilingues, entraînés à mener une guerre économique et diplomatique planétaire, faire grandir le modèle soviétique à l'approche du millénaire, accroître de l'intérieur le niveau de vie du peuple, lui donner envie de promouvoir l'idéologie révolutionnaire face à la menace du tout dollar.

Zina avait eu la chance de voyager dans de nombreux pays étrangers, de côtoyer des ambassadeurs, d'appréhender les mutations de ce monde. Elle voulait réenchanter le rêve socialiste initial, revenir à l'essence même du projet, sortir la nation du marécage dans lequel Brejnev l'avait laissée glisser depuis 18 ans. La corruption gangrenait chaque strate du système, tout était figé, sans cap. Une lente agonie étouffait la population. L'ombre de l'Ouest avançait, insidieuse, imperceptible, mais plus destructrice qu'un conflit frontal. Il fallait agir au plus vite. Un seul dirigeant pouvait insuffler ce changement, Gorbatchev, un réformateur doté d'une intelligence remarquable, un visionnaire qui serait en mesure de modifier en profondeur les rouages de la machine rouge. Zina l'avait rencontré à trois reprises ces dernières années, notamment à l'occasion d'un dîner à la villa fin 1980. Ils avaient échangé librement au cours d'une conversation passionnante dans le grand salon. Depuis, elle œuvrait à contre-courant de son père, elle ne jurait que par lui. « Tout sauf Tchernenko, ce vieil ours de Sibérie qui avale ses mots. J'aurais honte que notre pays soit de nouveau dirigé par un malade à bout de souffle », répétait-elle en boucle lors de discussions tardives au sujet de la succession de Brejnev.

La prochaine étape de l'apprentissage de Polina, une fois les bases maîtrisées, serait beaucoup plus politique. Encore quelques mois...

14 – La grande porte

Début septembre 1982, huit mois de grossesse

L'été était caniculaire cette année-là, une chaleur lourde, humide. Les orages punctuaient régulièrement les fins de journée. L'atmosphère chargée en électricité transformait les soirées en un spectacle féerique. Les éclairs bleus et blancs balafrèrent le ciel entre deux détonations. La foudre s'était abattue la veille sur un vieux chêne au fond du parc. L'arbre fendu par le centre gisait sur le gazon grillé.

Allongée sur son lit, Polina regardait le plafond, le visage en sueur, la main sur son ventre bombé. Elle le sentait bouger, sa peau se déformait sous les coups. Une serviette éponge recouvrait son front, qu'elle essuyait d'un geste répétitif, impatiente de trouver le sommeil. Elle maudissait cette météo bruyante qui chaque nuit l'empêchait de s'endormir ou la réveillait en sursaut, un calvaire dans son état. Depuis 15 jours, une fatigue intense l'accablait, le moindre effort l'épuisait. Encore trois semaines avant la libération, la naissance de ce bébé dont elle ignorait le sexe.

Plus l'échéance approchait, plus elle redoutait l'après, quand elle devrait annoncer à ses parents l'arrivée d'un enfant qu'elle n'avait pas souhaité. Polina ressassait son plan, peaufinait ses arguments, l'histoire qu'elle inventerait pour les persuader que tout cela n'était pas un coup du sort, mais le fruit d'un amour avec un homme, Yvan, décédé dans un accident du travail, une version plus romancée. Elle tournait en boucle sur le sujet, terrifiée à l'idée que son père la considère comme une mauvaise fille, qu'il la rejette. Sa mère ne poserait pas de problème.

Au petit matin, Zina la trouva très affaiblie sur son lit, nue, les draps trempés, incapable de se lever. Elle prit sa main, lui tendit de quoi se désaltérer. Sa voix était douce, ses yeux tendres, son visage monstrueux se métamorphosait chaque fois qu'elle était en présence de Polina.

— Tu n'as pas bonne mine, s'inquiéta Zina.

— Je ne dors pas bien à cause de ma grossesse, des orages et de la chaleur. J'ai passé une nuit atroce avec un mal de crâne qui ne part pas.

— Redresse-toi un peu, je vais mettre des oreillers dans ton dos. Bois aussi ton eau.

— Ça ne va pas du tout, signifia Polina dès qu'elle essaya de se mouvoir. Je vois comme des étoiles, des points noirs, j'ai la tête qui tourne...

— J'appelle le médecin, c'est plus raisonnable. Il faut t'ausculter. Tu ne bouges pas. Je reviens vite.

— De toute façon, je suis incapable de me lever.

— Par sécurité, je vais demander à Douchka de rester devant ta porte en cas de besoin.

— Merci de votre gentillesse.

Zina sortit de la pièce, traversa le couloir, entra dans ses appartements et téléphona au docteur, installé dans la grande ville voisine. En moins de 30 minutes, il serait au chevet de Polina. Douchka avait pris place. Pendant qu'elle faisait le planton devant la chambre de son ancienne recrue, sa patronne passa un second appel, une conversation directive, elle transmettait des ordres à son interlocuteur, qui n'avait pas d'autre choix que de se soumettre à chaque requête. La gouvernante tendait l'oreille, la voix de Zina résonnait. Celle-ci haussa le ton, puis, d'un geste ferme, reposa le combiné.

Le temps paraissait interminable pour Polina. Elle sentait un malaise général se propager dans son corps, des sensations préoccupantes. Après 40 minutes, la porte s'ouvrit enfin. Zina précéda le médecin, un homme que Polina voyait chaque mois. Il suivait sa grossesse depuis l'annonce en mars devant Douchka. Il s'approcha de sa patiente, la questionna, pratiqua un examen complet sous le regard anxieux de Zina. Lorsqu'il prit sa tension, une moue inquiétante transforma l'expression de son visage. Aussitôt, il se leva et fit un signe de tête avant de disparaître dans le couloir. Polina resta sans explications, seule. L'angoisse la gagna, elle présentait une complication, quelque chose d'important se murmurait de l'autre côté de la cloison.

Zina invita le praticien à pénétrer dans la pièce palière, une sorte de coin lecture, un boudoir ouvert à moitié sur le grand escalier. Tous deux prirent place dans les fauteuils. Une conversation sérieuse s'engagea.

— Alors qu'en pensez-vous, Docteur ? s'enquit Zina tandis que son interlocuteur se pinçait les lèvres.

— Polina a une tension beaucoup trop élevée. Elle décrit les symptômes typiques de l'hypertension de grossesse, un phénomène que l'on rencontre particulièrement chez les femmes qui attendent leur premier enfant, surtout au troisième trimestre. Elle dit voir des mouches devant les yeux, avoir des maux de tête et des

bourdonnements d'oreilles. Ça ne fait aucun doute.

— C'est grave ? Quels sont les risques ?

— C'est un stade mineur, mais les signes biologiques incitent à une grande prudence. On est loin d'un état avancé plus critique de toxémie gravidique. À terme, la vie de la mère et du bébé sont en jeu.

— Y a-t-il un traitement ?

— Non. Dans les cas extrêmes, ce qu'on appelle dans notre jargon l'éclampsie, une crise convulsive généralisée, il faut déclencher l'accouchement ou faire une césarienne au plus vite. C'est une urgence vitale.

— Quoi ? s'alarma Zina. Elle va mourir ?

— Non, je n'ai pas dit ça. Polina est au degré premier sur une échelle de trois. Elle doit être surveillée afin de parer au pire.

— Vous préconisez une hospitalisation, c'est bien ça ?

— Exactement, Madame. Notre hôpital est à la pointe, nous avons une équipe compétente au service maternité. Je peux la faire admettre dans l'heure sur un simple coup de fil.

— Ne vous vexez pas, je ne doute pas du professionnalisme de ces gens, mais je préfère qu'elle soit suivie à Moscou par un ami spécialiste qui dirige la clinique diplomatique au sud, vous voyez ? Je me suis renseignée par précaution après vous avoir appelé, elle aura sa chambre en fin de matinée si vous leur communiquez votre diagnostic.

— Très bien. Je m'engage à transmettre son dossier dès aujourd'hui. Je connais l'excellente réputation de cet établissement. Polina sera entre de bonnes mains.

— Je le crois. Par contre, il me faut un bon officiel de transfert médical.

— Bien sûr, je le rédige tout de suite. Vous souhaitez qu'elle soit transportée en ambulance ?

— Restons discrets, notre limousine fera l'affaire. Je vous remercie, Docteur.

— Au revoir, Madame.

Une heure plus tard

L'alerte avait été donnée juste après le départ du médecin, les ordres avaient fusé. Douchka, secondée par une nouvelle femme de chambre, celle qui remplaçait Polina, s'activait. Le chauffeur attendait les valises au rez-de-chaussée, pendant que Zina et sa protégée patientaient dans le petit salon. Dans quelques minutes, elles franchiraient les barrières délimitant la propriété en direction de Moscou.

Polina appréhendait. Zina ne lui avait rien caché de son état de santé et des risques encourus. Les deux femmes étaient liées par une

forte complicité, une affection indéfectible. Le mensonge ou la dissimulation ne devait pas mettre en péril cet équilibre parfait. Une transparence totale, aussi bien pour l'une que pour l'autre, un serment qu'elles avaient passé un soir de printemps dans la bibliothèque. Polina était pure, honnête, franche avec sa nouvelle amie et guide, ce qui avait séduit cette dernière. La visite de son atelier de taxidermie avait été un gage de confiance, un lieu mystique où les monstres prenaient forme sous les doigts experts de Zina. Polina avait parfois participé à des créations, sous l'œil amusé de l'artiste. Lorsqu'elles rigolaient dans le parc, on aurait dit une jeune mère et sa fille adolescente, un tableau idyllique qui ne réjouissait pas les habitants de la villa.

L'heure du départ sonna. Douchka toqua à la porte, l'ouvrit sur invitation et informa sa patronne que tout était prêt. Un véhicule les attendait devant l'accès principal. Fedora et Iona, en pause à l'extérieur, observèrent de loin le profil arrondi de leur ancienne camarade monter à l'arrière de la voiture de maître. Zina la soutenait d'une main protectrice. Fedora soupira avant de jeter son mégot de cigarette au sol en signe de mépris. La luxueuse limousine noire s'éloigna lentement. Iona tira son amie par le poignet vers l'entrée de service, là où neuf mois plus tôt la paysanne de Nevki avait été accueillie.

Arrivée par la petite porte, partie par la grande, Polina reviendrait-elle un jour ici, avec son enfant dans les bras ?

15 – Avenue Lénine

Moscou

La voiture emprunta l'axe principal depuis la porte sud-ouest, l'avenue Lénine, une artère longue de treize kilomètres, majestueuse, ostentatoire où les bâtiments officiels côtoyaient les plus grands musées à la gloire de la puissance soviétique. Le parc Gorki, le palais Petrovski, la place Youri Gagarine, l'Académie des sciences, tous ces emblèmes historiques jalonnaient cette ligne droite. La largeur de la voie déroutait la jeune femme, plus de 100 mètres. Sur les côtés, un alignement de poteaux au bout desquels des drapeaux rouges claquaient au vent. À intervalles réguliers, d'immenses panneaux, des fresques mettant en scène Staline ou Lénine au milieu des travailleurs. Plus loin, une affiche aux couleurs vives sur la conquête spatiale. Le parcours se poursuivait en déroulant le film d'une propagande institutionnalisée jusqu'au centre de la place Rouge au pied du Kremlin. Le portrait de Brejnev, le doigt pointé vers le ciel, achevait ce tableau magistral.

Polina, une main posée sur son ventre, l'autre tenant celle de Zina, dévorait des yeux le gigantisme de cette ville. Ce spectacle hypnotique apaisait son stress et sa fatigue. Elle comprenait le sens de son apprentissage, les paroles de sa protectrice, l'objectif final de préservation d'un modèle unique, certes perfectible, mais tellement fascinant. La fierté s'immisçait dans chaque cellule de son corps, une sensation de devoir l'envahissait. Elle prenait conscience que sa petite personne ne comptait pas, elle faisait partie d'un ensemble monolithique. Son enfant à naître appartiendrait à la nation soviétique, ce bourgeon du communisme serait mis au monde à Moscou, capitale des Républiques socialistes.

En cet instant, un déclic s'opéra dans son esprit encore fragile, une révélation. Polina se sentit investie d'une mission supérieure à sa simple survie. Son visage rayonnait, elle frissonna tout en serrant la main de son accompagnatrice qui contemplait sans un mot sa métamorphose intérieure. Zina ressentait les décharges positives qui inondaient sa protégée, elle baissa les yeux et appuya sa tête délicatement sur l'épaule de la jeune femme, trop absorbée pour s'apercevoir de l'intensité de ce geste d'amour.

Le véhicule ralentit, stoppa au feu suivant. Le film était sur pause. Polina se tourna vers Zina, arbora un sourire complice et brisa le

silence.

— Et dire que mes parents ignorent qu'ils vont être grands-parents d'ici quelques jours. J'aurais tellement aimé les voir, les sentir à mes côtés durant cette épreuve. Heureusement, vous êtes là, Zina, ça compte autant pour moi... J'ai envie de rire, de pleurer, de crier, tout se bouscule dans ma tête. Je suis à Moscou, enceinte, dans une voiture du comité central, bientôt avec mon bébé dans les bras, c'est complètement fou ! Puis il y a les mauvais souvenirs : Yvan, le viol. Tout défile à cent à l'heure...

— C'est normal, dans ton état. Rassure-toi, je t'ai fait admettre dans la meilleure clinique du pays, le chef du service est un ami intime. Tout se passera bien, je serai toujours à tes côtés.

— Mais ce soir, où dormirez-vous ?

— Pour une fois, je rejoindrai mon mari dans notre appartement de Moscou. Quant à tes parents, je suis certaine que ton enfant les attendrira. Les explications que tu leur donneras tiennent la route, l'amour fait invariablement rêver, bien plus que la vérité. Reste sur ta dernière version, c'est la plus simple, la plus logique, celle qui t'exonère de tout comportement déviant, sans pour autant faire de toi une victime. Ton bébé est le fruit d'un bel amour, ton prince charmant est mort en travaillant, c'est magnifique ! Ton père sera fier de sa fille, crois-moi.

— Ce qui m'est arrivé est encore difficile à admettre. Par chance, je ne m'en souviens pas. Vos conseils ainsi que les lectures m'ont beaucoup aidée. Je suis presque guérie, surtout aujourd'hui lorsque je vois de mes propres yeux ce à quoi j'appartiens. Ici, c'est beaucoup plus impressionnant que dans les petites villes ou à la campagne. Là, on est au cœur du pouvoir, c'est extraordinaire. J'avais ressenti ça, mais pas à ce point, quand j'avais 15 ans pour les 60 ans de la révolution. J'étais trop jeune pour en saisir le véritable sens. Maintenant, je suis prête...

— Je sais, Polina. Tu as accompli un parcours exceptionnel en huit mois, surtout les six derniers, depuis que tu es à mes côtés, que tu apprends. La paysanne innocente est devenue une femme responsable, une mère bientôt, une combattante. L'avenir est radieux. Nous avons de grandes choses à réaliser. Ce n'est que le début d'un long processus.

— Me voir enceinte ne vous donne pas envie d'avoir un enfant, un jour ?

Zina ne s'était jamais confiée à ce sujet. Troublée, elle répondit.

— Je ne peux pas à cause de l'accident, mais avec mon mari, on envisage l'adoption. Imaginer la joie que procure un bébé m'a fait

beaucoup réfléchir à la question. Grâce à toi, je suis prête. Je revis à tes côtés, mes vieux démons ne me tourmentent plus, je me reconstruis peu à peu.

— Ce serait génial d'avoir chacun le nôtre, et ensemble. On pourrait les élever comme des frères et sœurs.

— C'est exactement ce que je pensais. Si tu accouches d'un garçon, nous adopterons une fille, ou vice versa. C'est toi qui détermineras notre choix.

— Ce serait fantastique ! J'ai tellement hâte de sortir de la maternité. Nous nous retrouverons tous à la villa.

— En premier lieu, tu iras chez tes parents.

— Oui, bien sûr, je voulais dire après, d'abord Nevki. Je ne sais pas combien de temps durera mon séjour.

— Pas de précipitation. Tu aviseras sur place. Une semaine, un mois ? Cela nous laissera du temps pour finaliser l'adoption. Je vais faire en sorte d'accélérer les choses maintenant que notre projet devient concret.

— Un mois, c'est peut-être un peu long !

— Tu n'as pas vu ta famille depuis décembre, l'année dernière ! Là-bas, tu te reposeras, tu prendras tes marques dans ton nouveau rôle de mère. On t'accueillera à bras ouverts à ton retour. Je ferai aménager une chambre pour le bébé.

— Deux chambres, vous voulez dire !

— Tu as raison... Bon, nous allons bientôt arriver, c'est juste au prochain carrefour.

— Déjà ! Je n'ai pas vu la route passer. Maintenant qu'on approche, je sens l'angoisse revenir.

— Viens contre moi, respire doucement. Tout ira bien, courage. On y est !

La voiture tourna à l'angle de la rue Dobryninsky. Un immeuble néostalinien abritait la clinique diplomatique où se trouvait la maternité. Le cœur de Polina se serra, ses battements s'accéléchèrent, son souffle était saccadé. Le véhicule pénétra par un passage secondaire. Un garde sortit de sa guérite, avança vers le chauffeur qui lui tendit un document. Après lecture et vérification, l'homme armé ordonna à son collègue en faction de lever la barrière. Seuls les officiels russes, les étrangers sur autorisation spéciale ou les membres du comité central ainsi que leurs familles pouvaient emprunter ce chemin.

Les privilèges de la caste dirigeante n'avaient aucune limite, toutes les infrastructures étaient conçues en ce sens. Il y avait toujours une double entrée pour les restaurants, les théâtres, les hôpitaux, les

magasins. Les avenues où circulaient les voitures avaient une voie réservée, au centre. L'organisation pyramidale permettait à chaque habitant ou ressortissant d'avoir accès à son niveau de prestation, et ce, jusqu'en bas de l'échelle sociale. La masse ignorante faisait la queue durant des heures. Voilà comment vivaient les Soviétiques des grandes villes, une immense fourmilière codifiée, régie par des lois souvent contournées en échange d'un service ou de quelques billets. De bas en haut, tous subsistaient dans l'hypocrisie d'une harmonieuse société gangrénée par la corruption et la peur. Zina, réformatrice, intellectuelle, idéologue, usait au maximum de ce mécanisme malgré sa vision modernisée du soviétisme à venir. Le paradoxe éternel cultivé par les Russes empêchait toute modification des rouages. Chaque individu, chaque groupe, pouvait exercer l'art de la fraude dans la limite de son rang. Certaines barrières restaient infranchissables pour l'homme de la rue, sauf pour Polina qui avait en quelques mois gravi tous les échelons grâce au soutien de sa bienfaitrice. Une ascension fulgurante, de la modeste *isba* de Nevki au palais des Grosnev.

16 – L'ange de Moscou

À la clinique

Une équipe médicale prit en charge la jeune patiente, un peu impressionnée par le lieu et le dispositif d'accueil. Au bout d'un dédale de couloirs se trouvait un service spécial, réservé à l'élite, un endroit où le confort primait. Une infirmière se présenta à Polina, une sage-femme d'une quarantaine d'années, souriante, apprêtée, elle serait sa référente attirée durant son séjour. Plus loin, Zina s'entretenait avec le responsable, celui qu'elle connaissait, il avait tout organisé. Elle glissa une enveloppe dans la poche de sa blouse blanche. Que contenait-elle ? Certainement pas des roubles, mais de l'argent. Le dollar prévalait, encore un paradoxe, c'était la monnaie préférée des *apparatchiks*. Même s'ils combattaient les idées de l'Oncle Sam, ils s'enivraient des effluves du billet vert qui avait le pouvoir d'ouvrir les portes, de satisfaire les requêtes, d'obtenir n'importe quel service en fonction de son rang.

L'infirmière conduisit Polina dans une chambre individuelle, décorée, climatisée, agrémentée d'un joli bouquet de fleurs fraîches acheté le matin même sur un marché géorgien du centre-ville. Une coupe de fruits multicolores posée sur un napperon brodé attira son attention. Elle saisit une pomme, croqua dedans à pleines dents. Le jus sucré se déversa dans sa bouche affamée. Polina prit place sur le lit, aussi large que celui d'un hôtel intercontinental. Sur un buffet d'angle, une télévision dernier cri de marque allemande projetait le reflet de Zina qui venait de pénétrer dans la pièce en compagnie de son ami, le docteur Vaslov. Les présentations furent courtoises. L'homme, élégant, aux yeux bleu foncé, les cheveux courts, rassura sa patiente sur le protocole d'accouchement. De toute évidence, elle serait déclenchée dans la journée après confirmation du diagnostic. Sur la foi du rapport du médecin de la villa, il fallait agir vite, minimiser les risques, préserver la vie de la mère et de l'enfant à naître. Zina se retira. Elle promit d'être présente le moment venu, son appartement n'était qu'à dix minutes de la clinique en voiture. Les deux femmes s'embrassèrent, une étreinte puissante, sincère qui apaisa la plus jeune.

Le personnel s'éclipsa, la porte ne claqua pas, le silence envahit la pièce. Le vitrage épais empêchait la propagation des bruits de la ville. La vue plongeait sur un parc arboré, un coin de verdure paisible,

jalonné de bancs. Polina colla son nez à la fenêtre, contempla ce ravissant tableau. Les massifs floraux, étincelants de couleurs, rivalisaient d'audace. Dans quelques semaines, l'hiver prendrait ses quartiers, tout serait dénudé. Elle caressa le bas de son ventre avec un geste circulaire, le bébé répondit par de petits coups sur l'abdomen, un jeu qui la détendait tandis que son esprit inquiet flottait dans le vide, le calme avant l'échéance tant redoutée. Tout serait différent après : sa vie, sa famille, ses devoirs, son rôle.

La bienveillance générale qui l'entourait ne réussissait pas à lui ôter la boule d'angoisse qui étreignait sa gorge. Sa bouche était sèche, ses mains moites. La fatigue l'obligea à s'allonger sur le grand lit moelleux. Polina sollicita la présence de la soignante en pressant un bouton. La femme arriva en moins d'une minute, et l'aida à se déshabiller, à enfiler une chemise de nuit blanche en coton. Elle devait se reposer, sauter le repas de midi, boire de l'eau, avaler quelques médicaments prescrits. La tension finit par retomber, ses paupières devinrent lourdes. Elle se détendit enfin, arrêta de lutter, le sommeil l'emporta.

Quelques heures plus tard

L'ambiance feutrée s'était animée en ce début d'après-midi. Dans la chambre de Polina, des cris retentissaient. L'équipe de sages-femmes, sous l'autorité du gynécologue, le docteur Vaslov, s'activait autour de la patiente en plein travail. Celle-ci se cramponnait aux poignées en inox, les jambes écartées, la tête relevée à chaque effort. Elle poussait au maximum, puis reprenait son souffle, encore et encore. Les contractions devenaient insupportables. Les veines de son front ressortaient, la sueur collait ses mèches blondes sur son crâne humide, ses yeux exorbités à chaque impulsion déformaient son visage. C'était pénible, douloureux, interminable. Polina jura de toutes ses forces lors d'une ultime poussée. Le bébé qui se présentait par la tête fut extrait par les mains expertes du spécialiste. Elle s'effondra, épuisée.

Zina était dans la pièce à ses côtés, à lui éponger les tempes. Soudain, un cri strident retentit, celui du nouveau-né, un magnifique garçon, le crâne recouvert d'un duvet blanc. Le cordon ombilical coupé, l'enfant fut posé sur sa mère à même la peau, entre ses seins. Polina laissa éclater son bonheur, des larmes de joie jaillirent, ses bras l'enlacèrent. Elle le fixa du regard, subjuguée par ce petit être vivant qui gémit de mécontentement. L'instant magique de la naissance balaya en une fraction de seconde toutes les douleurs passées. Plus rien ne comptait, toute son attention était focalisée sur lui. Quelqu'un souleva la question du prénom. Polina y avait réfléchi, ce serait celui

de son grand-père, Grisha.

Pendant que la maman apprivoisait sa progéniture, Zina observait en silence, émue, attendrie. Sa protégée était métamorphosée, rayonnante. Ses yeux pétillants, malgré l'épreuve, dévoraient chaque centimètre carré de sa peau laiteuse. Elle touchait avec délicatesse les lèvres de son fils, ses doigts minuscules, son nez, le lobe de ses oreilles miniatures, une exploration fascinante, un contact charnel, un partage de l'âme, une transmission par le langage corporel et oral. Polina accompagnait ses gestes de mots doux prononcés à voix basse, presque imperceptibles, un éloge fait de promesses enrobées d'amour. Un membre de l'équipe médical lui proposa de présenter son sein. Elle dégagea sa poitrine, pinça légèrement son téton gauche, et guida la bouche affamée de Grisha. Par réflexe, il téta instantanément. Polina esquissa un large sourire d'émerveillement. Il but goulûment alors que, dix minutes avant, il était encore dans son ventre.

Le docteur annonça que l'enfant devait subir les examens de routine dans la salle des nouveau-nés. Il serait lavé, séché, habillé, puis installé dans la pouponnière, pendant que sa mère se reposerait après avoir elle-même été nettoyée. Polina accepta la séparation. Dans une heure, Grisha serait de retour dans son joli berceau, à portée de main. Toutes les personnes présentes quittèrent la chambre, excepté une aide-soignante. Le bébé fut conduit dans une pièce, juste en face, derrière une porte vitrée. Zina embrassa Polina, la félicita une nouvelle fois. Des regards appuyés, complices, ponctuèrent l'échange. La protectrice sortit fière, enthousiasmée par l'heureux événement. Elle venait de vivre en direct, par procuration, tous les effets de l'accouchement. Cette expérience salutaire renforça son désir d'être maman à son tour. Elle ne pourrait jamais donner la vie par les voies naturelles, mais les quelques mois passés en compagnie de Polina lui avaient permis de surmonter cette tragédie personnelle, de supporter sa défaillance. Après un long processus psychologique, son combat arrivait à terme, son mal-être cicatrisait, l'espoir prenait forme.

Polina se retrouva seule, propre, confinée dans sa bulle de bonheur. Son cerveau était focalisé sur l'instant présent, toutes ses pensées convergeaient vers Grisha. Ses malheurs, son viol, ses angoisses, ses parents, tout était balayé au profit d'une joie indescriptible. Son existence prenait une direction providentielle. L'ange qui était sorti de ses entrailles lui apportait la plus belle des raisons de vivre. À 20 ans, elle était devenue mère.

En fin de journée, Grisha réapparut, emmitouflé. Une femme le lui tendit. Polina se redressa, le saisit dans ses bras avec toute la délicatesse appropriée. Un bonnet de laine coiffait le petit qui commençait à s'agiter, sa bouche réclamait le sein. Pour la deuxième fois, elle partagea ce moment unique. Sa généreuse poitrine fut

agrippée sans ménagement par des lèvres affamées. Après quelques minutes, le bébé s'assoupit rassasié sur son ventre. Polina n'osait plus bouger de peur de le réveiller. Elle conserva sa position malgré l'inconfort, tout en plongeant ses narines sur le haut de sa tête. Elle inspira un grand coup, s'enivra de son odeur. Le souffle chaud de Grisha chatouilla la courbure de son sein encore humide, une dernière goutte s'échappa. Tous deux s'endormirent ainsi, bercés par la fréquence synchronisée de leurs pouls.

Le soir venu

Le docteur effectua sa dernière tournée de la journée avant que l'équipe de nuit prenne la relève du service. Lui serait de garde, installé dans une pièce au bout du couloir. Sur ses consignes, Grisha allait être envoyé à la pouponnière. C'était la règle, sauf cas exceptionnel. Le bébé serait séparé de sa maman pour une durée de trois heures à partir de minuit afin qu'elle bénéficie d'un sommeil réparateur sans être dérangée par des cris. Polina se plia au règlement à contrecœur. Elle ressentit un léger pincement au moment où son fils disparut derrière la porte. Néanmoins, elle devait reprendre des forces. Un excellent souper était servi sur un plateau. Elle le savoura, l'esprit serein. Tout était parfait, la santé de l'enfant et la sienne. Il ne manquait que le sourire béat de ses parents devant ce merveilleux cadeau de la vie.

Repue, la jeune mère se laissa happer par la fatigue. Ses membres se détendirent, elle s'enfonça sous les draps. La nuit serait courte.

17 – Au réveil

Clinique diplomatique de Moscou

À 1 h 30 du matin, quatre bébés dormaient dans la pouponnière, une infirmière veillait derrière la grande vitre. Elle était assise devant son bureau, une livre à la main. Le calme régnait. L'isolation thermique des chambres et de chaque pièce plongeait le service dans une atmosphère en dehors du temps, sans aucun bruit parasite, une bulle hermétique où seul le tic-tac de la pendule résonnait. Les secondes s'égrenaient à la lueur d'une lumière tamisée qui diffusait un halo sur toute la longueur du couloir. Au fond, dans un espace aménagé, un homme ronflait, le docteur Vaslov, d'astreinte cette nuit-là.

La surveillante piqua du nez. À plusieurs reprises, elle releva sa tête lourde, embrumée. Encore une bonne heure avant que les premiers se réveillent pour la tétée. Cette absence d'activité combinée à la chaleur et au silence absolu avait un effet soporifique. Elle zieuta toutes les cinq minutes les aiguilles de l'horloge accrochée juste au-dessus, un supplice sans fin. Son déficit en sommeil provenait de sa situation personnelle. Son couple traversait une passe difficile, son mari ne tenait plus compte de l'organisation familiale, ses temps de récupération étaient donc diminués. Alors, chaque journée de garde par tranche de 24 heures était vécue comme un calvaire. Elle aurait préféré faire face à une urgence nocturne, un accouchement qui aurait provoqué une montée d'adrénaline, mais rien, si ce n'était un calme assommant.

Tout à coup, un claquement la fit sursauter. L'infirmière plissa son front, braqua du regard la vitre en direction des nouveau-nés. Tout paraissait normal. Des bruits de pas retentirent dans le couloir, quelqu'un marchait lentement. Elle se leva, passa la tête dans l'embrasure de la porte. Un homme en blouse avançait les deux mains prises, il tenait des tasses. Le docteur Vaslov s'approcha, le sourire aux lèvres. Rassurée, elle l'invita à entrer dans la salle. Il lui tendit un café fumant, un geste d'attention qui la toucha. Ce médecin était connu pour la bienveillance naturelle qu'il portait aux membres de son service. Après une discussion rapide et trois gorgées avalées, il consulta le rapport, puis se retira.

Bientôt trois heures du matin. Les premiers bébés commençaient à émerger. La puéricultrice sortit de sa léthargie. Malgré la caféine, elle

n'avait pas résisté. La tête inclinée en avant, les bras dans le vide, la bave coulant sur le menton, elle se redressa, consciente de son erreur, essuya sa bouche, racla sa gorge et se leva. Par chance, personne n'avait remarqué cette sieste irresponsable.

Elle pénétra dans la pouponnière afin d'effectuer les transferts vers les chambres maternelles. Au bout du troisième, elle revint s'occuper de Grisha encore endormi. Cela lui fendait le cœur de le réveiller, il était si paisible, elle hésita. Dix ou quinze minutes de plus ne chambouleraient pas le planning, se dit-elle en opérant un demi-tour.

L'horloge indiquait 3 h 22. Embarrassée, elle retourna auprès de Grisha, mit une main délicate sur son petit corps fragile, statique. Aucune réaction. Elle le prit dans les bras, ses doigts effleurèrent la joue droite du bambin. Catastrophée, elle le reposa. La sensation de froid au toucher la paniqua. Elle ouvrit son pyjama, contrôla son pouls à la hâte. Rien, pas un battement. Grisha était figé, complètement glacé. Pas un souffle ne s'échappait de ses bronches. Elle actionna le bouton d'alarme silencieuse relié à la chambre du médecin.

À 3 h 27, Vaslov déboula en courant, s'engouffra dans la grande salle tout en écoutant les premières explications de la surveillante. Le diagnostic fut sans appel. Grisha était sans vie, immobile, il présentait les signes cliniques de la mort subite du nourrisson, probablement une apnée primitive durant son sommeil. Ce n'était pas le premier cas dans le service, huit depuis le début de l'année. Le protocole se mit en place. Le plus dur serait de l'annoncer à la mère. Vaslov repoussa cette échéance, préférant laisser la jeune femme se réveiller naturellement. Son cerveau serait plus enclin à supporter une nouvelle aussi atroce.

À 6 h 32

Polina émergea, elle consulta l'heure. Inquiète de ne pas avoir été sollicitée durant la nuit afin de nourrir son bébé, elle sonna à plusieurs reprises. Une minute après, la porte s'entrouvrit. Il ne s'agissait ni de sa soignante, ni de son médecin, mais de Zina, qui glissa une main dans l'embrasure. Sa première réaction fut spontanée, enjouée. Un sourire illumina son visage, elle était ravie de la voir à son chevet si tôt le matin. Néanmoins, une chose l'intrigua. La physionomie de son amie avait changé, un masque empli d'une souffrance contenue, une tension qui traduisait un lourd conflit intérieur. Zina s'avança les yeux baissés, elle ne faisait jamais cela d'habitude, une posture qui trahissait un état anormal. Lorsqu'elle releva la tête, les deux femmes se fixèrent. Quelques secondes interminables qui plongèrent Polina dans l'angoisse. Un homme en blouse apparut dans l'ombre de sa protectrice, c'était Vaslov, lui-même suivi par l'infirmière. Les trois

visiteurs restèrent debout. Qui oserait parler en premier ? La jeune mère fronça les sourcils, l'idée du pire commençait à poindre, une lente prise de conscience.

Le médecin trancha. Ce huis clos insupportable devait cesser. Il annonça le drame avec des mots emplis de compassion. L'horreur exprimée, Polina poussa un cri atroce, un déchirement strident venu des profondeurs de l'âme. Grisha était décédé moins de 24 heures après sa naissance. Les images de ce bonheur éphémère défilèrent, celles du nouveau-né dans ses bras, la petite bouche contre son sein, la chaleur de sa peau, son odeur, le duvet, la douceur de ses traits, tout revenait par flashes cogner son esprit. Ses doigts cramponnèrent le drap, tout son être se crispa, son visage se déforma, une souffrance indicible. Les larmes coulèrent le long de ses joues livides.

Zina inspira par les narines en serrant les lèvres. Les bonnes paroles n'arrivaient pas à sortir, rien ne soulagerait sa protégée de ce supplice. Impuissante, elle quitta la pièce. Le docteur administra une injection afin de calmer la patiente en état de choc. À 6 h 38, Polina reçut une forte dose de morphine. Le produit s'infiltra dans son sang et se diffusa jusqu'à son cerveau en ébullition. Il fallut plus de 15 minutes pour constater les effets bénéfiques de ce traitement. Vaslov demanda à ce qu'elle soit sous surveillance permanente durant les douze prochaines heures. Le service n'étant pas surchargé, la soignante prit place sur le rebord du lit. Sa main caressa le front de la jeune femme anéantie. Des gémissements de plus en plus étouffés s'exhalaient encore de sa gorge, une musique déchirante qui arracha une larme à celle qui la veillait.

Grisha avait vécu une dizaine d'heures sur terre, juste le temps de graver à jamais son empreinte de vie dans la mémoire de sa mère. Ce petit garçon de trois kilos cinq cents pèserait plus que le poids de tout autre homme dans le souvenir de Polina qui gisait sur son matelas. La tête sur le côté, elle flottait dans un épais brouillard, les yeux dans le vide, la bouche ouverte, d'où s'échappait un léger filet de salive. La drogue agissait, la faisant sombrer dans les profondeurs d'un monde parallèle, une chambre de sauvegarde artificielle permettant au corps médical de préparer l'après.

Le docteur Vaslov signa l'acte de décès officiel de Grisha Kovenko, sur lequel figuraient le lieu, l'heure et la date du drame : « Moscou, 9 septembre 1982, 3 h 30, Clinique diplomatique, service spécial de la maternité, secteur 4, niveau 2 ».

À 11 h 35, une limousine noire se gara sur le parking privé de la clinique. Quatre personnes en sortirent : le chauffeur et un couple accompagné de Zina. Les parents de Polina, impressionnés, abasourdis, franchirent la porte avec appréhension. Ils avaient reçu

tellement d'informations en moins de deux heures qu'ils avançaient hagards. Tous leurs repères s'étaient envolés. Pour la première fois, ils pénétrèrent dans la partie invisible de cet univers réservé aux privilégiés.

PARTIE III

18 – L'hommage

Moscou, 12 novembre 1982, deux mois plus tard

Lev Pajnikov, le mari de Zina, arpentaient son bureau dans leur grand appartement de fonction au cinquième étage, situé derrière le Kremlin, un peu sur le côté, avec vue sur la place Rouge. Il était tendu, agité. La matinée s'annonçait très spéciale du fait des événements de la veille au sein du Parti. Le peuple avait appris la nouvelle après 24 heures où les rumeurs les plus folles s'étaient propagées dans toutes les républiques. Leonid Brejnev, premier secrétaire, maréchal de l'Union soviétique, avait succombé à une grave maladie à l'âge de 75 ans dans des conditions tenues secrètes. L'homme était mort dans sa *datcha* en compagnie de son épouse Viktoria Petrovna, la première dame d'URSS.

Le monde entier était avisé de son décès par communiqué officiel publié ce jour du 12 novembre. Sa dépouille était exposée à la maison des syndicats pour une durée de trois jours, un deuil national était proclamé jusqu'au 15 novembre. Son successeur avait été désigné depuis longtemps dans l'ombre du pouvoir, Iouri Andropov, chef du KGB. Il serait investi dans les prochaines heures secrétaire général du comité central, une nomination qui n'était pas du goût du gendre de monsieur Grosnev, qui aurait préféré, à l'inverse de sa femme Zina, voir Tchernenko prendre la direction du pays. Ancré dans le conservatisme, Brejnev s'était éteint sénile, incapable d'honorer sa fonction. Lev pestait entre deux appels téléphoniques. Grâce au soutien de l'armée et aux courants de pression exercés par une frange réformatrice du *Politburo*, le *soviet suprême* plébiscitait Andropov suite à de courtes tractations avec le complexe militaro-industriel.

Après 18 années à la tête des Républiques socialistes soviétiques, le défunt était mis en scène comme un dieu, le deuxième plus long règne après celui de Staline, le dirigeant de la planète le plus médaillé de l'histoire, 120 distinctions. En milieu de matinée, une foule compacte s'agglutina au pied du Kremlin sur la place Rouge. La milice, débordée par ce mouvement spontané, laissa sur ordre le peuple s'amasser sans heurt, dans la douleur, des fleurs et des drapeaux à la main, un hommage officieux de la base. Les chants révolutionnaires ne tardèrent pas à résonner. Des groupes d'hommes aux plastrons décorés défilaient, calots vissés sur le crâne. Ces anciens combattants rivalisaient de fierté devant les civils.

Une importante partie de la population hostile au régime savourait en silence ce grand jour. Le vieillard qui ridiculisait leur nation par son attitude, toujours à bout de souffle comme une carpe échouée sur la berge, serait remplacé par un dirigeant lucide, conscient des enjeux à venir. Le nom d'Andropov était pour certains intellectuels le signe d'une réelle mutation idéologique qui transformerait l'appareil en profondeur.

Lev, malgré son jeune âge en politique, 37 ans, s'arcboutait sur ses acquis d'*apparatchik*, terrorisé par toute idée de changement. Ce jour était pour lui l'amorce d'un virage qu'il ne souhaitait pas prendre, contrairement à sa femme, ce qui engendrait régulièrement des conflits entre eux.

L'homme, stressé, observa à la jumelle la foule de plus en plus dense. Dans ses yeux, on aurait pu lire une lueur de désespoir, un mauvais pressentiment, la fin de quelque chose, les prémices d'une chute à venir, le lent déclin d'un système éprouvé que lui ne voyait pas comme corrompu, malade de partout. Il s'accrochait à ses privilèges, tel un membre de la cour impériale en 1916, refusant les réalités de l'époque, engoncé dans l'étroitesse d'un esprit avide de pouvoir et d'argent. Il tremblait à l'idée d'être débarqué de son poste, de faire partie de l'épuration diabolique à laquelle se livrait en général tout successeur, surtout après tant d'années de stagnation. Son seul atout : être le gendre de Grosnev, un vieil ours malin, introduit dans tous les milieux, un fin politicien capable de rebondir, voire d'être nommé à la tête d'une nouvelle commission.

En fin de matinée, une femme accompagnée de son chauffeur pénétra dans l'appartement. Zina était enfin chez elle après un parcours chaotique dans les rues de la capitale. Son sourire en disait long sur son état, une jubilation à peine masquée depuis qu'elle connaissait le nom du nouveau secrétaire général. Elle aurait préféré Gorbatchev, mais Andropov ferait l'affaire. Elle accrocha son manteau de zibeline, réajusta sa coiffure avant de s'introduire dans l'immense salon. Ensuite, elle s'enfonça dans l'un des nombreux fauteuils, et attendit qu'on lui serve une coupe de champagne. Elle savait que son mari était enfermé dans son bureau, pris par des tractations de petit sous-directeur, comme elle aimait l'appeler. « Tu seras toujours un sous quelque chose, mon pauvre Lev... » Alors, pour mieux le provoquer, elle avait décidé de se mettre à l'aise, un verre à la main, d'arborer un air moqueur lorsqu'il ouvrirait la porte.

Lev l'entendit parler de l'autre côté de la cloison, un échange bref avec la servante qu'elle remerciait. Il avait aussi perçu le bruit d'un bouchon qui saute, suivi du rire de son épouse. Il resserra sa cravate, leva le menton, puis fit son entrée, le visage impassible. La conversation s'engagea.

— Tu bois ? Mais à quoi ? C'est absurde, tu n'as aucune idée des conséquences de cette nomination.

— Justement, je le sais trop bien, c'est pour ça que je trinque. Je suis ravie que le vieux soit enfin crevé. Je n'en pouvais plus de le voir se traîner comme une serpillère usée. Du neuf, des réformes, un bon coup de pied dans la merde. Faut virer la moitié du *Politburo* !

— Tu es inconsciente ! Si ça se trouve, on fera partie de la charrette, on va tout perdre.

— Toi peut-être, pas moi. Je suis une Grosnev de sang. Ici, tu es d'abord chez moi. Sans notre nom, tu serais un vulgaire sous-directeur d'usine au fin fond de l'Ukraine, alors ne m'emmerde plus avec tes soucis de dandy communiste.

Zina rabaissait son mari, pour qui elle n'avait aucune considération. Lui se tenait debout, exaspéré. Ses doigts se crispèrent sur le dossier du fauteuil. Amusée, elle poursuivit son jeu cruel.

— Tu me fais vraiment pitié, ce matin. Viens boire un verre avec moi. Il faut te détendre, mon chéri, tout va bien.

— Tu es complètement folle ! Je ne supporte plus ton comportement, un coup au fond du trou, et trois jours après, euphorique comme si de rien n'était. Tu passes du noir au blanc sans cesse. La semaine dernière, tu déprimais dans ta chambre à ressasser les événements, et aujourd'hui, tu pavanais dans le salon en te saoulant au champagne, en dénigrant le camarade Brejnev. Tu pourrais au moins faire semblant, ne pas te réjouir de façon aussi provocante. Tout le pays est plongé dans le deuil...

— Oh, ça suffit, maintenant ! Je fais ce que je veux. Ce n'est pas toi qui vas me dire comment me tenir. Tu n'es qu'un pantin à la botte de mon père, tu restes avec moi par peur de tout perdre. Tu me dégoûtes, Lev.

— Tu es aveuglée par la haine, par tes démons intérieurs. Tu me fatigues, notre histoire finira mal. Je ne serai pas toujours là pour te sauver la mise, te supporter, te protéger de toi-même. Tu me parles d'Andreï, lui aussi ne sait plus comment faire. Il souffre en silence de voir sa fille se détruire à petit feu. Dans le cas présent, tu es pleine d'assurance, arrogante, tu as le verbe haut, la parole blessante. On n' imagine pas que tu es la même femme qui pleure dans le noir au fond de son lit. Accepte la vérité, soigne-toi, n'aie pas peur d'admettre tes faiblesses, oublie le drame.

— Lequel ? Celui de ma mère ou celui de Polina ?

— Ne prononce plus son prénom, tu te fais du mal. Je sais qu'elle te manque, que tu aurais voulu que ton plan se déroule sans problème,

mais la vie en a décidé autrement. Tourne la page, Zina.

— Quand elle était avec moi, j'étais heureuse, équilibrée, vivante. Je riais de bon cœur, j'avais des projets plein la tête. Je la veux auprès de moi !

— Tu t'obstines, c'est ridicule. Elle ne reviendra jamais.

— Non, justement ! J'ai écrit à ses parents afin de la rencontrer. On verra bien si elle me rejette. Moi, je te dis qu'on a besoin l'une de l'autre, mais ça, tu refuses de l'admettre par égoïsme. Tu me préfères triste, au plus bas, tu profites de mon déclin lié à mes phases noires pour te sentir au-dessus, pour te croire important, utile ou je ne sais quoi...

— Tu n'as pas fait ça ? Il ne fallait pas les recontacter. Laisse ces pauvres gens tranquilles. Quand je te dis que tu es folle, c'est bien la preuve. Tu es vraiment insupportable. Ces dernières années, j'ai accepté tous tes caprices, les pires, sans broncher...

— Tu m'emmerdes, Lev ! Fous le camp dans ton bureau, va attendre les ordres comme un bon petit chien. Cette conversation a assez duré. Dégage, hurla Zina en lui balançant le contenu de son verre à la figure.

Accoutumé aux esclandres, Lev inspira profondément. Sa femme continuerait à vociférer à travers les murs, alors, avant de se retirer, il rétorqua :

— Baisse d'un ton, tu vas le réveiller. Pense à lui, au moins ! Tu n'es qu'une salope, dit-il, le visage trempé, puis il s'en alla.

Le couple se déchirait sans cesse. La moindre contrariété éprouvait Zina, un va-et-vient émotionnel qui plongeait Lev dans une instabilité affective dévastatrice. Ils arrivaient de moins en moins à se ressouder après chaque altercation, une dérive qui mettait en péril l'avenir du mari au sein de la famille Grosnev. Vu la tournure des événements politiques, il avait plutôt intérêt à éteindre l'incendie, à se faire tout petit, à encaisser les frasques délirantes de son épouse, à éviter de trop la contredire. Lev savait qu'un jour il serait le premier à être sacrifié. Son rôle n'était que figuratif, même si son beau-père le considérait en apparence comme un fils. Si Zina décidait de le rayer du jeu, personne ne pourrait s'y opposer. Tout le monde disait qu'il ne fallait surtout pas être l'ennemi de cette femme.

Zina resta une bonne demi-heure seule dans le salon à contempler de loin par la fenêtre le peuple manifester son soutien à l'ancien leader soviétique. Elle souriait, d'un rictus sardonique. Ces brebis innocentes pleuraient celui qui était responsable de leur misère quotidienne. Elle avala une gorgée de cet excellent champagne

français qui pétilla sous sa langue. D'un geste provocant, elle trinqua avec son reflet. Sa demi-face fondue, camouflée par une longue mèche, se déforma quand elle éclata de rire, un gloussement nerveux accentué par les effets de l'alcool. Soudain, elle sortit sur la terrasse, scanda le nom d'Andropov tel le nouveau messie, le sauveur inattendu, puis elle s'écroula d'un coup. Son épaule heurta violemment le rebord de la table basse en bois. Lev, surpris par le vacarme, accourut, incapable de l'abandonner à ses excès. D'une main virile, il agrippa son buste, la saisit entre ses bras, et la mena dans sa chambre sous le regard tétanisé de la domestique. Le corps inerte de sa maîtresse passa à moins d'un mètre de la jeune femme, porté par son mari aussi esclave qu'elle.

Après l'avoir déshabillée et couchée, Lev revint dans le salon, tandis que l'employée ramassait les morceaux de verre sur le balcon. Son cœur s'accéléra lorsque la sonnerie de sa ligne professionnelle retentit. Il courut jusqu'à son bureau, se précipita sur le combiné. À l'autre bout du fil, une voix masculine confirma qu'il serait maintenu à son poste. Il raccrocha, soulagé par la nouvelle, rassuré pour son avenir. Enfin, il pouvait se détendre. Aussitôt, ses idées conservatrices devinrent moins évidentes. Participer à un gouvernement réformiste lui parut, comme par enchantement, audacieux, voire nécessaire. Un opportunisme vital s'invita dans son cerveau de politicard. Son intérêt immédiat se plaça au-dessus de tout autre principe. Il s'écria : « Le roi est mort, vive le roi », un cri d'allégeance au nouveau « monarque » désigné.

Lev alluma la télévision sur la chaîne principale. En léger différé, les images de la dépouille du héros de la nation étaient retransmises. Le corps de Brejnev embaumé à la hâte gisait sur un socle fleuri, le visage maquillé, le buste recouvert d'un immense drapeau rouge. Une foule dense l'entourait. Des officiels en tenue d'apparat, la mine grave, se succédaient devant le défunt. Une sinistre musique était jouée par un orchestre de l'Armée rouge. Lev aperçut à l'écran Andreï au milieu des dignitaires. Le commentateur télé annonça que la cérémonie des funérailles aurait lieu le 15 novembre face à la nécropole du mur du Kremlin en présence de hautes personnalités venues du monde entier.

Cette tragédie populaire immergea le peuple dans une spirale infernale digne d'un péplum hollywoodien, les prémices d'une superproduction qui aurait pu être réalisée par les studios de la Warner. Tous les programmes télévisuels étaient modifiés, les écoles fermées, l'activité industrielle suspendue et les parcs clos. Les Soviétiques devaient souffrir à l'unisson, respecter les trois jours de deuil jusqu'à l'apothéose de ce spectacle funèbre. Les gens de la rue, slaves au plus profond de leur âme, étaient nostalgiques d'une époque

qui s'achevait en direct sous leurs yeux embrumés. Ils étaient les témoins d'un cycle vertueux pour certains, où l'URSS était à son apogée, tandis que les autres considéraient que ce régime était le pourvoyeur de la misère égalitaire. En cette journée du souvenir, heureuse ou amère, terrifiante ou prometteuse, la masse se divisait quant à l'appréciation du futur. Cette mort symbolisait-elle le commencement d'une nouvelle ère, ou bien le début de la fin d'un Empire moribond ?

19 – L'invitation

Moscou, décembre 1982

Une ambiance particulière régnait dans l'appartement de Lev et de Zina, une sensation de légèreté flottait, un événement se préparait. Lui était absent, occupé par ses affaires politiques en cette période charnière. Depuis trois semaines, Andropov était à la manœuvre. L'organisation administrative du pays subissait des changements notables : la purge des éléments mafieux, la restauration de la discipline au sein du Parti.

Zina, un temps focalisée sur les orientations du plan, heureuse de voir le nouveau dirigeant opérer ce qu'elle pensait être indispensable pour redresser l'étendard, se détourna de la question au profit d'un sujet beaucoup plus personnel. Elle s'agitait dans tous les sens, distribuait ses consignes. La jeune femme chargée du fonctionnement de la maison courait partout, les mains emplies d'objets divers. L'effervescence du moment plongeait la maîtresse des lieux dans l'euphorie. Les drames antérieurs ne hantaient plus son esprit, comme chassés par magie. Plus de crises sombres, plus de conflits dans le couple, une parenthèse de paix. Une métamorphose psychologique qui traduisait l'entrée dans une phase positive, bénéfique pour l'entourage. Finis les disputes interminables, les verres cassés, les larmes dans le noir, la persécution des autres, l'acharnement dévastateur, Zina revivait. Lev, lassé, ne cherchait plus à comprendre quels étaient les facteurs déclencheurs d'un épisode ou son remède miracle. Il subissait en bien ou en mal, selon les périodes, les dérèglements de l'humeur de son épouse malade, devenue tortionnaire. Elle passait de l'état de bourreau à celui de merveilleuse femme pleine d'entrain. Impossible d'anticiper les cycles de cette maniaque-dépressive qui s'enfermait dans le déni, et par conséquent refusait d'être soignée.

Cette année, l'hiver tardait à prendre ses quartiers. Toujours pas de neige, et un thermomètre qui restait au-dessus de zéro. Un soleil rasant éclaira les meubles du salon, un rayon intense se refléta sur le cadre argenté d'un porte-photo. L'image de Polina s'illumina, un signe révélateur pour Zina. Elle traversa la pièce aussi radieuse que le portrait observé.

L'horloge indiquait 12 h 25. Un bruit de clé retentit dans la serrure de la porte d'entrée. Lev franchit le seuil. Il n'avait pas

prévenu son épouse, un déjeuner rapide avant de repartir vers 13 h 30. L'homme appréhendait sa réaction, le moindre imprévu pouvait la contrarier. Ainsi, il n'était jamais décontracté. Le regard en coin, il demeurait à l'affût. Sa silhouette élancée, son élégance naturelle, ses fonctions importantes laissaient penser qu'il maîtrisait n'importe quelle situation, mais, une fois chez lui, tout s'effondrait. Il redevenait un mari soumis, terrorisé par sa femme, incapable de s'opposer. L'amour des premières années s'était depuis longtemps évaporé, seul subsistait un souvenir dilué. Face à ces manifestations indomptables, la peur dominait même lors des périodes d'accalmie. Il y avait sans cesse un doute qui planait, une attente angoissante qui anéantissait l'espoir d'une trêve durable, un piège fatal dont il ne se sortirait jamais, à moins de renoncer à sa carrière, aux avantages, à son statut. Coupable de lâcheté, il courbait l'échine, encaissait afin de conserver ses acquis.

Lev avançait vers le salon, inquiet de la réaction à venir quand Zina découvrirait sa présence. La méchanceté de sa femme pouvait ressurgir au détour d'une conversation, et la colère frénétique se déverser sans retenue. Cette tyrannie permanente l'acculait dans l'obscurité. Il joua la comédie, celle du gentil mari qui rentre à midi, l'air serein, tout en craignant intérieurement la confrontation.

— C'est moi. Il y a quelqu'un ? questionna Lev.

— Bonjour mon chéri. Je ne savais pas que tu revenais déjeuner. Assieds-toi. Je vais demander à la petite de te préparer un plateau. Moi, j'ai déjà mangé, je peux t'accompagner, lui dit-elle en l'embrassant sur la joue, un geste tendre qu'elle n'avait pas eu depuis des mois.

— Avec plaisir ! Je prendrai mon repas dans le salon. Je suis épuisé, la matinée était très chargée. Et toi, ça va ? s'enquit Lev, agréablement surpris du comportement de sa femme.

— Je n'ai pas arrêté depuis des heures. Mais tu ne devais pas partir en voyage aujourd'hui ? J'ignorais que tu repasserais à la maison.

— C'est toujours d'actualité, le départ est prévu à 15 heures. La délégation au complet accompagne le premier secrétaire. En attendant, je voulais prendre une douche, me changer ici et grignoter un peu.

— Rappelle-moi votre première destination ?

— Leningrad pour deux jours. Ensuite, ce sera Minsk en République de Biélorussie. Là-bas, Andropov prononcera un discours fondateur à la chambre haute.

— Détends-toi. Tu n'as besoin de rien ? s'inquiéta Zina.

— Non, j'ai pris ma valise ce matin, j'ai tout ce qu'il me faut. Je te

remercie de prendre soin de moi, ça fait plaisir, vraiment. Je te trouve rayonnante aujourd'hui, c'est moi qui te fais cet effet ? plaisanta Lev, conscient que sa remarque serait balayée par une clarification dénuée de tout sentiment à son égard.

— C'est un grand jour, Lev ! Tu sais, je t'avais parlé de ma correspondance avec les parents de Polina. Eh bien, ils m'ont répondu. Leur lettre est bouleversante. Leur fille se remet à peine du drame. Elle ne sortait plus, elle ne s'exprimait presque jamais, une terrible passe. Bref, nous avons échangé à plusieurs reprises.

— C'est donc ça qui te rend si joyeuse. Tu ne crois pas que tu devrais la laisser tranquille, l'oublier. C'est de l'acharnement, Zina. Tu veux quoi à la fin ? Je ne te comprends pas.

— Je ne peux pas vivre sans elle, c'est tout !

— Ce n'est pas de l'amour, c'est une manipulation égoïste afin de satisfaire tes besoins personnels. Tu joues avec elle, comme avec une poupée que l'on façonne.

— Je me fous de ton avis, éructa Zina. Et puis, quand elle arrivera, tu seras déjà parti.

— Elle vient chez nous ?

— Oui, mon chauffeur va la chercher à Nevki en milieu d'après-midi.

— Combien de temps doit-elle rester ?

— Je ne sais pas, elle décidera une fois sur place. Un jour, une semaine, un mois, pour toujours. Je ne souhaite pas la brusquer...

— Attends, ses parents ont bien conscience de la situation ?

— Bien sûr ! D'ailleurs, l'idée les emballe beaucoup. Ils veulent que Polina récupère son sourire, que la vie reprenne son cours, que son existence ait de nouveau un sens. Je suis convaincue que je suis la seule personne capable de lui apporter du bonheur. Quant à toi, ne gâche pas tout. Je te préviens, si tu te mets entre nous, mon choix sera vite fait.

— À quoi bon répondre ? Encore ta salade de menaces et de chantages. Comme d'habitude, je me retrouve devant le fait accompli. Tu ne viendras pas te plaindre si ton plan échoue, si elle se tire au bout de deux jours. Pauvre fille, si elle savait !

— Ça suffit ! On dirait que ça t'énerve de me voir heureuse, des projets plein la tête.

— Faudrait que je ferme ma gueule, que j'accepte sans broncher tes caprices. Je n'ai pas envie de l'avoir chaque matin dans les pattes. On ne va pas faire couple à trois, non plus ! s'écria Lev.

— Abruti ! C'est exactement ce que je craignais, je me doutais de ta réaction. De toute façon, c'est trop tard, elle sera là dans quelques heures. J'ai déjà préparé sa chambre.

— Dans ces conditions, il est hors de question que je reste discuter

dans le vide. Je mangerai ailleurs. On nage en plein délire ! Je m'en vais, Zina.

— Bon voyage, Monsieur le sous-directeur. Profite bien de ta petite escapade. Tu auras tout le temps nécessaire pour te faire à l'idée. Quand tu reviendras, Polina sera installée chez nous, et pour longtemps, je te le garantis.

Lev cessa de débattre. Argumenter avec elle ne changerait rien en finalité. Il enfila son manteau sans un mot et claqua la porte. Zina demeura dans le salon, stoïque. Elle venait d'infliger une ultime humiliation à son mari, qui serait contraint par la force des choses d'accepter ses volontés. Lev se noyait dans le travail, multipliait les déplacements afin de s'éloigner des griffes de son épouse tyrannique qu'il avait aimée des années auparavant. En y réfléchissant, il préférerait les phases dépressives où elle restait cloîtrée dans sa chambre, enfermée dans le silence de sa mélancolie, sans énergie, une absurdité qui le rendait triste à certains moments. Son mariage était un échec, une prison dorée surveillée par une geôlière hystérique, en mal d'affection. Il la détestait chaque jour un peu plus.

Zina poursuivait son objectif : récupérer sa protégée, la convaincre de vivre à ses côtés et de reprendre sa formation, la modeler, l'armer contre la domination masculine qui régnait à tous les niveaux de la société. Les Soviétiques avaient posé le principe de l'égalité entre les hommes et les femmes, encore un paradoxe. Le plafond de verre empêchait la gent féminine d'accéder aux plus hautes fonctions politiques. En 1921, Lénine avait proclamé que le 8 mars serait la journée des femmes, un symbole fort qui ne permit pourtant pas à ces dernières, au fil des décennies, de s'imposer au cœur des rouages de la machine rouge.

Zina, la réformatrice, aspirait à ce rêve fou. Elle œuvrait en coulisse, animait une cellule officielle de réflexion sur ce sujet sensible. Elle voyait en Polina un objet de propagande, un exemple à faire valoir devant les autorités. Cette obsession la hantait depuis que Brejnev était mort, son successeur faisant preuve d'une plus grande ouverture d'esprit. Il fallait profiter de cette conjoncture favorable, s'engouffrer dans la brèche, prendre place, démontrer l'intérêt qu'auraient les dirigeants à intégrer des femmes dans leurs rangs. Le renouveau de la nation passerait par cette étape. Sans cela, l'URSS serait broyée à terme par les puissances de l'Ouest.

Incapable de se poser, Zina tournait en rond, l'excitation l'envahissait. Dans moins de quatre heures, la petite paysanne de Nevki serait là, accueillie avec joie par celle qui avait été un temps sa patronne. Les confidences, la complicité et les rires viendraient sceller

leur amitié en pause. À quelques jours près, un an en arrière, Polina quittait son village, recrutée par Douchka. Étonnante coïncidence...

20 – La délivrance

Moscou, trois heures plus tard

Arrivée devant l'immeuble, Polina sortit du véhicule en scrutant les alentours. Sans prévenir le chauffeur, elle marcha en direction de la place Rouge où les lumières commençaient à scintiller. La nuit enveloppait les bâtiments grandioses éclairés par des lampadaires. Curieuse de découvrir ce lieu mythique, elle piqua un sprint dans le noir. Une voiture qui roulait à vive allure manqua de la renverser. Elle esquiva la carrosserie tout en poursuivant sa course vers l'entrée du mausolée de Lénine. Essoufflée, elle s'arrêta. Son visage s'illumina à l'instant où elle vit l'imposant monument historique au pied de la forteresse du Kremlin, elle en contempla chaque détail. Pour la première fois depuis trois mois, un sentiment de bien-être l'envahit, une sensation libératoire. Cette vaste étendue, elle la connaissait, mais uniquement au travers des reportages diffusés par la télévision d'État lors des grandes cérémonies militaires. Quand elle était venue à Moscou dans le cadre des célébrations du 60^e anniversaire, son groupe n'avait pas pu accéder jusqu'ici. Aujourd'hui, Polina pouvait profiter de l'endroit, presque vide.

Paniqué, le chauffeur avait averti les plantons en bas de l'immeuble. L'un d'entre eux prévint aussitôt Zina via la ligne téléphonique intérieure. Deux minutes plus tard, une patrouille de la milice était informée de la situation. Deux hommes en uniforme, coiffés d'une *chapka*, sortirent de leur véhicule de service. Ils avancèrent vers le centre de la place à la recherche de la jeune femme. À l'extrémité opposée, trois autres les rejoignirent. Cette agitation alerta la garde officielle en faction devant l'une des portes du Kremlin, le long du mur d'enceinte. Polina fut vite repérée, un attroupement se forma autour d'elle. Le chauffeur arriva peu de temps après et confirma son identité. Elle fut reconduite au domicile de madame Pajnikova sans brutalité, escortée comme une haute personnalité, ce qui la fit sourire.

Sur le palier de l'appartement, deux miliciens sonnèrent. Zina se précipita, ouvrit. Ses inquiétudes se dissipèrent, Polina était saine et sauve. Celle-ci se jeta dans ses bras en criant son prénom.

— Tu m'as fait peur, je croyais que tu ne voulais plus me voir. Qu'est-ce qui t'a pris ? Oh, je suis tellement heureuse !

— Tout va bien, rassura Polina. J'ai eu envie d'admirer le Kremlin, c'est venu d'un coup. Je suis très contente d'être à Moscou, de vous retrouver enfin. J'ai vécu un cauchemar à Nevki ces dernières semaines. Depuis peu, je vais mieux. Je ne respirais plus là-bas, mes parents ne comprenaient pas. J'étouffais toute seule à la campagne, il ne se passait rien, je n'en pouvais plus. Ma mère était aux petits soins, trop d'ailleurs. Je ne pouvais pas faire un pas sans être surveillée comme si j'avais dix ans...

— Entre ! Viens te réchauffer dans le salon autour d'un thé, tu me raconteras tout. C'est incroyable d'être à nouveau réunies, quelle joie. J'ai longtemps hésité avant d'écrire à ta famille, je ne savais pas comment agir. Je redoutais qu'après le drame tu ne veuilles plus jamais me revoir, que tu me rejettes. Mais maintenant, tu es là, c'est tout ce qui compte à mes yeux. Donne-moi la main, je te guide.

— C'est immense ! Quelle chance vous avez ! Je suis aussi impressionnée que lorsque j'ai découvert pour la première fois la villa. Vous vivez à Moscou, désormais ? Pourtant, il me semblait que vous ne supportiez plus cette ville, le regard des gens...

— Beaucoup de choses ont changé en trois mois. J'ai décidé de ne plus m'attarder sur ces considérations futiles, j'assume. De plus, avec la nomination d'Andropov, je suis devenue très active au sein du Parti.

— J'ai beaucoup pensé à vous lors du décès du camarade Brejnev. Je me remémorais nos longues discussions, votre volonté de réformes. Du coup, j'étais en mesure de rassurer mon père. Lui, il reste sur ses positions, un vrai conservateur.

— Bon, assez parlé de politique. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment tu te sens.

— C'est compliqué, je sors à peine la tête de l'eau. J'ai touché le fond, une spirale dépressive. J'étais obsédée par l'image de Grisha, les quelques heures idylliques que j'ai vécues avec lui. Mon exil à Nevki m'a permis d'accepter sa mort, de faire le deuil de ce souvenir. C'était épouvantable, surtout le soir quand le silence enveloppait la maison, je m'enfonçais davantage. Je revivais chaque seconde indéfiniment. Les pleurs, la souffrance, le mutisme, voilà ce que j'ai éprouvé pendant plusieurs semaines sans interruption. Mon père et ma mère faisaient tout pour me changer les idées, mais rien n'y faisait. J'ai sombré, je ne me nourrissais plus, je ne pensais plus, je ne m'exprimais plus, une lente agonie, cloîtrée dans ma chambre du matin au soir.

— Oh, j'en suis tellement désolée. Je me suis sentie très mal à l'aise, c'est moi qui t'ai convaincue de garder l'enfant. D'ailleurs, tes parents sont-ils au courant de la vérité ?

— Vous parlez d'Yvan ?

— Oui, et de ce qu'il t'a fait subir. Ils sont informés ?

— Non, j'ai résisté, pourtant, j'ai failli craquer à plusieurs reprises,

surtout avec Maman. Un jour, j'ai eu envie de tout déballer, et puis je me suis ravisée quand j'ai imaginé la douleur qu'ils allaient ressentir. Mon père n'aurait pas supporté de l'apprendre, il serait devenu fou.

— Je ne sais pas comment tu as fait. Tu es beaucoup plus forte que je ne le pensais, même si je connais tes capacités. Je m'en veux de ne pas avoir été à tes côtés durant cette terrible épreuve.

— Tout cela est derrière moi, maintenant. Je suis tellement contente de vous revoir. Lorsque j'ai lu votre lettre, je n'y croyais pas. J'ai compté les jours jusqu'à aujourd'hui. Quelle bouffée d'oxygène d'être chez vous à Moscou ! Par contre, j'ai peur pour la suite.

— Explique-toi ? De quoi parles-tu, Polina ?

— De mon retour à Nevki. Je ne supporte plus de vivre chez mes parents. Ils n'y sont pour rien, je les aime plus que tout, mais, depuis que je vous ai rencontrée, c'est différent. J'ai une autre vision de la vie. Là-bas, c'est mort, je n'y ai plus ma place. Vous comprenez ?

— Si ça ne tenait qu'à moi, je ferais tout pour que tu restes le plus longtemps possible.

— Vous voulez dire que je pourrai habiter à Moscou ? Mais où ? Je ne connais personne d'autre que vous dans cette ville. Il me faut une autorisation, un passeport de travail. Je dépends de l'administration de Nevki.

— Tu peux résider ici avec moi et reprendre ta formation.

— Vous êtes sérieuse ? Vraiment ! exulta Polina.

— Si tes parents ne s'y opposent pas, considère que tu es ici chez toi. L'appartement est immense. Nous avons des chambres libres.

— Et votre mari, que va-t-il penser ?

— Rien ! On s'en fiche, c'est moi qui commande. De toute façon, il n'est jamais à la maison, et puis notre couple ne baigne pas dans le bonheur, mais ça, c'est un autre sujet. Il ne sera pas un obstacle à ton emménagement, c'est tout ce qui compte.

— Vous n'allez plus jamais à la villa ?

— Non, mes obligations, mes engagements sont désormais à Moscou. En outre, il y a eu un petit incident. Les cuisines ont pris feu le mois dernier, toute l'aile gauche est ravagée, le personnel est en congé. Les travaux ont commencé, ils dureront jusqu'au printemps. Maintenant que tu es là, notre vie va changer, je te le jure. Je vais t'installer au fond de l'appartement dans une magnifique chambre qui donne sur la place Rouge. Tu y seras très bien, avec tout le confort nécessaire. Il y a une jeune fille qui travaille pour nous. Chaque jour, elle vient de 8 heures à 18 h 30. Je lui demanderai de s'occuper de toi, si tu acceptes ma proposition.

— Évidemment ! C'est la plus belle chose qui puisse m'arriver en ce moment. Il faut que je vous embrasse.

— Dans mes bras, Polina. Bienvenue dans ta nouvelle maison...

On parlera ensemble à tes parents afin qu'ils comprennent bien ta démarche. Tu pourras leur rendre visite aussi souvent que tu le désires.

— Je pense qu'ils ne s'y opposeront pas. Tant que je suis heureuse, c'est tout ce qui compte pour eux. Je veux passer à autre chose, sortir de ce trou noir, ne plus ressasser ce drame. Je suis incapable d'aller au cimetière, derrière la clinique, me recueillir sur la tombe de Grisha. Papa et Maman s'y sont rendus une fois pour déposer des fleurs. Moi, je souhaite tourner la page, j'en ai besoin. M'installer à Moscou me permet d'entrevoir mon avenir différemment, une renaissance.

— Tu verras, nous ferons plein d'activités ensemble. Nous irons à l'opéra, au cinéma, ou voir des concerts de musique classique. Je t'emmènerai dans les plus beaux restaurants. Nous assisterons à des conférences réservées aux membres du Parti. Si tu es d'accord, nous pourrons reprendre ton apprentissage avec des professeurs particuliers. Je serai ton guide, ta confidente, ton amie, ce sera merveilleux. J'ai de grands projets pour toi, Polina.

— C'est tellement exaltant que j'en ai la tête qui tourne. Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour tout ce que vous faites. Merci, merci, Zina.

— Tu n'es pas au bout de tes surprises. Comment te l'annoncer ? C'est un peu délicat vu ta situation... Tu sais, j'ai tenu ma promesse.

— De quoi parlez-vous ?

— Souviens-toi de notre conversation dans la voiture avant d'arriver à la clinique... sur le fait d'avoir chacune notre enfant.

— Quoi ! Vous avez adopté ?

— Oui, la procédure était lancée. Les choses se sont accélérées dans les 15 jours qui ont suivi. J'ai tout mis en œuvre pour avoir un bébé, le plus vite possible, en usant de mon influence. Tout ça pour te dire qu'il y a un enfant dans ma vie.

— Ne soyez pas gênée, Zina. Mon drame personnel ne doit pas priver les autres de la joie d'être mère. Je le serai peut-être à nouveau un jour... C'est une fille ou un garçon ?

— Eh bien, il s'appelle Dimitri.

— C'est génial. Mais où est-il ?

— Là, dans l'appartement à l'autre bout avec Irina. C'est la jeune fille dont je t'ai parlé tout à l'heure. Elle le veille, il devrait bientôt se réveiller.

— Vraiment, je suis très contente pour vous. Ce bonheur est mérité. Vous aussi vous avez enduré des épreuves épouvantables.

— J'appréhendais ce moment. Merci Polina, tu me rassures !

— Quel âge a-t-il, ce bébé ?

— Dima, c'est son surnom, à quatre mois. Sa mère est décédée

pendant l'accouchement, il n'avait pas d'autre famille. Après quelques semaines dans une pouponnière, on a pu l'adopter. Je dois avouer que j'ai mis un certain temps à m'habituer. Le quotidien a été chamboulé avec son arrivée... Bon, assez parlé, je vais le chercher. Attends-moi là, je reviens.

Polina demeura assise dans le moelleux canapé devant la cheminée monumentale. Elle était détendue, heureuse des retrouvailles avec Zina, impatiente de découvrir Dima. Aucune angoisse ne troublait sa quiétude, même le fait de se trouver face à face avec un bébé, ce qui pourrait la renvoyer dans un tourbillon noir. Imaginer sa vie ici la rendait pleine d'enthousiasme. La proposition de Zina avait ravivé une énergie absente depuis longtemps, ses yeux brillaient.

Elle pensa à la réaction de ses parents vis-à-vis de son envie de vivre à Moscou dans cet appartement. Ce serait un choc, mais ils accepteraient. Polina était leur fille unique, et pour rien au monde ils ne voudraient engendrer un conflit familial. Ce serait un déchirement de la savoir définitivement partie, surtout après les terribles épreuves des mois précédents. Nevki n'avait plus aucun intérêt, un trou paumé où la misère paysanne se lisait sur les traits burinés de ses habitants. Elle désirait sortir de sa caste, s'élever, développer ses compétences, caresser l'espoir d'une autre destinée.

Une porte éloignée grinça, Polina pencha la tête. Des bruits de pas résonnèrent sur le parquet, comme un compte à rebours. Elle se leva, son cœur s'emballa. Dans l'axe du couloir central, Zina avançait doucement, son bébé dans les bras, emmitouflé. De là où elle se trouvait, Polina ne distinguait qu'une masse informe cachée dans une jolie couverture bleu ciel. Encore quelques mètres. Sa protectrice se dirigea vers elle avec un regard complice.

Quand le visage de l'enfant apparut, un flash violent tétanisa la jeune femme, une rupture cérébrale qui paralysa tous ses sens, juste une fraction de seconde, puis elle reprit le contrôle. Zina remarqua son malaise.

— Tu n'as pas l'air bien, tu es toute pâle. Assieds-toi, bois de l'eau, proposa-t-elle tout en prenant place à ses côtés sur le canapé.

Dimitri poussa un gémissement, ses yeux s'ouvrirent.

— Excusez-moi, j'ai eu un étourdissement passager en le voyant. Tout va bien, maintenant.

— Si tu préfères, on peut remettre les présentations à plus tard, le temps que tu reprennes tes esprits. Il faut éviter les chocs, le trop-plein

d'émotions.

— Ça va, Zina, je vous assure, vous êtes très gentille... Allez, montrez-moi cette merveille... Oh, qu'il est mignon ! Je peux le prendre ?

— Bien sûr. Attends... Voilà. Tu comprends pourquoi on a craqué.

— C'est un magnifique garçon. Ça me fait très bizarre de le tenir contre ma poitrine...

— Tu es certaine que ce n'est pas un peu précipité ? Je ne voudrais pas que...

Polina admirait ce petit ange, elle luttait pour ne pas pleurer. Elle caressa sa joue, une larme s'échappa malgré ses efforts. Elle le tendit alors à Zina.

— On a tout notre temps, je vais le recoucher dans sa chambre. Il faut y aller par étape, que tu te familiarises avec son image et sa présence. C'est normal.

Polina se leva, s'approcha de la fenêtre en sanglots. Elle tentait désespérément de masquer sa douleur, de minimiser le conflit intérieur qui l'assaillait, entre joie et mélancolie. Elle ne se retourna pas quand Zina et son fils quittèrent la pièce. Les lumières dans le ciel de Moscou l'hypnotisaient. Elle renifla, essuya ses joues humides, inspira un grand coup. Le souvenir de Grisha la hantait, comme un fantôme revenu des limbes. Les barrières de protection sautèrent, la digue se fissura, impossible de résister à la déferlante d'émotions. La mère qui sommeillait en elle se réveilla violemment avec une envie atroce de crier sa détresse. Ses affres rejaillirent en un volcan de souffrances aiguës lui déchirant le cœur. La mort de son bébé, si proche et si loin à la fois, raviva en elle une colère incontrôlable. Elle tapa le haut du fauteuil qui se trouvait sur son chemin.

De retour, Zina l'observait dans l'ombre de la pièce, se sentant impuissante. Elle s'approcha doucement. Polina était de dos, renfermée, hermétique aux bruits ambiants. Sa protectrice fit trois pas vers elle, puis l'étreignit sans un mot, une symbiose entre deux femmes devenues mamans. Trois minutes s'écoulèrent dans cette posture. Polina se retourna en larmes, le regard vide, submergée par une profonde détresse. Zina posa ses mains fines sur sa chevelure blonde, et lui porta un baiser sur le front.

Soudain, Polina recula. D'un pas décidé, elle traversa le salon en direction de la chambre de Dima. Elle entra, se pencha sur le berceau, saisit le petit et le serra très fort. Un câlin intense, une réconciliation, un désir de vaincre, de surmonter le drame en affrontant la chaleur du corps de Dimitri. Elle lui parla à voix basse, se confia. Zina accourut,

terrorisée par l'idée d'un mauvais geste. Un dérapage psychologique aurait pu déclencher un passage à l'acte, une tragédie, mais elle fut rassurée devant cette scène miraculeuse où l'amour et la paix triomphaient. Ce tableau démontrait la force qu'avait un bébé de faire fondre les noirceurs de l'âme au profit d'une éclaircie. L'une et l'autre arborèrent un sourire empli de tendresse quand elles se fixèrent, au son des gazouillis de Dimitri. Cet enfant aurait désormais deux mères unies par un lien puissant, indestructible.

Cette journée marqua une transition dans son existence. La jeune Soviétique s'en souviendrait toute sa vie sans appréhender, au moment où les faits s'étaient déroulés, les contours sournois de ce pacte diabolique. Vivre ici sous le contrôle de Zina aurait pu ressembler au bonheur, si derrière le rideau de ce mirage ne croupissaient pas tous les ressorts du mal.

21 – Dima

Moscou, quelques jours plus tard

La vie avait repris son rythme d'antan, comme à l'époque de la villa. Polina suivait des cours particuliers, accompagnait Zina partout, dans les dîners, au théâtre, à divers spectacles, un quotidien exaltant pour la jeune Soviétique, fascinée par l'univers très privilégié des dirigeants du pays. Ces gens vivaient en vase clos, une caste connectée au reste du monde à travers des colloques diplomatiques, des conférences internationales ou les réceptions de nombreux hôtes étrangers venus en visite officielle. Le peuple ignorait à quel point les princes rouges se vautraient dans le faste et l'opulence matérielle. Tous les produits étaient importés sans limites de restriction, que ce soit pour l'alimentaire ou les dernières technologies à la mode outre-Atlantique.

Lev avait constaté à son retour de voyage la présence annoncée de Polina, ce qui avait plongé le couple dans une nouvelle crise une fois de plus étouffée par Zina sous couvert d'un odieux chantage. L'homme n'avait aucun pouvoir au sein de son propre foyer, un pantin maintenu par un fil fragile que son épouse pouvait couper à tout moment. Il le savait, cela le rendait encore plus distant. Depuis que la jeune femme était dans ses murs, il se terrait dans son bureau, porte fermée. Ce refuge lui permettait de ne plus croiser l'ombre de sa tortionnaire. Lui-même était une victime, comme tous ceux qui approchaient Zina, excepté son père et, en apparence, Polina. Cela faisait des mois, voire des années, qu'ils n'avaient plus de rapports conjugaux. Il ne se souvenait plus de la dernière fois où ils avaient fait l'amour. Par chance, elle ne surveillait pas ses déplacements à l'extérieur. Autrement, elle aurait découvert qu'il entretenait une relation avec une traductrice du comité, une amourette sans conséquence, puisque la plupart des membres du conseil usaient de leur poste pour obtenir les faveurs de certaines au cœur de l'Administration. Il n'était pas rare de croiser dans les hôtels intercontinentaux, en plein après-midi, de hauts responsables en bonne compagnie. Le champagne et le caviar y étaient servis en abondance. Ce manège était géré par la direction de l'établissement, celle-ci étant nommée par ces visiteurs de jour. Lev était plus discret, il préférait ne pas jouir des avantages d'un tel lieu, car, si sa femme l'apprenait, il passerait brutalement du palace au goulag.

Chaque soir, le couple dînait en toute hypocrisie dans la grande salle à manger. Polina les accompagnait, mais parfois, elle se restaurait de son côté afin de ne pas subir l'ambiance délétère qui régnait. Vers 22 heures, le salon se désemplissait, Zina regagnait ses appartements, sa protégée également, et Lev, sa tanière. Les époux faisaient chambre à part. Lui avait l'habitude de quitter son bureau aux alentours de minuit.

Dans la pénombre, Polina patientait. Lorsque la lueur diffusée sous la porte de Lev s'éteignait, elle attendait encore une demi-heure avant de rejoindre celui qui était devenu le centre du monde, Dima. Zina, dénuée de tout instinct maternel, avait délégué avec plaisir les corvées de la nuit à la jeune femme. Son fils adoptif était à un âge qui ne la passionnait pas. La nature ayant horreur du vide, Polina s'était engouffrée dans la brèche. En moins d'une semaine, elle s'était muée en une véritable mère de substitution, ce qui arrangeait la maîtresse des lieux. Celle-ci aurait préféré un enfant prêt à l'emploi, propre, marchant, parlant, déjà formé, néanmoins, recueillir un garçon de plus de trois ans l'avait rebutée. Elle savait, pour l'avoir lu, que tout se jouait entre la naissance et cinq ans, alors, pour ancrer sa marque, elle avait souhaité un cerveau vierge. Cette option souffrait de certains désagréments qu'elle avait précédemment externalisés en journée à la domestique, mais depuis l'installation de Polina, c'était elle qui occupait cette place, un rôle sur mesure. Était-ce là toute la manipulation : utiliser cette dernière comme maman en second ?

À 0 h 35, l'appartement était plongé dans le noir. Aucun bruit ne résonnait en dehors des ronflements disgracieux de Lev. Dans le couloir du fond, deux portes se faisaient face : celle de Dimitri et celle de sa nouvelle nourrice. Quelques pas les séparaient. Personne ne viendrait les déranger dans ce rituel. Polina pénétra silencieusement dans la pièce, à la lueur de la veilleuse, où régnait une ambiance ouatée. Entre les barreaux en bois du lit importé d'Allemagne, elle l'observait dormir. Une odeur de poupon flottait, une bouffée de bonheur qui chatouillait ses narines et activait sa mémoire olfactive. Elle souleva délicatement Dima, le cala dans ses bras, puis s'assit dans un confortable fauteuil en tissu. Polina le contempla, lui caressa les joues, toucha du bout des doigts ses petites lèvres roses d'où un souffle chaud s'échappait. Chaque fois qu'elle le prenait ainsi, son cerveau transposait l'image de son propre enfant. Elle revivait les merveilleux instants de la maternité avant que le drame ne la fasse sombrer dans l'horreur. Dimitri l'apaisait. L'affliction disparaissait au profit d'une extase profonde. Ce moment exclusif la comblait, le temps n'avait plus d'emprise, les heures pouvaient s'écouler comme des minutes. Souvent, elle s'assoupissait avec le bébé niché contre son ventre.

Dimitri faisait ses nuits depuis peu, un soulagement pour Zina. Ce

soir-là, il émergea sans râler. Lorsqu'il ouvrit les yeux, son regard plongea vers le visage de Polina. Un léger sourire se dessina, une expression sincère. Rassuré, l'enfant gazouilla, ce qui provoqua le réveil de la jeune femme qui cachait sous sa couverture un biberon. D'un geste lent, elle dégagea son sein droit, renversa un peu de lait dessus et le porta à la bouche de Dima, qui se mit à téter instantanément. Elle déversa le contenu au compte-gouttes sur la courbure de sa poitrine. Un filet blanc s'étira jusqu'à la pointe de son téton, puis le liquide finit dans le gosier du bambin, ravi de se sustenter, la tête appuyée à même la peau de cette mère bien plus attentionnée que l'autre. Ce moment de communion tissait des liens d'attachement profond, une appropriation maternelle non maîtrisée. Si une séparation survenait, Polina basculerait dans un vide sidéral dont elle ne sortirait plus. Elle agissait sans se projeter, sans calcul, simplement par amour, par envie de jouer son rôle, celui qui lui avait été arraché. En cet instant, personne n'aurait pu la raisonner sur les terribles conséquences psychologiques de son acte, aussi bien pour elle que pour le bébé.

Le grincement d'une porte la fit sursauter. Son esprit accaparé s'extirpa de sa bulle, un retour violent à la réalité. Polina ne voulait pas être surprise dans cette position, on l'accuserait de mal se comporter, d'occuper une place qui n'était pas la sienne. Elle se rhabilla à la hâte, reposa l'enfant dans son lit en lui prodiguant quelques mots doux. Son oreille resta attentive aux bruits extérieurs. Pas question de se précipiter, de regagner ses appartements. Au cas où quelqu'un entrerait, il serait aisé de donner une explication. Par sécurité, avant de quitter sa chambre, elle avait éteint la lumière.

Polina patientait, la voie semblait libre. Lev s'était certainement levé afin de se rendre aux toilettes ou de boire de l'eau. Elle se pencha sur le bébé, et lui porta un baiser sur son front. La phrase qu'elle prononça aurait pu lui coûter très cher si Zina l'avait entendue : « Bonne nuit, mon petit Grisha, je t'aime. »

Ce nœud qui l'étouffait quand elle était encore chez ses parents à Nevki avait totalement disparu depuis que Dimitri était entré dans sa vie. La jeune femme avait opéré un transfert autothérapeutique, elle remplaçait un être cher par un autre, un schéma mental involontaire, mais conscient, un mécanisme complexe extrêmement dangereux pouvant occasionner de graves troubles neurologiques. Plus la situation se répétait, plus l'accoutumance se faisait forte, jusqu'à devenir une normalité. Polina glissait vers ce désir, aveuglée par l'idéalisation, incapable de contrôler sa dépendance à cet enfant qu'elle prénommait Grisha. Tous les signes d'une transposition accélérée clignotaient sans que personne puisse enrayer le processus.

Arrivée dans sa chambre, elle se dirigea vers sa salle de bains. Nue

devant la glace, elle lava sa poitrine encore humide du lait et de la salive de Dima. D'un geste lent, avec un gant de toilette mouillé, elle essuya sa peau en souriant. Une fois propre, elle saisit ses deux seins entre ses mains, les soupesa avec l'espoir qu'ils se remplissent à nouveau. À 1 h 45, elle se coucha toujours plus heureuse, comme chaque soir après sa séance d'allaitement.

Lorsqu'elle ferma enfin les yeux, la tête posée sur le côté de son oreiller en plume, Polina compara les deux garçons, Dima et Grisha. Indubitablement, dans son esprit fragile, les deux ne formaient plus qu'un. Et puis, il y eut cette question à peine retenue : « Et si c'était vraiment mon fils ? » Le simple fait de soulever cette hypothèse dramatique la propulsa dans un délire irréfutable. Elle se redressa, la bouche grande ouverte, appuya sur l'interrupteur de la lampe, porta ses mains en coupe sur son visage. Une accusation terrifiante se formula à voix basse, des mots qui résonnèrent comme une évidence au moment où elle les prononça : « Elle me l'a volé, c'est Grisha. »

Un déclic s'était produit. Son corps se mit à trembler, ses doigts se crispèrent sur le rebord du lit, ses pieds s'agitèrent sous les draps. Polina se releva. Elle tourna en rond, effarée par la révélation qui s'invitait dans son esprit tourmenté. Tous les souvenirs sensoriels se mêlèrent : le grain de sa peau, le parfum de son crâne quand elle passait ses narines sur sa chevelure. Les similitudes ne souffraient d'aucun doute. Dima était Grisha. Comment avait-elle pu tomber dans le piège ? Zina la manipulait depuis le début de leurs retrouvailles. Dans quel but ? Pourquoi l'avoir fait revenir ici ? Le risque était énorme. Il y avait certainement une explication qui lui échappait.

Animée par l'espoir, Polina se jura de tout mettre en œuvre afin de regagner sa légitimité de mère, son fils ne serait plus jamais séparé d'elle. Un plan diabolique prit forme : arracher Grisha des griffes de Zina. Mais avant, elle devait évacuer sa colère, recouvrer son calme, canaliser ses pensées sur l'après, sans éveiller les soupçons. Fuir avec lui serait suicidaire, elle serait rattrapée, condamnée pour vol d'enfant, et finirait ses jours en prison. Non, il fallait user des armes de l'adversaire, manipuler Zina sans que le lien soit établi par les éventuels enquêteurs au moment du rapt. Pour cela, Polina devait faire appel à un ou plusieurs complices, des gens de confiance qui ne la trahiraient jamais. En faisant le tour de la question, aucun profil ne correspondait. Elle chercha au fond de sa mémoire, passa en revue toutes les personnes qu'elle connaissait dans son entourage proche, en vain. À chaque fois, la même conclusion. Soudain, un flash. Un seul pouvait tenir ce rôle.

Dans deux jours, il était prévu qu'elle se rende à Nevki pour fêter son anniversaire et partager le repas de Noël en famille. C'était là-bas

que résidait celui qui pourrait lui venir en aide. Ne restait plus qu'à le convaincre...

22 – Le pacte

Village de Nevki, le 24 décembre 1982

Igor et Katerina jubilaient. Revoir Polina pleine d'énergie les rendait heureux. L'anniversaire avait été fêté la veille, 21 bougies sur le gâteau préparé par la mère et la fille en toute complicité. En ce jour du 24, la tradition familiale voulait que le père parte à la chasse en vue de ramener le gibier qui serait dégusté lors de la veillée de Noël, mais, chose inhabituelle, Polina avait insisté pour l'accompagner aux aurores. Surpris, Igor avait accepté, fier de partager ce moment. Vers 9 h 45, après un copieux petit déjeuner, ils prirent la route en direction de la forêt, couverts et gantés afin d'affronter le froid et la neige. Sur le pas de la porte, Katerina les regarda s'éloigner.

La matinée était radieuse. Pas un souffle d'air dans l'atmosphère. La nature figée par le gel craquait de partout. Les rayons rasants du soleil diffusaient une lumière éblouissante qui se reflétait sur le manteau neigeux. Au loin, derrière eux, des traînées dans le ciel s'échappaient. Les cheminées du village crachaient une fumée verticale, de petites virgules sur le haut des toits. Polina marchait dans les traces de son père qui scrutait l'horizon à la recherche d'un bon affût à la lisière des bois. Elle ruminait son argumentaire, anxieuse de passer à l'acte, de tout lui raconter, de l'obliger à devenir son complice. Igor ne se doutait de rien, trop absorbé par sa quête pour se rendre compte que le visage de sa fille arborait une moue soucieuse.

Les minutes défilèrent. Chaque pas la rapprochait de l'échéance fatidique. Comment réagirait-il face à ses révélations ? Polina tournait le problème dans tous les sens, elle ne savait pas par où commencer. Devait-elle lui avouer son viol, ou amorcer son récit à partir de son accouchement ? Ne fallait-il pas le préserver du pire ? Elle se torturait les méninges, incapable de trancher.

Igor s'arrêta. Du doigt, il désigna un bosquet d'arbres, 100 mètres avant la grande forêt, un point d'observation idéal. Quand il se retourna afin de lui expliquer sa stratégie, elle se força à sourire. Le duo reprit la route vers le lieu choisi. Polina replongea dans ses pensées, un tourbillon de questions l'assailait, puis il y eut une phase de doute. Une petite voix lui disait de renoncer, d'abandonner son plan, de ne pas gâcher l'esprit de fête. Une sensation terrifiante la paralysait intérieurement, une peur panique de voir son père anéanti par ses propos. Elle frappa ses mains les unes contre les autres pour se

redonner de la combativité. Elle devait suivre son intuition première, avoir foi en elle-même.

Igor se faufila entre les troncs, elle marcha sur ses talons, ils pénétrèrent dans le bosquet. Le paternel confia son fusil à sa fille le temps d'édifier un mur de camouflage à l'aide de branchages. En moins de cinq minutes, un abri naturel fut érigé. De là, ils pourraient observer la plaine, à l'orée du bois, sans être vus par la faune, un poste de tir parfait. Depuis qu'ils avaient quitté le village, pas une parole n'avait été échangée, juste des signes. Le chasseur se positionna, il invita Polina à prendre place à ses côtés sur une souche. Elle s'assit. Le moment était idéal pour entamer la conversation. Elle l'interpella tandis qu'il manipulait son arme.

— Papa, tu es content que je t'accompagne ce matin ?

— Évidemment. Quelle question ! Ça doit bien faire deux ans que tu n'es pas venue à la chasse avec ton vieux père. Maman n'aime pas trop, mais bon...

— Pour tout t'avouer, je suis ici pour que l'on discute.

— Bien sûr, ma chérie. Moi aussi je veux qu'on bavarde, pas trop longtemps, sinon on rentrera bredouilles, précisa Igor en souriant.

— Je sais, mais ce que j'ai à te dire est bien plus important. S'il te plaît, écoute-moi attentivement... J'ai une révélation qui va... probablement te choquer. Tu vas me prendre pour une folle ou je ne sais quoi d'autre.

— Qu'est-ce que tu racontes, Lina ? Vas-y, parle, ma fille. J'en ai entendu de toutes les couleurs, alors ne te soucie pas de moi. Tu n'as pas l'air bien, on dirait que...

Polina mordillait sa lèvre, ses paumes étaient moites, l'anxiété la gagnait. Elle avala sa salive et poursuivit :

— Ce n'est pas facile de commencer.

— Si tu as un problème, ne le garde pas pour toi. Vide ton sac. Enfin, Lina, je ne vais pas te bouffer, je suis ton père. Allez, un peu de courage, je suis sûr que ça ira mieux après.

— Justement, non !

Igor se pencha vers sa fille, posa une main tendre sur la sienne.

— Je t'écoute. Je ne te jugerai pas.

— D'accord, dit-elle en inspirant un grand coup. Quand je suis retournée chez Zina à Moscou, elle m'a présenté son enfant adoptif. C'était une promesse qu'elle m'avait faite : avoir un bébé en même temps que moi pour que l'on partage le bonheur d'être mères

ensemble. Au début, j'ai eu mal. Ça me renvoyait l'image de Grisha, de sa mort. Bref, après quelques jours, j'y ai trouvé un immense plaisir. Je suis devenue accro à ce petit...

— Comment s'appelle le gosse ?

— Dimitri. Oh et puis je ne devrais pas te raconter cette histoire.

— Non, Polina, je sens que tu es perturbée, il faut parler. Ce bébé, tu l'as un peu adopté, c'est ça ?

— Pire ! Je suis certaine que c'est le mien. Tu saisis ce que je dis, Papa. Il s'agit de Grisha.

— Oh là, doucement, j'ai du mal à te suivre. Comment veux-tu que ce soit ton fils ? Il est enterré dans le cimetière derrière la clinique. Tu pars dans un mauvais délire.

— Je ne suis pas folle, je le sais au fond de moi. C'est difficile à comprendre pour un homme, mais une mère sent ça. Il a les mêmes cheveux, le même âge, la même odeur, le même grain de peau. C'est lui, elle me l'a volé, réaffirma Polina avec force.

— Attends, laisse-moi le temps d'encaisser... Tu veux me faire croire que cette femme qui ne peut pas avoir d'enfant aurait pris le tien à sa naissance. On nage en plein complot !

— Ce n'est pas compliqué à mettre en place. Zina m'a fait admettre dans une clinique réservée aux dirigeants du Parti et le chef de service est un ami à elle. Je te rappelle qu'ils ne m'ont jamais montré le corps de Grisha. Vous l'avez vu, toi et Maman ?

— Non, c'est vrai. À ce qu'on nous a dit, c'est généralement comme ça dans pareil cas. Rien d'anormal, c'était pour te protéger.

— Reconnais que nous n'avons pas de preuve que mon fils est réellement mort.

— Ils auraient fait comment ?

— Un échange. Ce n'est pas dur pour ces gens-là. Dans les établissements hospitaliers de Moscou, des nouveau-nés qui décèdent, il doit y en avoir souvent.

— On peut tout imaginer, mais après ? Je ne sais pas quoi penser, c'est tellement dingue. Et puis, tu as l'air si certaine...

— C'est Grisha, assura Polina d'une voix puissante. Cette garce de Zina m'a manipulée. Logique, elle ne peut pas avoir d'enfant. De toute façon, personne ne me fera changer d'avis, j'irai jusqu'au bout, je te le promets.

— Au bout ? paniqua Igor en écarquillant les yeux. Tu ne vas pas le...

— Si ! Le kidnapper, ou plutôt le récupérer. Il est à moi !

— Merde ! Tu es folle. Ils vont te foutre en taule jusqu'à la fin de ta vie. Et nous, on devient quoi dans tout ça ? Ta mère en mourra si tu finis tes jours au fond d'un cachot. Voler le gamin de la fille Grosnev, tu es complètement inconsciente.

Igor abaissa son regard. Les propos de Polina le terrorisaient. Au fond de lui, il était persuadé que la raison l'avait quittée, qu'elle était atteinte de graves troubles mentaux. Il se sentait impuissant, incapable de faire face à de telles allégations, d'enrayer son déclin. Pourtant, elle semblait assez calme, comme réfléchie.

— Tu ne dis plus rien. Ça va, Papa ?

— Non, je suis effondré. Moi qui croyais que tu allais mieux. On se réjouissait avec Maman de te retrouver comme avant.

— Depuis que j'ai compris, je ne me suis jamais sentie aussi forte. Je ferai tout pour récupérer mon fils. Tu m'entends ?

— Si tout est réel, pourquoi cette femme a demandé que tu reviennes ? C'est absurde.

— Tu ne la connais pas. Je peux te jurer qu'elle est en mesure de manipuler n'importe qui. Elle n'a aucun sens maternel, je l'ai bien vu. Elle avait besoin de quelqu'un pour s'occuper de Dimitri. Or, je suis la personne idéale. En plus, elle m'aime vraiment, autant que le petit. Nous avoir tous les deux à ses côtés lui procure de la joie, elle qui est sujette à la dépression.

— Admettons, et après ?

— J'ai un plan. On va tout organiser dans les moindres détails.

— « On » ? Ne me dis pas que je vais participer à son enlèvement. Ça, jamais !

— Sans toi, je n'y arriverai pas, je me ferai cueillir. Ce n'est pas ce que tu veux ? Papa, il s'agit de ton petit-fils, de ton sang. J'ai étudié la question. À deux, c'est tout à fait jouable. Ainsi, je ne serai pas soupçonnée. Par contre, il ne faut rien dire à Maman tant que l'opération n'est pas bouclée. On lui annoncera une fois que Grisha sera en sécurité et que je serai mise hors de cause.

— Tu ne me laisses pas le choix. Ta mère ne me pardonnera jamais si je ne t'aide pas.

— Donc tu es d'accord ? Tu me crois ?

— Tu es ma fille unique, je dois te faire confiance. Et puis, tu le feras seule autrement, n'est-ce pas ?

— Merci Papa, lança-t-elle en l'embrassant.

— Tu es consciente qu'ils vont nous tuer.

— On va réussir, je te le promets.

Père et fille restèrent plus d'une heure à discuter stratégie. Depuis trois jours, Polina prenait des notes sur un cahier secret. Tout était répertorié : les horaires, les personnes, la description des lieux, les habitudes de chacun. Igor écouta son exposé avec attention. Il était fasciné par sa détermination. Le sang-froid avec lequel elle s'exprimait

le confortait, l'idée faisait son chemin, une forme d'acceptation contrainte devant l'évidence. Aucun contre-argument ne la faisait douter, elle avait un réel talent de persuasion. Ne pas la croire ou refuser de lui prêter main-forte aurait diminué ses chances de succès. Dès qu'il formulait une objection, elle la balayait avec conviction, certaine d'avoir démasqué la vérité. Ce petit garçon âgé de quelques mois était essentiel à l'équilibre psychologique de sa fille. Sans lui, elle s'écroulerait, Igor l'avait bien compris. Dans ces circonstances, il consentit à participer à cette folie en étant le complice d'une mère en détresse. Il sauverait son petit-fils d'une destinée qui n'était pas la sienne. Polina n'évoqua jamais l'origine du drame, son viol supposé, un mystère non élucidé. Seul Grisha comptait, elle était prête à mourir pour lui. Son père jura de ne pas trahir sa parole, de laisser Katerina en dehors de cette affaire, d'aller jusqu'au bout.

Voilà, c'était fait, impossible de reculer. Le pacte se ponctua par une étreinte émouvante au fond des bois. Igor serra Lina de toutes ses forces. Une larme tomba au sol, aussitôt absorbée par la neige fraîche. Polina posa son front contre le sien, ils se fixèrent longuement du regard, leurs yeux brillaient d'un amour indéfectible. La jeune femme frappa le tronc d'arbre à sa portée, et asséna comme un slogan va-t'en-guerre que Grisha serait à Nevki avant le Jour de l'an.

23 – Le trousseau

Moscou, le 28 décembre 1982

Le vendredi à 18 h 30, Irina, la domestique, salua sa patronne avant de refermer la porte d'entrée. Deux jours de congé mérités, jusqu'au lundi. Zina était seule dans l'appartement, son mari absent ne reviendrait que dimanche matin. Quant à Polina, elle assistait à une conférence. Irina traversa la cour principale en direction de la sortie. Elle fit un signe de tête aux deux gardiens en uniforme, postés devant la barrière. La nuit froide la faisait greloter. Chaque soir après le travail, elle prenait le métro à la station la plus proche, environ cinq minutes de marche. Elle vivait chez ses parents dans la banlieue ouest de Moscou, à plus d'une heure d'ici dans un quartier austère. Les barres d'immeubles en préfabriqués dataient de l'époque de Khrouchtchev. La jeune Soviétique luttait contre le vent et les bourrasques de neige qui virevoltait dans la rue. Elle tourna à l'angle de la prochaine. Ce boyau lui permettait de raccourcir son parcours, néanmoins, elle détestait l'emprunter. Le manque de lumière la terrorisait, même si généralement elle ne croisait personne.

Dans un renforcement, un individu vêtu d'un long manteau, coiffé d'un chapeau de feutre noir, patientait, une cigarette au bec. Ses doigts gantés s'agitaient dans tous les sens. La tension monta lorsqu'il entendit des pas de femme. Il passa sa tête le long du mur, une fois, deux fois, sans se faire repérer. Irina arriva à son niveau. D'un geste violent, il l'agrippa par le cou, puis la traîna dans ce coupe-gorge sordide où régnait une odeur de poubelles infâme. Elle n'eut pas le temps de crier, une main fut plaquée sur sa bouche. L'homme lui asséna un coup de poing dans le visage, elle s'écroula au sol, sonnée, mais encore consciente. Une sensation atroce la cloua contre le bitume gelé. L'assaillant vola son sac avant de décamper et de disparaître dans l'obscurité.

Irina resta quelques instants à terre, tétanisée. Par chance, son agresseur n'avait pas pris sa montre, un cadeau offert par son père qui lui venait de sa grand-mère. L'heure indiquait : 18 h 43. L'effet de l'impact s'estompa, le choc subi la perturba. Elle se releva, toucha son corps pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé, puis courut vers la bouche de métro. Sa première idée fut de rentrer au plus vite chez elle, et non de se rendre à la police, qui ne pourrait rien faire contre un truand en fuite, son signalement correspondant à monsieur Tout-le-

Monde. Elle préféra s'engouffrer dans le sous-sol, retrouver de la vie, voir des gens, monter dans la prochaine rame.

À 18 h 58, elle prit place dans un wagon bondé. Une passagère lui fit un signe en désignant sa joue. Irina retira son gant, passa ses doigts sur l'endroit indiqué, une trace de sang lui macula la main. Le coup reçu au visage avait causé une petite plaie sur l'arcade sourcilière droite. Elle remercia sa voisine d'en face, sortit un mouchoir de sa poche. La dame s'approcha, consciente que la jeune femme était en état de choc. Elle tremblait de partout, une réaction post-traumatique. Soulagée de voir une personne de confiance lui venir en aide, Irina raconta sa mésaventure. Un flot de paroles ininterrompues se déversa de sa bouche, une forme de libération qui attrista son interlocutrice. Elles finirent quasiment le voyage ensemble, une station d'écart.

Pendant ce temps-là, au centre de Moscou

Une voiture noire était garée le long d'un trottoir, moteur allumé, non loin de l'endroit où Irina avait été agressée. Le conducteur, casquette vissée sur le crâne, scrutait les moindres mouvements alentour, impatient de retrouver son complice. Soudain, un individu surgit de l'ombre, s'engouffra dans le véhicule en plongeant sur la banquette après avoir ouvert précipitamment la portière.

Au volant, Igor l'observa se changer à la hâte. Polina ôta ses vêtements pendant que son père faisait le guet. Chaussures d'homme, pantalon, manteau et *chapka* furent rangés dans une besace. Son déguisement lui servirait lors de la prochaine étape de son plan. Elle s'essuya le front, reprit son souffle.

— Alors, tu as réussi ? Tout va bien ?

— Oui, oui, c'est bon. J'ai volé son sac, dans lequel il y a les clés de l'appartement de Zina.

— Elles sont où ?

— Je les ai, avec l'argent. J'ai balancé tout le reste dans une bouche d'égout. Personne ne pourra faire le rapprochement avec moi.

— Zina va t'interroger ?

— Évidemment. Mais comme prévu, j'ai assisté à une conférence universitaire à l'Académie des sciences. J'ai discuté avec le professeur qui animait la séance, je le connais, on s'est rencontrés l'été dernier à la villa. Comme alibi, il n'y a pas mieux. Par contre, il avait du retard, j'ai cru que je n'arriverais pas à temps pour choper Irina dans la ruelle.

— Tu es sûre qu'elle ne t'a pas reconnue ?

— C'était dans le noir, et avec mon accoutrement d'homme, impossible. En plus, juste avant que je l'agrippe, j'ai allumé une

cigarette brune. Ça empestait le tabac. Une seconde fausse piste. Ils rechercheront un type, pas une jeune femme comme moi.

— Elle s'est débattue ?

— Non, je lui ai collé un coup de poing, elle est tombée. Après, je suis partie en courant. J'espère que je ne lui ai pas trop amoché la figure. La pauvre.

— Dans quoi tu t'embarques, on risque gros. Imagine que tu te trompes, que tu as... comment dire... effectué un transfert affectif. Ce bébé n'est peut-être pas Grisha.

— Écoute, on en a déjà parlé je ne sais combien de fois. Je t'assure que c'est mon gosse. Si tu ne veux plus m'aider, je me débrouillerai seule.

— Il n'est pas trop tard, on peut encore renoncer. Je me sens dépassé par les événements. Tu as tellement changé, on dirait que tu as fait ça toute ta vie. J'ai peur, Lina.

— C'est maintenant ou jamais. Décide. Tu le fais ou pas ?

— Ne t'énerve pas... Je ne peux pas t'abandonner, alors oui.

— Merci Papa. Sans toi, je ne réussirai pas. Bon, revenons au plan. Dans cinq minutes, je sortirai de la voiture habillée en Polina, je regagnerai l'appartement en passant par la porte principale. Lev, le mari de Zina, est absent jusqu'à dimanche matin, donc l'enlèvement aura lieu samedi vers minuit si tout se déroule bien. En ce moment, Zina s'endort vers 22 h 30. Une chance, car, du temps de la villa, elle se couchait au milieu de la nuit. À Moscou, c'est différent. Je la ferai picoler un peu plus que d'habitude. Une fois la voie libre, je prendrai Grisha. Je le déposerai dans un sac avec une couverture au fond, en prenant soin de lui laisser de l'air pour respirer.

— Faut pas qu'il se réveille. Comment tu comptes faire ? Imagine qu'il se mette à hurler dans le couloir.

— J'ai prévu de verser un peu de gnôle dans son biberon, il sera sonné. Je connais la dose, j'ai déjà expérimenté, ça ne craint rien. Je serai déguisée en homme comme aujourd'hui avec un cigare allumé dans le bec. Je passerai devant les plantons avec le sac bien en vue.

— Et s'ils te demandent de l'ouvrir ?

— Aucune chance. Seules les personnes entrantes sont contrôlées, pas celles qui s'en vont.

— D'accord, mais ils ne t'auront pas vue rentrer costumée, ils seront soupçonneux.

— J'ai planifié de sortir après le changement d'équipe. Ils se diront que j'ai été inspectée avant, que j'ai été invitée par un habitant de l'immeuble. Tu sais, il y a beaucoup de visiteurs prestigieux qui circulent dans ce bâtiment. Voilà pourquoi je dois attendre que les gardes soient remplacés. Mon véritable souci, c'est Zina. Il ne faut pas qu'elle reste éveillée, sinon c'est foutu. Il n'y aura pas d'autres

occasions avant un bout de temps. Là, tout coïncide : le congé d'Irina, l'absence de Lev, Zina qui dort tôt, les horaires des factionnaires, le trousseau volé à Irina. Avec l'histoire des clés, les flics penseront que c'est un kidnapping prémédité.

— Moi, je patienterai ici, au même endroit, c'est bien ça ?

— Exactement, mais tu te gareras dans la ruelle sombre, moteur éteint. Tu couvriras la voiture avec une bâche, les gens croiront qu'elle appartient à un habitant du coin. J'arriverai avec le petit, j'enlèverai mon déguisement et vous filerez gentiment à Nevki.

— Et en cas de contrôle sur la route, je sors les papiers que tu m'as donnés ?

— Oui, avec ce genre de document, ils te laisseront poursuivre ton trajet sans problème. J'ai subtilisé dans le bureau de Lev des laissez-passer officiels, je les ai tamponnés et signés. Aucun risque de ce côté-là. C'est pour cela qu'il faut mettre Grisha dans le coffre afin de ne pas éveiller l'attention au moment de la vérification visuelle.

— Et toi, tu repartiras par où ? Tu ne peux pas de nouveau franchir le poste de garde.

— Il y a une porte en fer à l'arrière de l'immeuble, une sortie de secours sous la cage d'escalier. On ne peut pas ouvrir de l'extérieur, juste de l'intérieur, c'est une voie d'urgence en cas d'incendie. Je la calerai lorsque je descendrai avec Grisha. Comme ça, je reviendrai par là sans me faire remarquer. Il y a peu de patrouilles dans cette rue, au mieux une toutes les trois heures. J'ai pointé, c'est sans risque.

— Ce n'est pas si facile. Ton plan comporte pas mal d'incertitudes. C'est de la folie, Lina...

— Tu crois quoi ? Qu'on peut enlever le fils des Grosnev d'un coup de baguette magique ! Rassure-toi, je serai très prudente. Il faut que l'on reste concentrés sur la mission. Arrête de remettre en cause toutes les cinq minutes ce qui a déjà été tranché. C'est démotivant, je te jure...

— Comment je saurai si tu as un empêchement ?

— C'est simple. Si à une heure du matin je ne suis pas là avec Grisha, tu lèves le camp. On se donne rendez-vous dimanche matin à dix heures à la gare Centrale. Pas d'appel téléphonique, OK ?

— Compris. L'autre gros point difficile, c'est ta mère. Quand je vais débarquer en pleine nuit avec le gosse, elle va paniquer.

— Et alors ! Ce n'est pas elle qui nous dénoncera. Tu n'auras qu'à lui expliquer. Moi, j'arriverai lundi soir, le 31, comme prévu officiellement, pour fêter le Nouvel An. Entre-temps, j'aurai déjà subi l'interrogatoire de la police. Ils n'auront aucune preuve contre moi.

— Zina va trouver louche que tu ne changes rien à ton programme. Dimitri aura été enlevé depuis moins de 48 heures.

— À mon avis, cela ne posera pas de problème. Elle sera au plus

bas, complètement déboussolée. Lev sera de retour, il me demandera probablement de les laisser en famille. Non, le plus dur sera de jouer la comédie. Il faudra que je pleure, que je hurle ma douleur devant eux le dimanche matin. L'idéal serait que Zina découvre le berceau vide avant moi. Comme on aura picolé la veille, je ferai celle qui ne s'est pas réveillée.

— Ne bois pas trop non plus.

— Enfin, Papa, je vais faire semblant ! Je déverserai l'alcool petit à petit dans l'évier ou ailleurs. Quand même, c'est évident !

— Oui, oui. Pardon. Je suis dix fois plus stressé que toi. J'ignore comment tu fais pour conserver ton sang-froid.

— Je n'ai pas le choix. Il s'agit de mon fils, ça me donne toute l'énergie du monde.

— Tu te rends compte que tu vas renoncer à cette vie, aux privilèges, à tes études, à un bel avenir. Tu devras vivre cachée pendant des années. Tu es vraiment prête à tout sacrifier ?

— Pour lui, oui. Papa, tu ne peux pas rabâcher sans cesse les mêmes choses ! Merde, je sais ce que je fais. Ne me prends pas pour une gamine, pas après tout ce que j'ai enduré. Sans Grisha, je meurs. Je sauverai mon enfant des griffes de ces ordures.

— Donne-moi ta main. Embrasse-moi, Lina.

— On croirait que tu me serres contre toi pour la dernière fois. Je te l'ai dit, on se revoit demain entre minuit et une heure. Juré, Papa. L'effet de surprise joue pour nous, ils ne se douteront jamais que ça vient de moi, je suis comme le cheval de Troie... Bon, l'heure tourne, il faut que j'y aille. Tu as bien retenu le planning ?

— Pour moi, c'est simple. Je n'ai qu'à attendre dans la bagnole et retourner à Nevki après.

— Explique à Maman, le moment venu, que Grisha ne doit jamais être vu à l'extérieur. Il ne doit pas quitter ma chambre. Pensez à garder mes rideaux tirés, et, quand vous rentrerez et sortirez de la pièce, fermez la porte. À son âge, tant qu'il est au chaud, nourri et changé, tout va bien.

— C'est noté... Allez, va-t'en, sinon je ne pourrai plus te laisser partir.

— Je t'aime, Papa.

— Je t'aime, Lina.

Polina ajusta sa tenue, inspira un grand coup, puis tourna à l'angle de la rue suivante. D'un pas lent, après 200 mètres de marche, elle franchit la barrière avec un joli sourire que le jeune milicien lui renvoya en la saluant. Dans moins de 30 heures, elle ferait le trajet en sens inverse, déguisée en homme, son fils dans un sac.

24 – L'obstacle

Jour J, soirée du 29 décembre

La journée fut interminable. Durant ce samedi, Polina avait patienté en tentant de masquer sa nervosité. Son plan tournait en boucle dans sa tête, chaque phase était mentalisée, enregistrée, telle une véritable opération commando. La clé de la réussite résidait dans l'amorce : s'assurer que Zina s'endorme avant 23 heures.

Polina était dans la chambre de son fils, elle donnait le biberon. Ce ne serait pas le dernier avant le grand saut. Elle prépara un sac qu'elle tapissa de couvertures et de papier aluminium afin de former une bulle isotherme. Dans trois heures, si tout se déroulait comme prévu, elle reviendrait pour le nourrir, 20 minutes avant le départ. Par chance, Grisha était un enfant sage qui ne pleurait que très rarement. À 20 h 30, elle le déposa dans son lit, le ventre plein.

Zina était debout dans le salon, une coupe à la main. Polina se rendit à la cuisine, composa un assortiment de charcuterie, un dîner simple accompagné d'une bonne bouteille, puis la rejoignit. Les deux femmes prirent place autour de la table basse garnie de victuailles. Les verres se vidèrent allègrement au fil d'une conversation détendue. Dès qu'elle le pouvait, Polina versait discrètement le contenu de sa coupe de champagne dans le seau à glace. Tout fonctionnait. Il suffisait d'abreuver son interlocutrice de paroles, de la plonger dans un climat serein, propice aux confidences. Zina se sentait joyeuse, elle était ravie de profiter de sa petite protégée sans son mari dans les pattes. Elle ôta ses chaussures, allongea ses longues jambes sur le canapé et, d'un air guilleret, tendit son bras afin qu'on la resserre à nouveau. Polina évoqua son départ lundi pour Nevki en fabulant qu'elle aurait préféré passer le Nouvel An à Moscou au dîner de gala organisé par le comité, mais ses parents avaient insisté. Une fête populaire l'attendait dans son village. Zina la réconforta, elle préconisa à la jeune femme de ne pas trop couper les ponts avec sa famille, question d'équilibre, assurait-elle ; une manipulation qui la rendait humaine, encore plus attirante.

Après deux heures de bavardages bien arrosés, les premiers signes d'épuisement s'invitèrent dans ses yeux. Zina avait de plus en plus de difficulté à formuler ses mots. Deux bouteilles ouvertes avaient eu raison de sa résistance légendaire aux effets de l'alcool. Le champagne absorbé en grande quantité sur un laps de temps assez court avait ce pouvoir magique de plonger le cerveau dans un état cotonneux, et, si

la fatigue naturelle s'ajoutait, le sommeil ne tarderait pas à envelopper sa victime.

À 23 h 10, Polina, qui n'avait pas bu une seule goutte, commençait à y croire en la voyant tituber lorsqu'elle se leva en direction des toilettes. Quand Zina revint dans le salon, la vessie vidée, elle lui fit part de son envie irrésistible de dormir. Ivre, elle se dirigea vers sa chambre et s'affala sur son lit. Polina lui emboîta le pas pour l'aider à ôter ses vêtements, la border, la mettre à son aise. De cette façon, elle serait sûre qu'elle ne se relèverait pas de sitôt. Tout se déroulait à merveille. Il ne fallut pas plus de cinq minutes avant que des ronflements profonds s'extirpent de sa gorge. Polina jubilait intérieurement. L'observer ainsi ensommeillée lui procurait une sensation de victoire absolue. Afin de vérifier une dernière fois, elle prit son bras, le souleva, puis le laissa retomber. Rien, pas un grognement, une vraie masse.

La phase deux s'annonçait encore plus facile : la séance de biberon avec l'adorable Grisha. Il téta goulûment le breuvage agrémenté de gnôle, les yeux fermés, installé contre sa mère, contemplative. Pour lui, aucune différence, un jour comme un autre, sauf que sa destinée basculerait dans quelques minutes, une vie sans luxe, un aller simple vers le bas de l'échelle sociale, ailleurs, très loin de Moscou et de Nevki. Cet enfant représentait un enjeu vital, une juste cause pour Polina, dont la détermination était inébranlable. Au cœur de la machine rouge, une jeune paysanne soviétique défierait les puissants par la ruse et la foi.

Dans la rue

Igor arriva dans le quartier au volant de sa voiture. C'était un excellent bricoleur. En vue de rendre plus confortable le voyage, il avait rembourré le coffre d'une épaisse couche de couvertures. Pour parer au froid, il y avait percé un trou afin de raccorder un tuyau de caoutchouc au système de chauffage. L'homme se gara à l'endroit prévu, recouvrit son véhicule d'une bâche de protection, puis réintégra l'habitable.

Le calvaire débuta. Il ne voyait rien, impossible d'observer quoi que ce soit, alors il patienta, emmitoufflé, la tête en arrière, les yeux fermés, les oreilles en éveil, prêt à affronter les assauts d'une nuit glaciale. Dans une heure et quinze minutes au maximum, sa fille serait là. Le temps sourd, aveugle, s'écoula sans repère. Une fine couche de gel apparut au-dehors, les températures chutaient fortement, le ciel était dégagé, pas de vent.

Igor entendait des craquements en haut des immeubles. Parfois, il sursautait lorsqu'un morceau de glace s'éclatait sur le trottoir, un bruit

sec comme du verre qui explose. L'horloge du tableau de bord égrenait les minutes avec une lenteur insupportable. Il s'enfonça dans son siège quand soudain il distingua le ronronnement d'un moteur tout près de lui. Son cœur s'emballa. La voiture marqua un arrêt. Était-ce une patrouille de la milice, un voisin qui se garait ? Apeuré, Igor se raidit et déglutit. Fausse alerte, le véhicule accéléra.

Dans l'appartement

Polina s'activait. Elle enfila son déguisement, installa le bébé dans le sac. Un détail manquait : le cigare. Elle traversa le couloir, puis le salon jusqu'au bureau de Lev. Dans un coffret en bois laqué, ses doigts en saisirent un. Elle se dirigea vers la cuisine afin de récupérer des allumettes. Une dernière fois, elle posa l'oreille contre la porte de Zina. Sa persécutrice dormait profondément. De retour dans la chambre, après un ultime contrôle, elle décida du top départ.

Sur le palier, sa main trembla. Elle n'alluma pas l'escalier. Le halo du boîtier de la sortie de secours, venu d'en bas, suffisait à la guider. Polina serra la poignée du sac et entama la descente, marche par marche, toute de noir vêtue. Un coussin glissé sous son pull lui conférait une apparence rondouillarde. Les gants, le long manteau, la *chapka* et le col relevé sur son visage maquillé d'une moustache la camouflaient à la perfection.

Encore un étage. Arrivée au rez-de-chaussée, elle se précipita vers l'issue secondaire à l'arrière de l'immeuble. Le temps de déclencher l'ouverture, juste de quoi laisser un jour, elle posa Grisha sur le côté. La panique ! Rien ne bougea. Le mécanisme fonctionnait très bien, mais la porte en fer était collée par le froid au niveau de son ossature, complètement soudée par le givre. Polina réessaya, en vain. Taper à coups de pied dessus risquerait d'alerter un habitant ou, pire, un garde. Elle s'accroupit, désespérée. Son plan capotait. Si elle ne pouvait revenir par ce passage, elle serait aussitôt accusée d'enlèvement, elle devrait donc fuir sur-le-champ. Que faire ? Annuler ?

Depuis 15 minutes, elle réfléchissait, le regard dans le vide, déprimée, lorsque tout à coup la colère monta. Échouer si près du but était vécu comme une injustice. Polina jeta un œil sur son fils blotti dans le sac, il dormait. Elle appuya sa main sur la poche extérieure, et sentit un biberon rempli d'eau. Elle l'avait précédemment rangé avec une serviette et une couche de rechange. En cet instant, une idée lui traversa l'esprit. Elle but le contenu, baissa son pantalon et sa culotte, positionna le biberon sans son capuchon sous ses fesses afin de faire pipi dedans. L'opération terminée, elle déversa délicatement son urine chaude sur le chambranle, le long de la jointure, en prenant soin de

faire couler le liquide en un filet régulier de haut en bas. Puis, d'un coup d'épaule maîtrisé, la glace collée se brisa, la porte céda. Un ouf de soulagement s'extirpa de sa bouche tandis que son poing se ferma dans un geste victorieux. Elle mit en boule la serviette de Grisha et la cala dans l'encadrement. Ensuite, elle se dirigea vers l'accès principal de l'immeuble.

Dans la voiture d'Igor

L'homme se morfondait, frigorifié malgré les épaisseurs. Déjà 0 h 32. Toujours aucune nouvelle. Les consignes de sa fille étaient claires. À 1 heure, soit dans 28 minutes, il devrait lever le camp, renoncer, partir sans eux. Cette idée lui déchira les tripes, une douleur aiguë harcela le bas de son ventre. Impuissant face aux événements, planqué dans sa bagnole, Igor n'en pouvait plus d'attendre, il aurait voulu agir. Un mauvais pressentiment l'asticotait. Que faisait-elle ? C'était beaucoup trop long. Sa jambe droite se mit à gigoter.

Dans la cour de l'immeuble

L'équipe de nuit avait pris place depuis 22 h 30. Les deux préposés alternaient les rondes entre la barrière et la guérite. Chacun leur tour, par phase de 20 minutes, ils échangeaient les rôles, une fois au chaud, une fois dans le froid. Le plus jeune était à l'extérieur lorsqu'au loin il entendit un bruit en provenance du grand hall. Il s'arrêta un instant, observa. Dans la pénombre, une silhouette masculine descendait le perron, un sac encombrant à la main. Sa démarche était particulière, son visage était masqué par un gros cigare tenu en bouche. Trente mètres les séparaient, bientôt vingt. L'homme se déhanchait, un peu boiteux. Certainement l'âge, pensa le garde.

Au moment où ils se croisèrent, une énorme volute de fumée âcre se diffusa dans l'atmosphère glaciale. Le factionnaire salua le visiteur, puis l'ordre tomba, celui d'ouvrir la barrière. Seul un cri de Grisha aurait pu mettre à mal cette sortie. Un bonsoir grave et hautain résonna, c'était la voix transformée de Polina incarnant à la perfection son personnage. Elle maintint une cadence constante, dépassa le garde qui la suivit jusqu'au trottoir. Il la fixa quelques secondes tandis qu'elle s'éloignait. La jeune femme décompta en silence. À 20, elle aurait franchi l'angle de l'immeuble... 18, 19... Libre. Elle ferma les yeux en guise de victoire, mais il fallait encore arriver jusqu'à son père, garé plus loin, sans se faire contrôler.

Dans la voiture d'Igor

0 h 42. Sa décision était prise, il resterait toute la nuit. Partir n'était pas concevable. Jamais il ne les abandonnerait. Une boule d'angoisse lui serrait la gorge, une envie de pleurer, d'abdiquer devant cette souffrance déchirante.

Igor posa une main sur la poignée de sa portière, déterminé à enfreindre les consignes, incapable de résister à la tentation d'aller voir sur place, au niveau de l'entrée secondaire de l'immeuble. Son ouïe perçut une présence. Quelqu'un approchait. Il s'immobilisa, à l'écoute. Son cœur manqua de s'arrêter lorsque la bâche fut retirée au-dessus de lui. Le pare-brise découvert, il aperçut sa fille en train de la plier. D'un geste discret, Polina lui fit signe de ne pas bouger, d'allumer le moteur. Elle fit le tour, ouvrit le coffre et installa son fils confortablement sans le sortir du sac. L'opération se termina quand elle pénétra dans l'habitable.

— On a réussi, Lina, répéta son père en chantonnant comme un gamin.

— Chut... moins fort, Papa ! Tu sais, j'ai eu la frousse de ma vie.

— Mais qu'est-ce que tu foutais ? J'ai failli mourir ici, je n'en pouvais plus. Regarde la pendule : 0 h 56.

— J'ai eu un gros pépin. La porte était complètement bloquée par le gel, impossible de l'ouvrir, j'ai dû pisser dessus. Enfin bref, tout va bien, Grisha dort derrière, je suis vivante. L'autre garce roupille comme une souche là-haut. Je me change, après j'y retourne. Je laisse les vêtements sous le fauteuil passager. Il faudra les brûler dans le poêle en arrivant, le sac aussi, OK ?

— Oui, oui. Ne traîne pas. Moi, je rentre doucement par la route nord. J'ai les documents pour la milice au cas où.

— Maintenant, tout dépend de toi. Pas de bêtise, et surtout, calme Maman.

— Ça, ce n'est pas gagné ! Allez ma chérie, à lundi soir par le train, comme convenu.

— Merci Papa, je t'aime.

Polina embrassa son père avant de sortir du véhicule. Le temps de traverser la rue, de revenir sur l'arrière du bâtiment et de faire le chemin en sens inverse, elle savoura le bonheur de savoir son fils à l'abri, hors de cette prison dorée.

Elle pénétra dans l'édifice par l'issue de secours qu'elle avait bloquée, récupéra la serviette, ferma l'accès, puis grimpa les étages sans prendre l'ascenseur. Sur le palier, elle entra dans l'appartement en laissant la porte légèrement entrouverte afin de matérialiser le kidnapping. Elle savait que ce premier indice alerterait Zina, la mettrait en panique. Sans un bruit, Polina se faufila dans sa chambre,

se déshabilla et fonça sous ses draps. L'excitation était à son comble. Sa montre indiquait 1 h 20. Son père serait à Nevki dans moins d'une heure.

Tout était paisible dans le quartier du Kremlin. Une nuit profonde très silencieuse s'installa jusqu'à l'aube, le calme avant un déluge d'effroi. Ni les gardes ni les habitants n'avaient remarqué le manège de la jeune femme. Plus rien ne pourrait enrayer le processus. L'opération d'exfiltration s'était déroulée à la perfection. Épuisée nerveusement, Polina sombra dans le sommeil trois heures avant le lever du jour. La phase la plus délicate allait débiter : mentir à Zina, la manipuler, jouer la comédie de la souffrance extrême. Un rôle redoutable à mener, elle en ignorait l'issue. Aucune répétition, une seule prise au milieu d'un chaos incontrôlable, voilà ce qui l'attendait. Son avenir et celui de Grisha dépendraient de la qualité de sa performance du lendemain, faute de quoi sa vie et celle de ses parents seraient anéanties, un quitte ou double magistral au cœur de l'enfer rouge.

25 – La liberté

Dimanche 30 décembre, 10 h 30

De retour de son voyage d'affaires, Lev prit un air interloqué lorsqu'il arriva devant son immeuble, il ne pouvait pénétrer dans la cour en voiture. De l'autre côté de la barrière, de nombreux véhicules étaient garés dans tous les sens. Ceux de la police et des services de la sûreté bloquaient le passage. Il se précipita hors de sa limousine. Quand le garde lui expliqua la raison de cet attroupement, il courut vers le hall, monta à la hâte les escaliers.

L'appartement grouillait de monde. Des inspecteurs accompagnés d'officiers du renseignement s'entretenaient avec Andreï Grosnev, sur place depuis une heure. Zina l'avait prévenu juste après la découverte du drame. Au moment où Lev pénétra à l'intérieur, il vit sa femme effondrée sur le sofa du salon. Paniqué par cette scène, il se retira dans le couloir, se présenta et s'adressa au responsable des investigations, tandis que son beau-père tentait de consoler sa fille.

— Où est-il ? Vous l'avez retrouvé ? questionna Lev, déjà averti de la disparition de Dima par le planton en faction dans la cour.

— Calmez-vous, Monsieur. Des patrouilles quadrillent le quartier. Nous n'avons aucun élément précis pour l'instant.

— C'est quoi ce bordel ? Comment ça s'est passé ? Répondez ! s'énerva Lev devant l'absence de données concrètes.

— Nous avons été informés vers 8 h 30 par votre épouse. Selon son témoignage, elle s'est levée la première ce matin. Quand elle est allée dans la chambre du petit, il n'y était pas. Elle s'est rendue dans celle de Polina Kovenko, qui dormait, seule. Toutes deux se sont précipitées dans les autres pièces de l'appartement, en vain. Votre fils n'était nulle part...

— C'est impossible ! Il ne s'est pas volatilisé tout...

— Attendez, Monsieur, je n'ai pas terminé. La porte de l'entrée était entrouverte. Quelqu'un est venu durant la nuit kidnapper votre enfant, ça ne fait aucun doute.

— Les gardes n'ont rien vu ?

— L'équipe numéro 1 a été relevée à 22 h 30. Eux sont formels, personne n'est passé. Par contre, l'équipe suivante a indiqué qu'un homme était sorti peu après 0 h 30.

— Avec le bébé ?

— Non, c'est ça qui cloche. Un type moustachu, d'un certain âge, vêtu de noir, portant un grand sac et fumant le cigare. Il est parti à pied.

— Vous avez intérêt à le retrouver au plus vite, sinon...

Lev n'eut pas le temps de finir sa phrase, sa femme arriva en pleurs. Elle saisit les mains de son mari et le supplia. Il la fixa du regard, la colère monta en lui tandis que l'inspecteur s'écarta.

— Qu'est-ce que tu as fait, Zina ? Et où est l'autre ? Je veux lui parler, tout de suite.

— Polina est dans sa chambre, sous le choc. Elle ne sait rien, c'est moi qui ai découvert sa disparition.

— Je ne comprends pas. D'habitude, c'est elle qui se lève la première pour nourrir Dima, fit remarquer Lev en tentant de garder son sang-froid.

— Oui, mais la veille nous avons un peu trop bu de champagne, avoua Zina d'un air coupable.

— Tu as encore picolé et t'as oublié de fermer la porte d'entrée. Je n'en peux plus de tes conneries, de vous deux, de tout ce bordel. Vous vous êtes accaparé Dima. Voilà ce qui se passe quand une gamine et une alcoolique font la fête, un drame. Vous êtes irresponsables, vociféra-t-il en la repoussant avec vigueur.

— Ferme ta gueule, Lev. Je te jure que si tu continues sur ce ton, je te fous dehors devant tout le monde. Ce n'est pas mon père qui m'en empêchera. Laisse la police faire son boulot, va t'enfermer dans ton bureau, on n'a pas besoin de toi ici.

— Quoi qu'il arrive, je peux te dire que c'est terminé avec Polina, elle dégage aujourd'hui. Et pour tes menaces, tu sais parfaitement que tu ne peux pas vivre sans moi, je suis ton souffre-douleur. J'ai toujours été là pour toi. Maintenant, fiche-moi la paix, je vais mener ma propre enquête, questionner les gardes, les voisins. Va boire un verre. Moi, je vais agir...

— Ne touche pas à Polina, elle souffre assez, pas la peine d'en rajouter. Je ne suis pas conne, figure-toi, j'ai bien conscience qu'elle ne reviendra pas après le Nouvel An si l'on ne retrouve pas Dima. Il est prévu qu'elle aille chez ses parents quelques jours.

— Elle part quand ?

— Demain au train de 16 heures.

— En attendant, elle reste dans sa chambre, j'irai l'interroger. Où est Irina ?

— Tu sais très bien qu'elle n'est jamais là le week-end.

— Ah oui, j'avais oublié qu'on était dimanche... La police parle d'un homme en noir qui fume le cigare, moustachu, d'un certain âge.

Ça te rappelle quelqu'un ?

— Personne. Ils me l'ont déjà demandé.

— Bon, calme-toi, maintenant. Ce n'est pas le moment de se donner en spectacle. Retourne dans le salon voir ton père, l'enjoignit Lev.

Zina demeura dans le couloir sans rien dire tandis que son mari lui tourna le dos. Une fois de plus, les sanglots l'envahirent. Elle se retira dans ses appartements, dévastée par les événements de la matinée. Elle basculait dans un cycle négatif, destructeur, sa coquille se fissurait, les prémices d'une grave phase dépressive l'aspiraient. Elle s'affala sur son lit, puis tira la couverture jusqu'aux épaules. Ses jambes se recroquevillèrent comme une petite fille sans défense, noyée par le chagrin. Étouffée dans ses pensées, elle ferma les yeux, vidée de toute énergie, asséchée par l'émotion.

Pendant ce temps, Polina jouait la comédie, celle d'une femme assommée, incapable de faire face à cette tragédie, pétrifiée à l'idée de ne jamais revoir l'enfant. Dès qu'une personne pénétrait dans sa chambre, elle feignait de grelotter, roulée en boule sous les draps. La journée serait longue. Il fallait patienter jusqu'à l'arrivée d'Irina, celle par qui l'explication viendrait...

Le lendemain matin

À 8 heures, la cloche de la porte retentit. Lev, debout depuis plus d'une heure, se précipita. Quand il ouvrit, il fut étonné de découvrir Irina, un pansement au-dessus de l'œil droit. La jeune fille justifia son état en racontant l'agression qu'elle avait subie le vendredi, après son départ. Le trousseau de clés que lui avait confié Zina était dans son sac au moment du vol, voilà pourquoi elle était obligée de sonner. Lev hocha la tête, il comprit à cet instant que la disparition de son fils relevait d'une opération planifiée. Par réflexe, avant même de prévenir la police, il réveilla sa femme pour l'aviser. Zina, encore assoupie, eut du mal à émerger. Lev la secoua sans aucune délicatesse. Il vociféra dans tous les sens, criant au complot, accusant ses opposants politiques d'un odieux chantage, une menace que le couple prit très au sérieux. Une frange de conservateurs à la solde de Tchernenko, surnommée les ultras, usait de tous les stratagèmes possibles en vue d'entraver les vagues de réformes annoncées par la nouvelle équipe dirigeante. Zina acquiesça. Des hommes de l'ombre avaient agi sur ordre, Dimitri avait été kidnappé afin d'accroître la pression sur la famille Grosnev.

À l'arrivée des enquêteurs, Irina fut scrupuleusement interrogée sur le déroulé exact de l'attaque servant à camoufler le vol des clés.

Toute la matinée, Polina assista au ballet des autorités, enfermée dans un mutisme, figée dans une posture apathique, tel un zombie. Elle était là, assise dans l'un des fauteuils du salon, le regard dans le vide, sans expression, comme absente. Lev ne manqua pas de faire remarquer à Zina que sa petite protégée était sur le point de finir aux urgences psychiatriques. Ce problème secondaire ne devait pas faire obstacle à la lourde tâche qui lui incombait : retrouver son fils au plus vite. Les policiers ne lui avaient pas caché qu'au-delà de 48 heures les chances de le récupérer seraient diminuées de moitié. Aussi, il prit une décision radicale : Polina serait renvoyée chez ses parents dans l'heure. Son épouse, trop affaiblie, ne l'en empêcherait pas, elle semblait également de son côté. Il informa son chauffeur de se tenir prêt. Irina, libérée de son interrogatoire, fut chargée de rassembler les affaires de celle qui redeviendrait paysanne. L'inspecteur qui avait entendu Polina aux premières heures du drame s'approcha d'elle. Il glissa une main sur son épaule. D'une voix douce, il la rassura, elle n'avait aucune responsabilité dans ce malheur, elle ne devait pas s'en vouloir à ce point. Intérieurement, la jeune femme jubilait. Voilà qu'on la plaignait, que son départ était avancé, que Lev la congédiait comme une domestique, que Zina s'englissait dans un état dépressif.

Lundi, fin de matinée

Une voiture traversa le village de Nevki avec à son bord Polina, bientôt libre. Son père serait stupéfait de la voir débarquer, elle qui devait arriver par le train en fin d'après-midi. L'effet de surprise serait total.

Dans la maison, Katerina s'adonnait aux joies du pouponnage avec son petit-fils lorsque son mari poussa la porte de la chambre, paniqué. La limousine des Grosnev manœuvrait à l'extérieur. Il transmit ses consignes à la hâte, persuadé qu'une mauvaise nouvelle l'attendait. Il inspira avant de se précipiter sur les marches du petit perron en bois. Là, il vit le chauffeur s'extraire du véhicule, une enveloppe à la main. L'homme, porteur d'un message, s'avança vers Igor, lui expliqua succinctement la situation et lui tendit la lettre dans laquelle Lev priait de ne jamais renvoyer Polina à Moscou du fait des terribles événements et de l'état de santé de sa femme peu encline à supporter le chagrin d'une autre, tout était détaillé.

Igor emboîta le pas du conducteur, ouvrit la portière arrière avec appréhension. Père et fille se regardèrent sans manifester la moindre satisfaction. Polina sortit la mine lugubre, incarnant parfaitement son rôle jusqu'au bout, sous la surveillance gênée du chauffeur qui reprit sa place au volant.

Igor observa la limousine sur le départ. Une fois le champ libre, il serra de toutes ses forces Polina. À l'abri, elle exulta, hurla sa victoire en courant vers sa chambre, là où Grisha l'attendait. Son père relut la lettre pour être certain de ne pas rêver. Il jeta un dernier coup d'œil par la fenêtre, puis se détendit. Un sourire de soulagement égaya son visage lorsqu'il entendit les voix de sa fille et de sa femme s'entremêler dans une effusion de joie.

26 – Les plaines d’Ukraine

Un mois plus tard

La gare Centrale de Moscou grouillait de voyageurs, une fourmilière codifiée. Tous respectaient les consignes de circulation sous l’œil attentif des patrouilles de la milice. Un défilé ininterrompu d’hommes et de femmes s’engouffrait sur les voies, les bras souvent chargés de paquets encombrants. Un grand panneau indiquait les destinations programmées dans la matinée. En haut de la colonne, on pouvait lire : « KIEV – 8 h 15 ».

Le train qui reliait la capitale soviétique à la république d’Ukraine s’apprêtait à partir. Un voyage vers l’ouest de 750 kilomètres, plus de 12 heures de trajet. À l’intérieur d’un wagon, le long de la fenêtre, une femme regardait par la vitre, les mains contre la barre en inox. Son visage semblait à la fois heureux et triste.

Trente jours s’étaient écoulés sans que la police fasse le rapprochement entre Polina et la disparition du fils adoptif de Zina. En vue d’éviter tout soupçon, Igor avait jugé indispensable de prolonger le séjour de sa fille à Nevki avant d’organiser sa fuite à mille lieues de son village natal. Grâce aux divers documents volés dans le bureau de Lev, Polina détenait une autorisation officielle pour regagner Kiev, où vivait un cousin éloigné de son père, un homme de confiance, célibataire, un brin dissident, qui ne trahirait jamais. Igor avait réussi à le contacter discrètement. Il lui avait demandé d’accueillir la jeune femme accompagnée de son bébé pendant quelques mois, histoire que ces deux-là prennent de la distance avec le papa de l’enfant. Un conflit sordide justifiait cet exil sentimental que le vieux cousin trouvait assez romanesque à son goût pour devenir un complice actif. Igor avait également argumenté cette option auprès de Katerina durant de nombreuses soirées afin qu’elle accepte le départ de sa fille et de son petit-fils dans une autre république pendant un temps si long. Cela lui fendait le cœur. Le duo ne reviendrait probablement pas avant plus d’un an, mais le paternel laissa planer la possibilité d’un retour l’été suivant, une manière d’adoucir les souffrances de son épouse peu lucide sur les risques encourus s’ils restaient. La vie à Nevki, en famille autour de ce bébé caché, se compliquait au fil des semaines. Un jour, un voisin aurait découvert l’enfant, il aurait prévenu le comité local, et l’affaire aurait viré au cauchemar.

Ce matin-là au milieu du quai, Katerina, collée à son mari, fixait du regard la vitre du wagon où sa fille avait pris place. Un long silence entrecoupé de gestes, d'échanges de baisers, ponctuait l'attente. La mère réprimait ses larmes, serrait les dents, s'obligeait à ne pas craquer sous la bienveillance d'Igor. Le train démarra, les nombreuses voitures grises oscillèrent dans un vacarme métallique. Polina se tordit le cou afin de ne pas quitter des yeux ses parents qui longeaient la voie, les bras tendus comme s'ils voulaient la retenir. La locomotive, flanquée d'un robuste tablier en forme de « V » lui permettant de fendre les congères, accéléra la cadence. Le convoi, auréolé d'une étoile rouge incrustée à l'avant, transperça l'air glacial en direction des plaines lointaines d'Ukraine. Après 500 mètres, la gare de Moscou n'était plus qu'un point fondu dans un halo de lumières artificielles. La nuit vivait ses derniers instants, l'aube orangée allait enflammer le ciel pur de cette matinée de février.

Polina caressa la joue de son fils blotti contre sa poitrine. Quand reviendrait-il dans cette ville qui l'avait vu naître, mourir, puis renaître ? Une question dont la réponse se livrerait dans le cheminement d'un temps que la raison ne saurait contraindre, un délai qui étirerait les mois en années, un sacrifice ultime pour cette mère évadée de l'enfer des Grosnev, l'exil plutôt que la folie. Grisha serait la source de son énergie combattive. Personne ne pourrait désormais les désunir.

Ce voyage avait le goût amer de la séparation, mais le parfum enivrant d'un espoir mérité. La musique lancinante des wagons qui dodelinaient berça cet enfant arraché au mal grâce à la détermination d'une jeune paysanne soviétique devenue maman malgré elle. Seule la ruse lui avait permis de s'en extirper, d'envisager un avenir plus radieux. Ce train, qui filait vers le sud-ouest en traversant des paysages immenses figés par le froid, était le symbole d'une nouvelle page de sa vie. Le futur était une donnée intangible, le présent occupait tout l'espace. Demain serait mieux qu'hier, pensa-t-elle en embrassant le front de Grisha. Le temps des souvenirs viendrait plus tard, un jour, quand elle ressentirait le besoin de revoir sa famille. Polina appuya sa tête contre le haut du dossier, ses yeux se fermèrent lentement, elle pouvait dormir en paix.

PARTIE IV

SOUS LE VOILE ROUGE DES APPARENCES

27 – Au milieu de la foule

Moscou, mai 1992, neuf ans plus tard

Une femme assise au fond d'un fauteuil élimé regardait par la fenêtre de son petit appartement situé au centre de la capitale. Dans son deux-pièces au troisième étage sans ascenseur, la vie s'écoulait sans saveur. En retraite depuis moins d'un an, elle s'ennuyait. Son ex-patronne, Zina Pajnikova, lui avait trouvé ce logement, une façon de la remercier pour toutes ces années passées à son service.

L'été précédent, le monde s'était métamorphosé. Le putsch du mois d'août 1991 avait échoué contre Gorbatchev, accélérant la dislocation de l'URSS. Eltsine, devenu maître de la nouvelle Russie en décembre, avait définitivement renversé le modèle soviétique, changé le drapeau national, fait interdire le Parti communiste, puis validé le processus d'indépendance des anciennes Républiques socialistes. Le rideau de fer avait cédé, libérant des pans entiers de l'économie au profit d'un libéralisme sauvage où les charognards, apprentis capitalistes, se déchaînaient comme des loups affamés. Les prix avaient flambé, l'inflation avait explosé à des niveaux insupportables pour l'homme de la rue, les mafias avaient pris le contrôle des grandes entreprises d'État, l'insécurité avait grimpé en flèche dans un contexte irréfrenable. L'ex-URSS avait plongé en quelques mois dans l'anarchie la plus totale. Seuls les nouveaux riches, les oligarques, s'élevaient sans craindre la prison, des princes du business. La révolution tant attendue par certains idéalistes démocrates s'était transformée en un chaos social et économique aux dépens des retraités, des étudiants et des travailleurs impuissants. Les jours sombres de l'après anéantissaient tout espoir de stabilité dans un pays qui avait été sous perfusion durant presque 75 ans, incapable de se réformer sans crise majeure.

À travers des vitres sales, cachée derrière un rideau de dentelle, la femme observait les changements avec amertume. Des voitures allemandes commençaient à envahir les grandes artères de la cité, des bandes de jeunes aux allures de punks déambulaient sur les trottoirs encombrés de poubelles. La capitale se muait en banlieue nord-américaine avec une violence digne du Far West. C'était la pire des Russies, ni tsariste, ni soviétique, ni rouge, ni blanche, ni démocrate, un immense terrain de jeu pour les trafics en tout genre. Le crime industrialisé faisait son apparition au cœur d'un peuple divisé. La

jeunesse se vautrait dans les excès d'une société libéralisée à outrance. La drogue, les armes, le rock et les liasses de dollars remplaçaient les lois de l'ancien régime.

Douchka, célibataire, sans enfant, vieille, se sentait prisonnière de cet univers sans règle qui s'abattait sur son pays affamé, exsangue, où tous les repères avaient volé en éclats. La dictature d'appareil était balayée par la sauvagerie des opportunistes et l'individualisme exacerbé sur les cendres encore chaudes du communisme d'État. Le prolétariat agonisait à chaque coin de rue, un spectacle funeste qui déchirait une nation en plein réveil. Une période tragique de l'histoire où les Russes fuyaient par centaines de milliers vers les contrées de l'Ouest, un exode inexorable des intellectuels, des savants et des talents. La Russie se vidait de son sang, une métamorphose douloureuse pour ceux qui étaient condamnés, faute de moyens, à rester là, témoins de leur propre déchéance. Douchka maudissait le nouveau pouvoir, elle haïssait ce Eltsine qu'elle qualifiait d'alcoolique incompetent, de traître à la solde de Washington.

Chaque jour, afin d'occuper une partie de ses longues journées, elle quittait son modeste appartement en direction du parc avoisinant. Elle aimait traverser la place Rouge, contempler avec nostalgie le mausolée de Lénine, se souvenir de l'ancien temps lorsque l'étendard frappé de la faucille et du marteau claquait au-dessus du Kremlin. Tous les marqueurs soviétiques avaient disparu. Même les statues de Staline avaient été déboulonnées à la hâte lors de la transition politique.

Ce jour de mai, le soleil illuminait la ville, un ciel radieux, les fleurs s'épanouissaient. Les jeunes femmes, de plus en plus occidentalisées, portaient des tenues légères alors que les grands-mères déambulaient l'air outré devant ce défilé de vulgarité. Douchka marchait d'un pas lent, résignée. Au carrefour suivant, son regard se focalisa sur la silhouette qui la devançait. Cette façon de se tenir, la couleur des cheveux, l'allure générale lui rappelaient une personne qu'elle avait côtoyée dix ans auparavant. Elle accéléra, piquée par la curiosité. Voilà un événement qui occuperait son esprit, qui la motiverait à faire quelque chose : la pister. La filature s'engagea, à l'ancienne. Ce petit jeu lui redonna le sourire. Elle se sentit revigorée par sa mission du moment. Elle n'osa pas y croire, mais la ressemblance était surprenante, même après tant d'années.

Au bout de l'avenue, sa cible tourna à gauche vers le quartier des magasins, là où les nouveaux riches pouvaient se fournir, acheter les produits d'importation exposés dans des vitrines rutilantes appartenant à des marques étrangères. Depuis trois mois fleurissaient partout dans Moscou des enseignes inconnues pour la plupart des Russes. Douchka slalomait entre les piétons, elle perdit sa trace.

Envolée. Déçue d'avoir échoué, elle prit place sur un banc juste en face de l'entrée d'une galerie avec l'espoir qu'elle réapparaisse. Elle patienta de longues minutes tout en observant les mouvements de la ville, aigrie. Les mains sur les genoux, le front en sueur, elle soupira.

Sa récréation touchait à sa fin, un échec. Plus de 30 minutes s'écoulèrent. Douchka abdiqua, consciente qu'elle ne la reverrait jamais. Dommage. Elle se leva, essuya sa robe d'un geste expéditif, tira sur son chignon avant de se remettre en marche, direction le parc. Là, de l'autre côté, elle aperçut de face celle qu'elle avait traquée. Aucun doute, c'était bien Polina. Un frisson la parcourut, elle sourit intérieurement. Ce n'était plus une jeune fille de 20 ans, mais une très belle femme, élégante, sûre d'elle. L'ancienne gouvernante hésita. Que faire ? La ruse valait mieux que l'approche directe, alors elle descendit la rue avec empressement. Plus bas, elle traverserait, puis remonterait en sens inverse dans le but de croiser sa route, un pseudo-hasard qui les mettrait nez à nez.

Dans moins de dix mètres, le contact aurait lieu. Douchka se positionna sur son axe afin de lui boucher le passage. Elle réduisit la cadence jusqu'à arriver à son niveau. Polina la percuta sans se rendre compte du stratagème. À l'arrêt, les deux connaissances se dévisagèrent. Polina sembla tétanisée, incapable de parler. La doyenne brisa le silence avec un naturel surjoué.

— Polina, c'est bien toi ?

— Non, vous faites erreur. Excusez-moi, Madame, je suis pressée.

— Ne crains rien ! C'est moi, Douchka. Tu te souviens de la villa, chez les Grosnev, en 1982 ? Bien sûr que tu n'as pas oublié. Je ne suis plus à leur service. Maintenant, je suis une retraitée inoffensive, lui assura-t-elle en lui tenant le bras.

— Alors là, je ne m'attendais pas à vous revoir un jour, lâcha Polina, inquiète de tomber sur celle qui l'avait recrutée.

— Je ne sais pas quoi dire, poursuivit habilement Douchka. Tu as l'air heureuse.

— Pourquoi, vous pensiez que je n'aurais pas survécu à mon séjour dans cette maison ?

— Ce n'est peut-être pas l'endroit idéal pour en parler.

— Je ne compte pas ressasser le passé avec vous. De mémoire, vous ne m'aimiez pas beaucoup. J'en ai bavé sous vos ordres au début.

— Je ne faisais que mon travail, ça n'avait rien de personnel. Crois-moi !

— Qu'importe. En tout cas, je suis contente d'être ce que je suis devenue, et de vous voir vieille, pauvre et toute rabougrie.

— Ce n'est pas très gentil de dire ça, mais je peux comprendre. Sache que moi, au contraire, je me réjouis de constater que tu es

épanouie et ravissante. Ne sois pas si dure, Polina.

— On n'a pas grand-chose en commun, je n'ai pas envie de discuter avec vous. De toute façon, on ne se reverra jamais, je n'habite pas en Russie.

— Ah bon, tu vis où, maintenant ?

— Dans un autre pays. Je suis juste de passage pour quelques jours afin de fêter l'anniversaire de mon père.

— Tes parents résident toujours à Nevki ?

— Non ! N'insistez pas...

— Tu n'es pas très curieuse, je trouve. Tu ne veux pas savoir ce que sont devenus Zina et Lev ?

— Pas vraiment. La dernière fois que je les ai vus, c'était au moment de la disparition de leur fils Dimitri. Après, on ne s'est plus jamais croisés.

— Je suis au courant de tout ça, et bien plus d'ailleurs.

— Bon, ça suffit ! Au revoir, Douchka.

— Si tu changes d'avis, si tu souhaites connaître la vérité, je loge pas loin, au 55 rue Nikolskaya, en face de l'église de Kazan, au troisième étage. Tu seras la bienvenue, nous parlerons autour d'une tasse de thé, suggéra Douchka avec un sourire en coin.

— Quelle vérité ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Rien, ce n'est pas grave. Adieu Polina, j'ai été ravie...

L'ancienne gouvernante, un brin manipulatrice, avait appâté sa proie avant de la laisser en plan après l'avoir saluée. Elle poursuivit sa route sans se retourner, tandis que Polina demeurait immobile, en pleine réflexion, surprise par cette étrange proposition. Elle se sentait aimantée malgré la résistance affichée. Que voulait-elle dire par « vérité » ? Cette question tournait en boucle, la renvoyait dix ans en arrière. La peur de se reconnecter à ces gens, le risque de tout perdre l'emporta. Polina s'engouffra dans un magasin avec la ferme intention de se vider la tête, d'oublier ce fantôme du passé.

Quant à Douchka, elle avait ressenti le besoin de se livrer, une confession qu'elle attendait depuis très longtemps dans le but de soulager sa conscience. L'opportunité de cette rencontre hasardeuse résonnait en elle comme un signe révélateur. Elle espérait de tout cœur que son stratagème fonctionnerait, que Polina sonnerait à son domicile. De son point de vue, il serait presque impossible de ne pas succomber à la tentation. Le contexte, les sous-entendus et la promesse de parler attiseraient sa curiosité. Ce qu'elle s'apprêtait à faire, si l'entrevue avait réellement lieu, relevait d'une attitude égoïste. Rien ne l'obligeait si ce n'était une force intérieure. Elle était décidée à s'affranchir de ses péchés avant de monter au ciel, bien qu'elle ne soit pas orthodoxe. Elle y pensait souvent ces derniers mois, pousser la

porte d'une église afin de se convertir, une doctrine contre une autre. Pour l'heure, le sujet demeurerait Polina.

L'ennui coutumier qui rongait Douchka était chassé par cette affaire le temps d'une journée. Cette exaltation se diffusait dans chaque cellule de son cerveau, une renaissance en plein désenchantement conjoncturel. Mais le soir, déçue de constater que son ancienne recrue n'avait pas honoré l'invitation, elle s'endormit frustrée, et retrouva son amertume.

Au petit matin, un rayon pointa sur le balcon, une lumière apaisante. Douchka se réveilla l'âme plus sereine après une nuit de sommeil. En fin de compte, elle jugea préférable que Polina ne soit pas venue. La mort qui surgirait un jour emporterait son secret à jamais. Personne en dehors des protagonistes encore en vie ne pourrait révéler l'effroyable manipulation dont avait été victime la jeune femme au début des années 80. Maintes fois, elle avait hésité à prendre la plume, à rédiger une confession qu'elle aurait postée à l'adresse de Nevki. Cependant, à chaque tentative, la raison sous la forme d'une sagesse passagère avait muselé ce témoignage destructeur. Ce sursaut de lucidité avait maintenu l'innocence de ces pauvres gens.

La vieille Soviétique nostalgique était détentrice d'une vérité épouvantable. La non-divulgence relevait de l'exploit depuis tant d'années. Un jour, le destin en déciderait autrement, le mur se fissurerait à la première occasion afin de la libérer de l'emprise du mal.

28 – Renoncer

Moscou, le lendemain

Un attroupement se forma au centre du boulevard, une femme était allongée sur le trottoir, inerte. Une flaque de sang s'écoulait dans le caniveau sous le regard effrayé des passants. La voiture qui l'avait percutée avait pris la fuite après l'impact, sans même ralentir. Selon les premiers témoins de cette scène tragique, l'automobiliste conduisait une grosse cylindrée. Il n'était pas rare à cette époque que les nouveaux riches, devenus propriétaires de bagnoles puissantes, provoquent des accidents de la route, des chauffards au-dessus des lois, le plus souvent impunis par les autorités. S'ils étaient appréhendés, ils ressortaient libres le jour même contre une liasse de dollars. Les commissaires ou les juges ne restaient jamais insensibles devant un pot-de-vin conséquent. La Russie était régie à tous les niveaux par le pouvoir de l'argent sale. Personne n'était en mesure de lutter contre cette maladie qui gangrénait la société. Le peuple d'en bas, les laissés-pour-compte de ce capitalisme sauvage, souffrait chaque jour un peu plus du fossé qui le séparait de cette classe sociale désormais ultra privilégiée.

Un homme hurla, le poing levé, en direction d'une patrouille de police alertée par ce rassemblement. La colère de certains Moscovites à l'encontre des flics accentuait ce climat délétère, une injustice de traitement mal vécue par la population. D'autres scandaient leur indignation en crachant sur le nouveau drapeau au risque de finir la journée en garde à vue. Des conflits larvés sommeillaient au fond de chaque Russe, et à la moindre étincelle, lorsqu'un groupe se formait autour d'un incident sur la voie publique, l'escalade de revendications pouvait se terminer en émeute. Les forces de l'ordre avaient pour consigne de disperser les fauteurs de troubles, d'identifier le ou les meneurs, et de les extraire *manu militari*.

Devant la dépouille de cette pauvre femme, dont la vie avait, semblait-il, quitté son corps, un petit bonhomme d'à peine huit ans pleurait en silence en regardant le visage statique de sa mère. Au milieu des gens agglutinés, spectateurs impuissants, Polina retint ses larmes. Elle s'en alla, le cœur brisé par cette scène déchirante, insupportable pour une maman. Un peu plus loin, elle s'arrêta à l'angle d'une rue afin de reprendre ses esprits, de purger les images imprimées dans son cerveau. Ce crime, car c'en était un, symbolisait

toute la violence qui régnait depuis des mois dans ce pays qui avait été sa patrie. Elle ne reconnaissait rien, ni les individus, ni les lieux, ni les ambiances. Des panneaux publicitaires poussaient partout, des grues défiguraient la ville, l'insalubrité s'exposait à chaque carrefour, un contraste saisissant, entre richesse et pauvreté. Des boutiques de luxe avaient ouvert, on y croisait des femmes jeunes qui, après leurs emplettes, s'engouffraient dans des limousines noires avec chauffeur. Ce manège se déroulait sous les yeux des clochards installés quelques mètres à l'écart, juste à côté d'un tas de poubelles. Il fallait également se méfier des bandes, souvent constituées d'adolescents agressifs, qui arpentaient les rues adjacentes à la recherche d'une proie isolée.

Vivre à Moscou en 1992 lui paraissait impossible à concevoir depuis qu'elle résidait en Allemagne, à Munich. Deux ans après son emménagement à Kiev, en 1985, elle avait fait la connaissance d'un étudiant allemand avec qui elle avait noué une relation affective. L'homme était revenu la voir une fois par an dans le cadre de ses recherches universitaires liées à un programme d'échange mis en place par la nouvelle Administration. Gorbatchev, à la tête de l'URSS, avait ouvert des pans entiers du rideau qui séparait l'Ouest et l'Est grâce à sa politique de réformes et de transparence. Quand le mur de Berlin avait cédé en 1989, l'étau s'était desserré encore un peu plus en Union soviétique. Le mariage de Polina avec Helmut lui avait permis de quitter l'Ukraine au début de l'année 1990. Depuis, elle vivait dans un cadre magnifique avec son fils et son conjoint, ce dernier l'ayant officiellement adopté. La Bavière ressemblait à un paradis. Une vie libre, emplie d'amour. Polina s'était rendue deux fois par an en Russie afin de voir ses parents. Désormais, ils pouvaient lui rendre visite en Allemagne, parcourir l'Europe, goûter aux joies de la liberté. Cela faisait un an qu'elle travaillait à l'université des langues de Munich comme professeur de russe.

Son séjour à Moscou la replongeait dans les souvenirs d'un temps lointain qui ravivaient légèrement certaines plaies, un sentiment désagréable, contrasté, mais qu'elle affrontait sans crainte. Tout cela n'avait plus aucune importance ni incidence sur son existence de femme heureuse. Que faisait-elle ce matin-là si près de la place Rouge, non loin de l'église de Kazan ? Le hasard n'y était pour rien, au contraire. Après sa brève rencontre avec Douchka la veille, elle n'avait pas résisté à l'envie d'en savoir plus. La nuit avait été difficile, hachée. Lors des phases d'éveil, l'idée de faire parler cette vieille garce avait fait son chemin.

La température était douce, printanière. Une ondée nocturne avait mouillé l'asphalte, d'où émanaient des odeurs d'huile et de pétrole. Il suffisait de regarder le ciel bleu qui se confondait avec le dôme étincelant de cette cathédrale en pleine rénovation pour retrouver des

sensations plaisantes. Un échafaudage gigantesque ceinturait l'édifice religieux, une reconstruction à l'identique après sa destruction pour raisons idéologiques en 1936 sur ordre de Staline. La mairie de Moscou avait entrepris de restituer la splendeur passée de ce lieu historique érigé au milieu du 17^e siècle, un joyau de l'architecture orthodoxe. Polina préférait se focaliser sur les attraits de son pays plutôt que sur les dérives politiques du moment. Elle traversa l'avenue, fascinée par les détails de la façade orange. Quand elle se retourna d'un quart de tour vers sa droite, un petit immeuble vétuste, enclavé entre deux autres imposants, attira son attention. Au-dessus de l'entrée, une plaque portant le numéro 55 lui rappela son intention première : rencontrer Douchka à son domicile.

Polina s'avança avec appréhension jusqu'à cette fameuse adresse. Une fois en face du bâtiment défraîchi, qui aurait fait sauter de joie n'importe quel banlieusard à l'idée d'y vivre, elle s'arrêta. Sa tête bascula en arrière afin de repérer de l'extérieur l'étage que lui avait indiqué l'ancienne gouvernante. Un balcon en fer forgé sans ornementation s'étirait devant deux fenêtres obstruées par des voilages. Un pot de fleurs mal entretenu était posé à même le sol, un chat de gouttière se promenait à l'extrémité de la rambarde. Cette image apaisante la rassura. Sa décision était prise, elle voulait savoir.

Elle jeta un coup d'œil de chaque côté par instinct de protection, mais personne ne vint l'importuner. Un pas, puis deux, elle agrippa la poignée de la porte. Un éclair la transperça au moment où elle allait entrer. Ses doigts s'ouvrirent, sa main quitta le contact du fer froid, elle se ravisa. Son hésitation la paralysa un temps. Devait-elle franchir ce seuil ? À quoi bon remuer tout ça ? se demanda-t-elle. Après quelques secondes de flottement, elle trancha. Non, elle n'irait pas, elle ne faisait plus partie de ce monde, de ces gens, de ce peuple. Ce pays n'était plus le sien. Grisha était dans sa dixième année, loin d'ici, libre, aimé par son père adoptif.

Soulagée de ne pas avoir cédé, elle rebroussa chemin tout en réalisant que son attitude avait été ridicule. Jamais elle ne reverrait Douchka. Dans deux jours, elle serait de retour à Munich. Sa présence en Russie était motivée par son désir de convaincre ses parents de s'installer en Allemagne. La situation financière de son mari permettait de les accueillir, de les loger sur le domaine familial. Polina en rêvait : réunir les siens dans sa grande maison, partager les joies du quotidien, dîner autour d'une belle table. Elle se raccrocha à cette idée afin d'évacuer la stupide initiative qui l'avait conduite au pied de cet immeuble, un renoncement salutaire.

29 – Derrière le voile

Moscou, devant l'immeuble

La femme qui marchait dans la rue, en tirant son cabas à roulettes maigrement rempli de victuailles, ne se doutait pas de la rencontre à venir. En pestant contre les voitures qui circulaient à double sens, elle traversa la voie. Des klaxons retentirent aussitôt, suivis de jurons lancés à son intention, mais la brave dame poursuivit sa route, insensible au danger qui la guettait chaque seconde. Arrivée de l'autre côté, à peine soulagée d'être en vie, elle sortit de sa poche son trousseau de clés. À l'angle suivant, elle aperçut enfin le pignon de son immeuble.

Douchka avançait la tête basse comme un automate programmé pour effectuer des tâches simples et répétitives, ce qu'elle faisait tous les matins quand elle revenait de son marché. Soudain, elle repéra Polina de dos qui rebroussait chemin. La Moscovite se précipita. Il y eut trois secondes avant qu'elle ne la bloque, un temps précieux où la jeune femme s'immobilisa, comme hypnotisée. Elle aurait pu fuir sans que la vieille ne soit en capacité de la rattraper, mais non, rien. Surprise par la rapidité des événements, elle se laissa entraîner à l'intérieur. Douchka ne lui offrit aucun répit, elle l'abreuva de paroles agréables en la poussant physiquement dans le hall. La porte claqua. Trop tard. En moins d'une minute, Polina se retrouva au milieu des marches de l'escalier. Douchka lui tendit son cabas, qu'elle empoigna sans réfléchir, par simple politesse. Impossible de faire demi-tour, la bougresse obstruait la descente de tout son corps. Aucune pause entre les étages. Elle était emportée inexorablement vers le troisième niveau. Sur le palier, Douchka lui confia les clés. D'un signe du doigt, elle indiqua la serrure.

— Ne reste pas plantée là. Entre. À vrai dire, je ne pensais pas que tu me rendrais visite. Je suis heureuse. Mets-toi à l'aise, on va s'installer dans le salon. Oh, ce n'est pas immense, mais je me suis habituée. Au moins, je suis dans le centre-ville.

Polina balaya du regard le petit deux-pièces désuet de l'ancienne gouvernante avec une certaine empathie. Elle la plaignait de finir sa vie seule entre quatre murs. Sa compassion la convainquit de discuter un peu, toutefois, elle se jura de ne rien révéler la concernant. Hors de

question de se mettre en danger. Puisqu'elle était sur place, autant la faire parler, retourner la situation à son avantage, songea-t-elle.

— Depuis quand vivez-vous ici ?

— Ce n'est pas vieux. Zina m'a trouvé cet appartement au mois d'août dernier, juste avant le putsch.

— Vous ne travaillez plus pour les Grosnev ?

— C'est terminé ce temps-là, la révolution a tout bouleversé. On leur a retiré la villa il y a plus d'un an. À cause de la politique de Gorbatchev, tous les privilèges ont sauté. Alors, après août, Zina et Lev, comme bon nombre d'anciens dirigeants soviétiques non convertis, ont migré à l'étranger dans l'attente de jours meilleurs. Je les comprends !

— Où sont-ils allés ?

— Je ne devrais pas te le dire, mais après tout, comme ils ne rentreront jamais... quelque part en Suisse.

— Le père Grosnev aussi ?

— Non, lui il est décédé d'une mort naturelle il y a trois ans... Tu sais, Zina n'était plus la même après ton départ. Je me souviens que tu étais revenue vivre à Moscou avant le drame. Même si je ne t'avais pas revue à l'époque, on m'a tout raconté.

— Je m'en doute bien. Zina n'a jamais retrouvé son fils ?

— Non ! C'est ce qui l'a achevée. Elle a de nouveau sombré, une période très dure jusqu'à son exil définitif. Huit ans de dépression presque ininterrompue. Elle est retournée à la villa après les deux mois d'enquête, et quand elle a compris que c'était fichu, elle s'est coupée du monde. Le fait que tu sois partie n'a pas arrangé les choses.

— J'ai été aussi choquée qu'elle, vous savez. Lev était fou de rage, c'est lui qui a écourté mon séjour chez eux, et puis je n'étais plus qu'une ombre, un poids pour les Grosnev. La disparition de Dimitri a été un cauchemar. J'y repense encore souvent...

— Bon, et toi alors ? Tu habites où, maintenant ?

— Non, Douchka, non ! Je ne suis pas venue chez vous pour une causette tranquille, m'épancher sur ma vie, vous raconter les détails comme à une vieille copine. Je suis là uniquement parce que vous avez lâché hier que je ne connaissais pas toute la vérité. De quoi parliez-vous ? On ne balance pas ce genre de phrase par hasard, n'est-ce pas ?

— Je reconnais que c'était idiot. Je n'aurais pas dû dire ça. Oublions, d'accord ?

— Trop tard. Vous mentez, je le sens. Démerdez-vous, mais parlez, nom de Dieu. De toute façon, je ne partirai pas sans savoir. S'il le faut, je vous...

— Quoi ? Des menaces ? Comment oses-tu ?

— Vous plaisantez, j'espère ? Je ne suis plus votre petite boniche, votre souffre-douleur. Vous ne m'impressionnez plus, vieille garce. J'en ai bavé au début sous vos ordres. Les humiliations, les corvées, les brimades, je n'ai rien oublié. Et vous voudriez qu'on bavarde comme des amies. Allez vous faire foutre. Vous êtes tous une belle bande d'ordures. Je serai heureuse le jour où Zina, Lev et vous serez crevés. Vous devriez avoir honte, surtout à votre âge.

— C'est comme ça que tu me vois, s'écria Douchka, affectée, la voix chevrotante.

— Et encore, je me retiens. Si vous étiez un homme, je vous collerais mon poing dans la gueule.

Polina reprit son souffle, puis essuya le coin de ses lèvres. Elle tourna en rond dans le salon sous le regard médusé de Douchka, qui ne s'attendait pas à un tel mépris et à une réaction aussi vulgaire. Dans un silence de mort, les deux femmes se jaugèrent à distance, l'une debout, l'autre assise, un duel psychologique, un face-à-face ultime.

Le calme semblait revenir, mais, au moment où Douchka s'apprêtait à se lever, Polina saisit le vase posé sur la console et le fracassa sur le tapis. Sa colère, incompréhensible pour son hôte qui ignorait qu'elle avait volé Dima, terrorisa cette dernière. Un sentiment de peur intense l'envahit au point qu'elle la supplia d'arrêter. Une carafe s'éclata au sol.

— S'il te plaît, Polina, ne casse plus rien. Je n'ai pas d'argent, juste une maigre retraite, quand ils veulent bien la verser. Ces objets sont ma seule richesse. Ne fais pas ça, implora Douchka en larmes.

— Vous pouvez pleurer, ça ne m'atteint pas. J'ai trop chialé dans mon lit à la villa. À vous, maintenant.

— Mais après, tu es devenue un membre de la famille, je t'ai servie... Tu te souviens ?

— C'étaient les ordres de Zina, vous l'avez fait par obéissance. En vous regardant, je n'éprouve plus de pitié. Tout à l'heure, lorsque je suis entrée dans votre appartement, j'ai eu un moment d'égarement, de l'empathie. Vous voir finir vos jours ici, sans personne... Bref...

— Que veux-tu savoir, Polina ?

— C'est à vous de me le dire. Tiens, par exemple, qu'est-ce que vous savez au sujet de la mort de mon fils ?

— Oui, évidemment, une autre question m'aurait semblé anormale. Ton gosse... Tu es certaine de vouloir entendre la vérité ? Moi, si j'étais toi, avec ce que je sais, je partirais tout de suite.

— Nous y voilà ! Le grand spectacle va commencer, la vieille Douchka passe aux aveux... Roulement de tambours... Désormais, tu

parles. Ne t'avise plus de te mettre à ma place, compris ?

— Tu me tutoies, à présent, terminé les bonnes manières.

— Tu réclames ta part de respect, je ne sais même pas si tu seras encore vivante quand je sortirai de ce taudis, menaça Polina, qui tentait un bluff dangereux.

— Très bien, tu l'auras voulu. Au début, je n'étais au courant de rien. Tout ce que je vais te raconter provient de la bouche de Zina, un soir de déprime, à moitié ivre. C'était à la villa en 1986, tard dans la nuit, en plein hiver. Son mari et son père étaient absents, le personnel dormait, moi aussi d'ailleurs, jusqu'à ce qu'elle me sonne. Elle était dans le petit salon, elle désirait me dicter une lettre, se sentant incapable de l'écrire. C'est là qu'elle m'a tout révélé dans les moindres détails, une confession-fleuve, horrible à entendre, oui, même pour moi...

— Tu comptes me faire un roman. De quoi, de qui s'agit-il ?

— J'y viens ! Ne me coupe pas, c'est déjà assez difficile... Zina m'a confié ton recrutement avec des critères précis sur les plans intellectuel, social et physique. En réalité, son but, je t'assure que je l'ignorais, était de sélectionner une mère porteuse.

— Quoi ? s'écria Polina avec effarement.

— Oui, une femme qui pourrait donner naissance à son futur enfant. Tu sais bien qu'elle ne pouvait plus en avoir après son accident de voiture. Donc, elle souhaitait que son mari couche avec une autre, choisie par elle, une jeune fille vierge, blonde, jolie, sportive, brillante dans ses études, une pure Soviétique capable d'accoucher d'un beau bébé. Tout a démarré le jour où je t'ai engagée à Nevki. Par la suite, les choses ont pris une tournure beaucoup plus sordide. Tu comprends ?

— Je commence à deviner, mais je veux l'entendre, voir ta bouche quand tu prononceras les mots qui font mal, je veux que tu ressenties la douleur qui va me transpercer. Balance tes saloperies, vas-y, je suis prête à encaisser.

Complètement voûtée, Douchka passa sa main sur sa nuque. Elle prit une inspiration et confessa.

— Un soir, quelques jours après ton arrivée, Zina a drogué ta tisane. Son mari avait ordre de te prendre... de...

— ... de me VIOLER, dis-le !

— Oui, de te v. i. o. l. e. r., de t'ensemencer. Ce sont les termes exacts que Zina a employés. Et ça a marché, ton fils est venu au monde. Ils l'ont remplacé par un nourrisson mort-né qui se trouvait à la morgue de la clinique avec la complicité du chef de service, un ami dévoué de Zina. L'échange s'est produit la nuit. Au petit matin, ils

t'ont annoncé le décès alors que ton bébé était au chaud dans l'appartement de Moscou avec une sage-femme. Tout était parfaitement organisé.

Polina ne retint que l'information la plus cruciale à ses yeux, la preuve irréfutable que Dimitri était bien son Grisha. Concernant le viol, elle avait été abusée, elle l'avait toujours su. Que le responsable soit Yvan ou Lev importait peu, en finalité, pas dix ans après. Par contre, entendre officiellement que Grisha n'était pas mort lui arracha un rictus que ne comprit pas Douchka, qui reprit la parole.

— Pourquoi tu souris ? Tu as l'air soulagée.

— Oui, c'est le mot. Tout ce que tu me racontes, je m'en doutais depuis longtemps, mis à part l'implication de Lev. Dès que j'ai vu Dimitri lors de mon arrivée à Moscou, j'ai senti qu'il s'agissait de mon fils, qu'ils me l'avaient volé.

— Non, non, ce n'est pas ça l'histoire ! Tu fais fausse route. Ne me dis pas que c'est toi...

— Si, je ne voulais pas te le dire. J'avais juré en allant chez toi de fermer ma gueule, mais je ne risque plus rien. Je vis dans un autre pays, je suis mariée, j'ai changé de nationalité, Zina et Lev sont loin. Alors oui, c'est moi qui ai kidnappé Grisha. Je les ai manipulés pour récupérer mon bébé.

— Non, non ! Je suis désolée, Polina. Celui que tu as enlevé, c'était bien Dimitri.

— Tu viens de me confirmer que Dimitri est Grisha. Qu'est-ce que tu baragouines ?

Le visage de Douchka s'assombrit. Elle plongeait sa tête dans ses mains, ébranlée par la tournure des révélations. Polina fronça les sourcils, s'assit sur la première chaise disponible, et reformula sa question, terrifiée à l'idée d'entendre la réponse.

— Explique-toi, ordonna-t-elle en hurlant.

— Vous étiez deux à suivre le programme de reproduction de Zina, deux profils similaires. L'une à la villa, toi, et l'autre dans l'appartement de Moscou. Zina voulait être sûre d'avoir au moins un enfant, elle a donc doublé ses chances. L'autre fille a accouché dans la même clinique quatre semaines après toi. Les deux bébés sont arrivés ensemble à la *datcha*, fin octobre. Chacun sa chambre. Deux magnifiques garçons en pleine forme, issus du même père biologique, Lev. L'autre jeune mère a subi un sort identique, une grave déprime, puis retour dans son village. Sauf que toi, Zina t'aimait vraiment. Elle te voulait auprès d'elle autant que le gosse. C'est l'accident qui a tout

déclenché, qui a permis que tu reviennes.

— Quel accident ? Je ne comprends plus rien. On était deux filles ? C'est impossiiiiiiiiible !

— Ton fils a réellement quitté ce monde trois semaines après son arrivée à la villa. Un soir, Zina l'a couché dans son berceau au pied de son lit. Il s'est mis à brailler comme un fou. Elle a certainement oublié de le nourrir, trop saoule pour jouer la maman modèle. À bout de nerfs, elle l'a secoué. Le lendemain matin, je l'ai trouvé mort dans son couffin. C'est là qu'elle s'est mise en tête de te faire revenir, comprenant qu'elle n'avait pas les capacités maternelles requises. Et puis, tu lui manquais... Personne n'était au courant, on croyait tous qu'elle avait adopté deux gamins, que tout ça était légal, normal. Je suis désolée, Polina. Si j'avais su que tu étais persuadée d'avoir récupéré ton fils en le kidnappant, jamais nous n'aurions eu cette conversation. Pardonne-moi, mais tu m'as forcée à parler. Je ne voulais pas...

— Vous êtes des monstres, fulmina Polina en lui crachant au visage.

— Je suis victime, pas complice, si tu as bien écouté mon récit. Ne me traite pas comme ça, c'est injuste.

— Où est la tombe de Grisha, le vrai, le mien. Réponds !

— Il est enterré dans le parc de la villa, au fond, près du grand cèdre.

— L'autre fille, qui l'a recrutée ?

— Moi, au même titre que pour toi.

— Son adresse, elle habite où ? Vite !

— C'est ridicule, tu ne vas pas...

— Je veux la rencontrer. Ne me dis pas que tu as oublié où elle vivait avec ses parents quand tu l'as sélectionnée. Allez, balance, ordonna Polina, le regard noir, les lèvres pincées, les joues creusées par la haine.

— C'était un... un petit village à l'ouest, Pitrovka, la famille Zarkov, une ferme à l'entrée... Elle s'appelait Nadinka, bégaya Douchka.

— Va en enfer, sale garce, lança Polina en claquant la porte de l'appartement.

L'ancienne gouvernante se retrouva seule, secouée par son abjecte confession. Plus un bruit, le vide. Ses oreilles bourdonnaient, sa gorge asséchée avait des difficultés à déglutir, ses mains tremblaient. Elle bascula en arrière, puis sur le côté, s'enfonça dans le canapé, recroquevilla ses jambes, versa une larme et ferma ses paupières.

Polina dévala les escaliers. Ses pulsations s'emballèrent, ses veines gonflèrent. Arrivée dans le hall, elle s'écroula comme une masse sur

les dalles froides. Son cerveau avait lâché, trop d'émotions. Était-ce un grave évanouissement, une perte de conscience passagère, une crise cardiaque, la mort ? Elle ne bougeait plus. Sa robe était retroussée jusqu'aux genoux, sa paume gauche était tournée vers les cieux, ses yeux bleus fixaient la porte sans cligner. La pauvre avait subi la pire des tortures, une sidération absolue que son corps n'avait pu encaisser. Elle gisait là, à quelques mètres du soleil, affalée au milieu de ce couloir sombre. La dernière image apparue dans son esprit avant la chute était celle de Grisha, mais lequel ? Le bébé décédé ou celui qui vivait en Allemagne ? Certainement les deux, ce qui avait provoqué une dysfonction cérébrale.

Durant son entrevue dramatique avec Douchka, elle avait omis volontairement de faire référence à son autre enfant, une adorable fillette née d'un amour sincère avec Helmut, son mari allemand. Sa famille l'attendait à Munich, inquiète de la savoir en Russie au vu du climat d'insécurité qui régnait, relayé avec excès par la presse internationale.

Trois secondes d'hésitation qui auraient pu ne pas bouleverser le cours de son existence actuelle. Trois petits coups de trotteuse sur le cadran de sa montre avant que ne surgisse Douchka, un cabas à la main...

Épilogue

J'ai maudit l'obscur époque de l'ère soviétique, cet hiver interminable qui a enfin cessé un jour d'août 1991. Aujourd'hui, je n'ai plus peur d'eux. Je suis vivante, loin de ma Russie, entourée, et surtout aimée. Je me souviens de mes derniers jours passés à Moscou en mai 1992, les plus sombres de mon existence. 25 ans déjà...

Après ma chute dans le hall de l'immeuble de Douchka qui aurait pu me coûter la vie, je me suis réveillée chez un inconnu. Un voisin du rez-de-chaussée m'a récupérée. L'homme d'un certain âge, bienveillant, m'a installée sur son canapé, aidé par sa femme. Je suis restée quelques minutes inconsciente. Une fois mes esprits retrouvés, je les ai remerciés. Nous nous sommes quittés sans rien savoir les uns des autres. Ils ne m'ont posé aucune question.

J'ai marché dans la rue sans but jusqu'à un parc, je me suis assise sur un banc vide. Les paroles de Douchka sont remontées en moi avec une violence insupportable, les mots m'atteignaient comme des balles de fusil. Je me suis remémoré toute notre conversation, happée par le tumulte de mes pensées. Comment pouvais-je admettre que Grisha n'était pas mon fils biologique ? J'étais là, mais absente. Je me suis souvenue de l'adresse de l'autre jeune fille victime comme moi de Lev et de Zina, ce couple machiavélique qui a fait de nous des proies, des mères porteuses. Il fallait que je la rencontre, que je lui parle, que nous mettions en commun nos souffrances respectives. Oui, mais pour lui avouer quoi ? Que j'élevais son fils depuis toutes ces années ? Et après ? Cette situation était inconcevable, je n'allais pas lui rendre son enfant, cet être que je chérissais depuis toujours. Partir et l'oublier était impossible. Le dilemme s'est installé, jusqu'à ce que je décide de trancher sur place. Improviser me paraissait la seule alternative.

Une heure plus tard, après avoir attrapé un taxi à la volée, je roulais vers le village de Pitrovka à la rencontre de Nadinka Zarkov. Je n'ai pas vu le temps passer, je ne me souviens même pas de la marque du véhicule ou de la tête du chauffeur. Je lui ai donné 100 dollars pour la journée, payés d'avance. Le panneau du patelin en vue, je lui ai demandé de chercher la première ferme, comme me l'avait précisé Douchka. Il l'a pointée du doigt sur la droite. Une *isba* s'est dessinée sous mes yeux effarés par tant de similitudes avec celle de mes parents. Cet endroit ressemblait étrangement à Nevki.

Je l'imaginais blonde, un des critères requis à l'époque, une forme d'eugénisme dévoyé aussi infâme que la théorie reproductive du

national-socialisme pratiquée au sein des *Lebensborn* d'Hitler. Nous avons servi d'enveloppe afin d'accueillir la semence d'un porc dominé par une femme despotique que personne ne pouvait contraindre. Cette pauvre fille, je la plaignais plus que moi d'être restée enfermée dans sa paysannerie sinistre. J'avais envie de la découvrir heureuse, entourée d'enfants, pétillante de vie.

La voiture s'est garée devant l'enclos, où quelques chèvres curieuses ont sonné l'alerte. Une dame ronde est sortie de sa maison, les bras nus. Quand je me suis avancée pour la saluer, qu'elle a vu que je ne représentais aucun danger, son visage marqué s'est illuminé. J'ai entamé la conversation sans réfléchir, en inventant une histoire.

— Bonjour Madame. Je suis Polina, une ancienne amie de Nadinka.

— D'où vous la connaissez, ma fille ? questionna la mère avec rudesse en fronçant les sourcils.

— De Moscou. C'était au début de l'année 82. Je travaillais dans le même immeuble qu'elle, chez des voisins.

— Ma pauvre, ne me causez plus de cette époque. C'est clair ?

— Je suis désolée, mais je ne comprends pas. Pourquoi ?

— Ma gamine, si vous voulez la voir, elle habite pas loin, juste à gauche au prochain croisement. L'allée centrale, cinquième tombe. Maintenant tirez-vous, sinon je lâche le cabot. Foutez le camp de chez moi !

Je suis restée bouche bée. Elle a fait demi-tour, puis s'est calfeutrée à l'intérieur. Je me suis engouffrée dans le taxi, complètement désœuvrée, comme si je venais d'apprendre la mort d'un autre parent proche. J'ai senti les larmes monter, ma gorge se nouer. Le chauffeur qui a assisté à la scène s'est enquis de mon état, je n'ai pas répondu. Il a reculé et s'est garé en retrait sur un bas-côté afin d'éviter les emmerdes avec le voisinage. La femme nous espionnait derrière son rideau de dentelle élimée. Au bout de dix minutes, l'homme m'a demandé où il devait me conduire. J'ai soupiré, un rire nerveux s'est échappé, je lui ai donné l'adresse de la villa, là où le vrai Grisha reposait sous une pierre tombale. Il a démarré.

Au cours du trajet, je me suis un peu apaisée. Finalement, savoir Nadinka morte réglait beaucoup de problèmes. Mon fils resterait mon fils. Celui qui était enterré sur le domaine des Grosnev était un bébé que j'avais connu quelques heures à peine. C'était l'image, la projection de la filiation, l'instinct maternel qui me tordait les tripes. Ma vie actuelle était tout aussi belle que celle que j'aurais pu avoir avec le vrai Grisha. Tout ça n'était que psychologique et éthique. J'essayais de me convaincre de mon bonheur présent, de désenlaidir la

vérité. Et puis, les sanglots sont revenus m'assaillir, un va-et-vient épuisant qui m'a clouée contre le dossier de la banquette.

Je me rappelle, le chauffeur m'a touché le bras un moment. Cela faisait plus d'une heure que je dormais. On était arrivés à destination. Les choses avaient changé : plus de gardes à l'entrée, la barrière cassée, un chemin mal entretenu, voire pas du tout. En cette saison, le printemps, les plantes sauvages poussaient de toutes parts. La voiture a continué jusqu'au bout de l'allée abandonnée.

À l'instant où j'ai aperçu la villa, mon cœur s'est emballé. Trop de souvenirs contradictoires, des bons, des négatifs, des pleurs, des joies, des rires, le médecin, ma grossesse, Zina, Yvan, Fedora, Iona, tout a défilé à cent à l'heure. J'avais le tournis. Cette immense baraque avait l'allure d'un vaisseau fantôme, tous les volets étaient clos, des mauvaises herbes partout, un tableau oppressant figé dans une nature luxuriante. La révolution était passée par là, l'Union soviétique avait entraîné dans sa chute tous les privilèges des *apparatchiks*. Plus aucun dirigeant ne jouissait de ces demeures ostentatoires, la fin d'une époque, les vestiges des Rouges. C'était incroyable, voir ce lieu dans cet état, esseulé, m'a rendue triste, presque nostalgique, un sentiment paradoxal inexplicable.

J'ai demandé au chauffeur de garer la voiture devant le perron, de m'attendre sans sortir, et de m'avertir en cas de problème par deux coups de klaxon, même si je ne craignais pas que quelqu'un débarque. J'ai grimpé les marches, tenté d'ouvrir la grande porte, en vain. Toutes les issues étaient verrouillées. J'ai fait le tour de la bâtisse en me remémorant chaque pièce de haut en bas. Ici, ma chambre, plus loin, le petit salon, là-bas, les cuisines. Un drôle de périple. J'étais à la villa pour me rendre sur la tombe de mon fils conçu dans les combles. Surprenante destinée. La colère, l'affliction et la rage me quittaient au profit d'un voile de protection, d'un recul qui m'extirpait de cette histoire comme si la jeune Polina était morte, elle aussi. C'est sans doute ce qui m'a sauvée de ce naufrage, croire que je regardais ma vie d'antan en lieu et place d'une étrangère en visite, de l'autre côté du rideau. Je me sentais presque bien. Toutes les portes de l'enfer se refermaient à mon passage, une façon de clore cet épisode dramatique, de l'enterrer sans l'oublier, sans le renier, sans le dénier, une cérémonie de clôture entre le mal et moi.

Cet état apparent de paix s'est arrêté quand je me suis engagée dans le parc sud à l'arrière de la maison, là où le grand cèdre étirait ses branches jusqu'à l'herbe, là où, selon Douchka, se trouvait la tombe de Grisha. Chaque pas qui me rapprochait diffusait en moi un relent de ce poison pas encore complètement dissous.

J'y étais. Une pierre plate en granit sur laquelle la mousse avait poussé me faisait face. Un tapis d'épines jonchait le sol alentour. Mon

pauvre Grisha dormait dessous depuis bientôt dix ans, sans croix, sans inscription. Pourquoi était-il enseveli dans l'anonymat ? Je n'ai pas compris. Je suis partie dans un délire, celui d'une mère bouleversée, à la dérive, croyant une nouvelle fois à la manipulation, criant au complot. Et s'il n'était pas dedans ?

Je me revois m'accroupir, m'ingénier à déplacer la plaque. Après plusieurs tentatives infructueuses, je suis allée dans un vieux hangar ouvert aux quatre vents récupérer une barre en fer qui traînait au milieu de tout un tas de ferraille rouillée. De retour, j'ai fait levier avec le poids de mon corps. Elle a bougé, j'ai sursauté. Le temps s'est figé. Mon énergie a redoublé. Enfin, le trou s'est dégagé. Au fond, une boîte en bois d'environ un mètre de long gisait sur des cales. Je me suis évanouie devant cette vision lugubre. Trop violent. Il s'est écoulé quelques secondes ou une minute avant que je me redresse. Je n'avais qu'une envie : exploser ce cercueil avec rage, vérifier si sa dépouille y était, avoir la preuve de sa mort. Mes bras se sont levés en l'air, mes mains ont serré la barre en fer, j'ai visé. Mais au moment de passer à l'acte, j'ai tout lâché, je me suis agenouillée, encore une fois j'ai pleuré en frappant le sol de toutes mes forces, puis je me suis effondrée. J'avais honte de ce que je m'apprêtais à accomplir, un sacrilège ultime que la vie ne m'aurait jamais pardonné, c'est ce que je me suis dit pour me raisonner. Ça a fonctionné, un miracle, un regain de lucidité qui m'a protégée de mes démons. J'ai repositionné la dalle, en implorant la clémence envers ce petit bonhomme que j'avais nourri deux fois au sein, il y avait si longtemps. Lui aussi avait le droit d'être en paix. Avec délicatesse, j'ai posé mes mains sur la tombe, ma tête s'est inclinée, puis mes lèvres l'ont embrassée. Ce n'était pas un adieu...

Un frisson m'a parcourue, mon visage s'est soudainement éclairé, la lumière de la raison m'a frappée. Une phrase est sortie de ma bouche, juste une : « À demain, Grisha, je te retrouve en Allemagne. »

En cette fin d'année 2017, je suis trois fois grand-mère. Mon fils et ma fille m'ont gâtée plus que je ne l'aurais souhaité. Mes petits-enfants m'appellent Lina, un joli clin d'œil à mes parents décédés trop tôt, qui nous protègent de là-haut. Les saisons de la vie ont cicatrisé les plaies d'un passé chaotique. Mes tourments sont enterrés là-bas, très loin, dans la Russie de mon enfance que je n'ai jamais revue depuis, disparue dans le tourbillon de la grande Histoire. C'était un autre monde, le temps des Rouges, derrière le voile des apparences.

Je suis libre...

Il faut pardonner à nos souffrances d'être les dernières à partir, elles ont un rôle important, celui de nous faire grandir.

Fin

Remerciements

Cher lecteur, Chère lectrice,

Je vous remercie d'avoir pris le temps de passer quelques heures avec moi au travers de ce récit. « ***Le Voile rouge des apparences*** » est mon treizième manuscrit publié. Un travail de documentation méticuleux sur l'URSS a été nécessaire : consultations d'archives, visionnages de films amateurs, lectures de témoignages, entretiens avec des Russes... La fiction a été calquée sur les événements historiques de l'époque et sur le mode de vie soviétique.

Je suis ouvert à tous les échanges constructifs sur le fond et la forme de mon roman. Ainsi, n'hésitez pas à me contacter par mail à l'adresse suivante :

cedric.charles.antoine@gmail.com

Si vous le désirez, vous pouvez déposer un commentaire sur la page Amazon de mon livre.

En espérant vous avoir procuré un agréable moment d'évasion, je vous dis à très bientôt pour de nouvelles aventures littéraires !

Amicalement,

Cédric Charles

Mentions légales

© 2018 Collection LORDKARSEN
FRANCE

© 2018 Cédric Charles ANTOINE

Tous droits réservés – Reproduction interdite

Version numérique
ISBN 979-10-94383-24-7

Crédit photo couverture :
Schutterstock.com
SHUTTERSTOCK Inc, USA

Direction du comité de lecture :
Bénédicte ALBERT

Relecture finale :
Entreprise Denis HUGOT

Les personnages, les situations et les lieux de ce roman étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Actualités de l'auteur

www.cedric-charles-antoine.com

Du même auteur

« Tu n'es jamais revenu »

Paru en 2017 dans la Collection LORDKARSEN

« Je me souviens de toi »

Paru en 2017 dans la Collection LORDKARSEN

« La Slovène »

Paru en 2017 dans la Collection LORDKARSEN

« Adieu mon Amérique »

Paru en 2017 dans la Collection LORDKARSEN

« Visages au crépuscule »

Paru en 2016 dans la Collection LORDKARSEN

« Le Réveil du silence »

Paru en 2016 dans la Collection LORDKARSEN

« La Couleur du testament »

Paru en 2016 dans la Collection LORDKARSEN

« Le Messenger du parc »

Paru en 2015 dans la Collection LORDKARSEN

« T O R S K E N »

Paru en 2015 dans la Collection LORDKARSEN

« Le Paradis de Victoria »

Paru en 2015 dans la Collection LORDKARSEN

« L'Exil primitif »

Paru en 2015 dans la Collection LORDKARSEN

« Les Hurlements de la mémoire »

Paru en 2014 dans la Collection LORDKARSEN

À propos de l'auteur

Cédric Charles ANTOINE

Breton devenu Normand... Une vie entre terre et mer, passionné par la navigation et les vieilles demeures historiques. Des voyages extrêmes, du Cercle polaire au Sahara en passant par les montagnes du Triglav.

Écrivain, scénariste, romancier... L'écriture permet d'explorer les horizons d'une destinée inconnue.

Citation préférée

« Il faudrait naître vieux, débiter par la sagesse puis décider de son destin. » Ana Blandiana

Sujets d'inspiration

Le hasard, le destin, l'individu face à la société, les dérives du conformisme...